

LETTRES & MANUSCRITS

BEAUX-ARTS

CARRIÈRE, DELACROIX (lettre illustrée), Maurice DENIS,
MATISSE, MONET, REGNAULT, RENOIR, SOUTINE

HISTOIRE

GAMBETTA, GRÉGOIRE XI, HENRI III, HENRI IV, LOUIS XI

Documents concernant l'ARTOIS, la FLANDRE, la PICARDIE,
l'Auvergne, le CARLADES, le FOREZ, LYON, la PROVENCE

LITTÉRATURE

CYRANO DE BERGERAC, 2 manuscrits du XVII^e siècle
L'Autre monde ou les États et Empires de la lune, une des 4 copies connues, non censurée,
La Mort d'Agrippine, version primitive presque entièrement différente de celle imprimée

PROUST, précieuse correspondance de 17 lettres à son ami le poète Fernand Gregh, 1892-1909,
avec multiples échos de la *Recherche* et autres de ses œuvres,
évolutions de ses premiers pas littéraires, notamment dans la revue *Le Banquet*,
florilège de citations de Baudelaire, Hugo, Molière...

VIAN, dactylographie corrigée signée de *L'Écume des jours*

[ARTAUD], importante correspondance à Paule Thévenin le concernant :
ALTHUSSER, ATHANASIOU, DELEUZE, LEIRIS, NIN, PAULHAN, PAZ

BEAUMARCHAIS, FONTENELLE, LOUVET DE COUVRAY, MADELEINE DE SCUDÉRY,
BALZAC, BARBEY D'AUREVILLY, BAUDELAIRE, CÉLINE, COCTEAU, DUMAS père, FLAUBERT,
GAUTIER, HUGO, LAMARTINE, MUSSET, comtesse de SÉGUR, STENDHAL, VIGNY

MUSIQUE

BIZET, CHERUBINI, DELIBES, FRANCK, GOUNOD, MEYERBEER, ROSSINI, SAINT-SAËNS

FORTS ENSEMBLES

sur chacun de ces sujets

GUSTAVE LE GRAY

SOUVENIRS DU CAMP DE CHÂLONS

EXEMPLAIRE DU GÉNÉRAL DE WIMPFEN, annoté de sa main,
51 photographies dont 4 avec signatures ou dédicaces d'officiers portraiturés,
enrichi de 3 photographies de Gustave Le Gray dont un autoportrait dédié



Gustave Le Gray, *Souvenirs du camp de Châlons*, n° 67

Experts

ALAIN NICOLAS

Expert près la cour d'Appel de Paris

PIERRE GHENO

Expert près la cour d'Appel de Paris

LIBRAIRIE LES NEUF MUSES

41, quai des Grands-Augustins 75006 Paris

Tél. 01 43 26 38 71 - neufmuses@orange.fr

EXPOSITION À LA

LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN

22, rue Guynemer 75006 Paris

Tél. 01 45 48 30 58 - Fax 01 45 48 44 00

contact@giraud-badin.com - www.giraud-badin.com

du lundi 14 octobre au mercredi 16 octobre tous les jours
de 9 h à 13 h et de 14 h à 18 h

EXPOSITION PUBLIQUE À L'HÔTEL AMBASSADOR

Le jeudi 17 octobre de 10 h à 12 h

Conditions de vente consultables sur www.alde.fr

ALDE

*Maison de ventes spécialisée
Livres - Autographes - Monnaies*

Lettres & Manuscrits

Gustave Le Gray
Souvenirs du camp de Châlons

Vente aux enchères publiques

Jeudi 17 octobre 2019 à 14 h 15

HÔTEL AMBASSADOR

Salon Mogador
16, boulevard Haussman 75009 Paris
Tél. 01 44 83 40 40

Commissaire-Priseur

JÉRÔME DELCAMP

ALDE BELGIQUE

PHILIPPE BENEUT
Boulevard Brand Withlock, 149
1200 Woluwe-Saint-Lambert
contact@alde.be - www.alde.be
Tél. +32 (0) 479 50 99 50

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES
1, rue de Fleurus 75006 Paris
Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30
contact@alde.fr - www.alde.fr
Agrément 2006-587

lundi

me l'avait porté
j'ai regretté d'avoir
hier soir) Peut.

Artaud a-t-il
leurs dessins - il
nt pas fait
de plus atroce,
blât mieux

ne l'ai
temps,
voulu.
extenu,

l'élégance dans le courant
vous souvi-
et vous pourriez de ce jour.
Vos maux me trouble énormément et
mes joies de travail ne sont que
un brève sur toute jeunesse,
jeune Athénien

20 Mai 81

elle blonde
18 rue de Bretagne
Paris 17

Chère Paule Thévenin,
Le sort des textes qui effraient tant à la
Artaud. C'est vrai que la chose
chance. Merci.

EMBAJADA DE MEXICO

Nouvelle Delhi, December 4, 1963.

Madame Paule Thévenin,
20 Boulevard de la Bastille,
Paris XIIème, FRANCE.

Chère Paule:

Merci pour votre lettre du 14 Novem-
me hâte à vous donner l'adresse de
dosa y Aragón. (Cerrada de las Pl-
Coyoacán, México 21, D. F.). J'
vous aurez reçu l'exemplaire d-
de la Universidad de México,
d'Artaud sur María Izquierdo

Je ne sais pas comment faire
aidée à réaliser ce voyage
un ami, M. José Luis Ma-
scrivain et qui actuelle-
sentent du Mexique a-
le voir de me per-
trouver un moyen,
soit par le Gouver-
tous les deux
me semble que
est d'avoir la
Une fois la
beaucoup de

Bien à

me Thévenin:

would like to see
I am in Paris.

you a copy of my

Antonin Artaud.

phone me.

very yours

Mais Non

Chère amie,

me d'après votre du
en enlanguant car il
j'ai 20 jours. De
Guine m'avait empor-

- pour le mercredi 27

Michel Lévain

UNIVERSITÉ DE PARIS

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

45 rue d'Ulm, Paris 5^e
00700-00-00

26. XI. 74

Chère Madame

J'ai reçu en octobre les Toms X et XI
des Œuvres d'A. Artaud, et maintenant
les toms XII et XIII. Je suis extrêmement touché
par votre attention, et vous vous dire,
avec une gratitude, mon admiration pour
le travail d'édition que vous menez pour
bien - malgré tous les défauts possibles -
et ma respectueuse sympathie

Louis Fédouat

1. [ALLARD (Roger)]. Manuscrit autographe intitulé « *Conseils à la femme nue* ». Paris, 26 octobre-10 novembre 1929. 61 ff. in-folio à l'encre, avec titre au crayon. 400 / 500

MÉDITATION SUR LA NUDITÉ FÉMININE ENTREMÊLÉE D'ÉMOUVANTS SOUVENIRS INTIMES et de remarques générales sur ses manifestations publiques (art, cabarets, cinéma). Sous certains aspects, ce texte constitue un intéressant témoignage à valeur sociologique sur la période des années 1890-1920. Il fut publié en 1930 aux éditions Hazan, illustré de dessins par Yvonne Préveraud de Sonnevillle.

Dédicace autographe à l'écrivain Fernand Fleuret (au crayon).

2. ARTOIS. – LA VALLÉE (François Dominique Joseph de). Manuscrit intitulé « *Diverses particularités curieuses touchant les ville et cité d'Arras tirés des registres mémoriaux de la dite ville* ». 76 ff. in-folio dont le dernier blanc, paginés 1 à 75 et 78 à 154, broché sans couverture, quelques déchirures au premier feuillet. 150 / 200

SUITE D'ANECDOTES CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA VILLE D'ARRAS depuis l'Antiquité tardive jusqu'à la fin du XVI^e siècle, recueillies sans ordre et réparties en deux livres.

À LA SUITE : [PAYEN (Pontus)]. « *Discours et histoires des troubles et séditions advenues en la ville d'Arras [en 1577-1578]* », extrait des mémoires qu'il a rédigés à la fin du XVI^e siècle, conservés sous le titre *De la guerre civile des Pays-Bas*, édités partiellement en 1850 puis intégralement en 1861.

3. [ARTAUD (Antonin)]. Environ 100 lettres adressées à Paule Thévenin. 4 000 / 5 000

BELLE CORRESPONDANCE CONCERNANT PRINCIPALEMENT L'ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES D'ANTONIN ARTAUD. Amie proche de celui-ci dans ses dernières années, c'est Paule Thévenin (1918-1993) qui se chargea de la première édition de ses *Œuvres complètes*, vaste entreprise demeurée cependant inachevée (1956-1991, 26 volumes).

– ALTHUSSER (Louis). Lettre autographe signée. 26 novembre 1974. « ... Je... veux vous dire, avec ma gratitude, mon admiration pour le travail d'édition que vous menez à bien – malgré toutes les difficultés possibles... »

– ATHANASIOU (Genica). 25 lettres et cartes autographes signées. 1^{er} mai 1948-28 mai 1966 et s.d. « *Je suis profondément émue de trouver dès mon passage à paris les photos d'Antonin Artaud... Je suis très touchée d'avoir les dernières images de ce visage émouvant que j'ai tant aimé...* » (Arras, 1^{er} mai 1948). Etc. Comédienne d'origine roumaine, Eugenia Tănase dite Genica Athanasiou fut, de 1920 à 1927, la première et la seule femme à partager véritablement la vie d'Antonin Artaud, qu'elle avait rencontré dans la troupe de Charles Dullin. **JOINT**, de la même, une carte autographe signée à son « cher Roger », probablement l'acteur et metteur en scène Roger Blin.

– DELEUZE (Gilles). 5 lettres autographes signées. 1981-1992. « ... Vous ne pouvez pas douter que vous avez mené une des entreprises les plus importantes de ce siècle pour la littérature. Je vous dis mon respect, mon amitié... » (Paris, 23 juin 1986). Etc.

– LEIRIS (Michel). 9 lettres autographes signées. 23 avril 1958-6 décembre 1987 et s.d. « *J'ai lu avec émotion votre "autobiographie", qui est aussi un beau portrait d'Artaud (une image sensible et heureusement différente de celle exagérément sombre qu'on se fait trop souvent de lui...)* » (Paris, 30 mai 1986). L'écrivain et ethnographe Michel Leiris fut président de l'association des Amis d'Antonin Artaud.

– NIN (Anaïs). 37 lettres et cartes (soit 35 autographes signées, une autographe, et une signée), en anglais (24 d'entre elles) et en français (13 d'entre elles). 3 avril 1964-20 mars 1975. Une lettre avec enveloppe partiellement collée sur le texte. Passionnante correspondance concernant Antonin Artaud, mais aussi son œuvre littéraire à elle et la vie intellectuelle française et américaine. « *My publisher in France suggested I write to you... à propos of Antonin Artaud. I know you have been editing his work, and I read the first volume with enormous interest. I knew Artaud well in 1933. I have letters from him. He was going to dedicate Heliogabalus to me. I have made a portrait of him in my long diary which I am now editing for the future... My prose poem to which Artaud referred as bearing a resemblance to his [L']Art et la mort [paru en 1929] has been translated by Jean Le Gall and will be published together with english text soon. I have done a great deal to make Artaud known in America, and they have caught up with him twenty years later...* » New York, 3 avril 1964). Etc. **JOINT**, 5 lettres, soit : une lettre à Anaïs Nin du poète Charles-Henri **FORD**, rédacteur en chef de la revue surréaliste *View*, une lettre à Paule Thévenin de l'éditeur Gunther **STUHLMANN**, ancien agent littéraire d'Anaïs Nin, 2 lettres à Paule Thévenin de Marie-Claire **VAN DER ELST**, traductrice française du *Journal* d'Anaïs Nin, et une lettre signée à Anaïs Nin de Philippe **SOLLERS** au nom de la revue *Tel Quel*. Avec plusieurs coupures ou photocopies de presse de l'époque.

– PAULHAN (Jean). 28 lettres, soit 26 autographes signées et 2 signées. 15 mars 1948-12 mai 1966. « *Merci de me l'avoir porté (et comme j'ai regretté d'avoir été absent hier soir). Peut-être Antonin Artaud a-t-il fait de meilleurs dessins – il n'en a sûrement pas fait de plus grave, de plus atroce, ni qui lui ressemblât mieux. Je ne l'ai pas vu, ces derniers temps, autant que je l'aurais voulu. Je craignais de l'importuner, ces questions d'argent sont horribles. Et nous avons eu tant de mal à l'arracher à Rodez, que je gardais la hantise que Rodez le reprît un jour...* » (15 mars 1948). Etc. **JOINT**, une lettre autographe signée de René **ÉTIEMBLE**, une lettre autographe signée de la mécène Marguerite Chapin, princesse de **CASSIANO**.

– PAZ (Octavio). 2 lettres signées, en français. 20 août et 4 décembre 1963. « ... Au Mexique Artaud a été très ami d'une peintre mexicaine : María Izquierdo (la première femme de Tamayo). Je crois qu'il a logé chez elle pendant quelques mois. Artaud a écrit un petit texte sur la peinture de María que, beaucoup d'années plus tard, j'ai lu chez Guy Lévis-Mano. La seule fois que j'ai parlé avec Artaud, un peu avant sa mort, (une rencontre d'hasard dans le Bar Vert) en sachant que j'étais mexicain, il m'a parlé avec exaltation de María Izquierdo et il m'a raconté qu'à Rhodéz on lui avait volé quatre tableaux d'elle... » (20 août 1963). Etc.



5

4. **AUVERGNE.** – Manuscrit intitulé « *Registre de mon domaine de Turluron* ». 1760-1766. 11 ff. in-4, suivis de plusieurs ff. blancs, reliés en un volume de parchemin avec vestiges d'attaches de cuir, titre à l'encre sur le premier plat (*reliure de l'époque*). 150 / 150

Comptes d'activité agricole de terres à **BILLOM** ou à proximité, dans l'actuel Puy-de-Dôme, concernant principalement l'élevage de moutons, bœufs, cochons, et la culture de céréales.

5. **AVRIL (Paul).** Suite de 6 dessins originaux signés pour les *Contes de Moncrif*. Chacun 145 x 85 mm, crayon, lavis d'encre de Chine et rehauts de blanc sur papier, montés sur ff. de carton souple. 150 / 200

Charmantes compositions destinées à la suite gravée par Eugène Gaujean (frontispice et 5 planches) publiée en 1882 par la maison Quantin pour accompagner son édition des *Contes de François-Augustin-Paradis de Moncrif* parue en 1879.

JOINT, 3 exemplaires de cette suite gravée, soit : un tirage sur hollande dont les planches ont été montées anciennement sur les chemises de papier contenant les dessins (portefeuille de l'éditeur conservé) ; un tirage sur hollande avec remarques, en épreuves d'état ; tirage sur japon avec remarques.

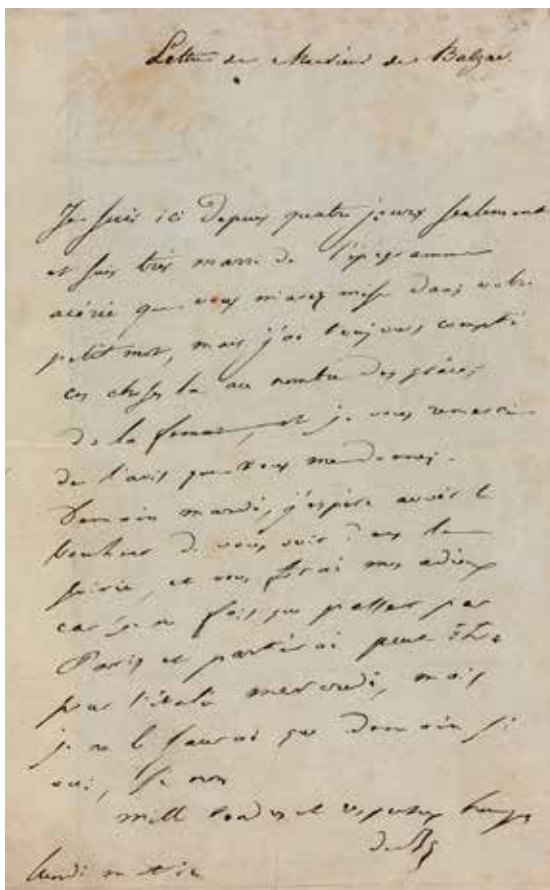
LA CAUSTICITÉ « AU NOMBRE DES GRÂCES DE LA FEMME... »

6. **BALZAC (Honoré de).** Lettre autographe signée « de Bc » à une dame. S.l., « *lundi matin* », [12 mars 1838]. 1 p. in-8, trace d'onglet au verso. 600 / 800

« Je suis ici depuis quatre jours seulement et suis TRÈS MARRI DE L'ÉPIGRAMME ACÉRÉE que vous m'avez mise dans votre petit mot, MAIS J'AI TOUJOURS COMPTÉ CES CHOSES-LÀ AU NOMBRE DES GRÂCES DE LA FEMME, et je vous remercie de l'avis que vous me donnez. Demain mardi, j'espère avoir le bonheur de vous voir dans la soirée, et vous ferai mes adieux car JE NE FAIS QUE PASSER PAR PARIS ET PARTIRAI PEUT-ÊTRE POUR L'ITALIE MERCREDI, mais je ne le saurai que demain, si oui, si non. Mille tendresses et respectueux hommages... »

Lettre sans doute écrite à la marquise de Castries ou à la duchesse d'Abrantès, deux femmes que Balzac aime et qui brillèrent par leur esprit caustique. Courtisée en 1831-1832, Henriette Maillé de La Tour-Landry, épouse séparée du duc de Castries, fut la dédicataire de *L'illustre Gaudissart* (1833), et servit de modèle aux personnages d'Antoinette de Langeais, dans plusieurs romans dont *La duchesse de Langeais* (1843), et de Diane de Maufrigneuse, dans plusieurs romans dont *Le Cabinet des Antiques* (1838). Veuve du général Junot (duc d'Abrantès), Anne Permond fut en 1825 la maîtresse de Balzac. Elle le nourrit en anecdotes sur la Révolution et l'Empire et l'introduisit dans le salon de madame Récamier. De son côté, Balzac l'aida à rédiger ses célèbres *Mémoires* (1831-1835) et lui dédia de son côté *La Femme abandonnée* (1833).

Balzac se rendit plusieurs fois en Italie dont, de mars à juin 1838, en Sardaigne avec retour par Gênes et Milan.



6

7. **BANVILLE** (Théodore). Ensemble de 6 pièces, soit : 3 autographes signées, une autographe, 2 imprimées (dont une avec envoi autographe signé). 300 / 400

– Poème autographe intitulé « À Claudius Popelin ». Sonnet : « ... Claudius, tes sonnets brillent sur des fonds d'or ; / Ils reflètent l'ardent soleil d'un messidor. / En vain le temps mordra ces purs joyaux d'artiste, // Et tes vers d'un éclat superbe, où tous les mots / Jettent des feux d'azur, de pourpre et d'améthyste, / Bravent sa dent cruelle, ainsi que tes émaux. » (14 vers sur une p. in-4).

– Poème autographe signé intitulé « À Mademoiselle Célestine Bruneval ». Sonnet : « ... Ô gracieuse enfant, belle comme un caprice ! / Quelle autre a comme vous des lèvres où fleurisse / Entre mille rosiers le sourire idéal ?... » (14 vers sur une p. in-8).

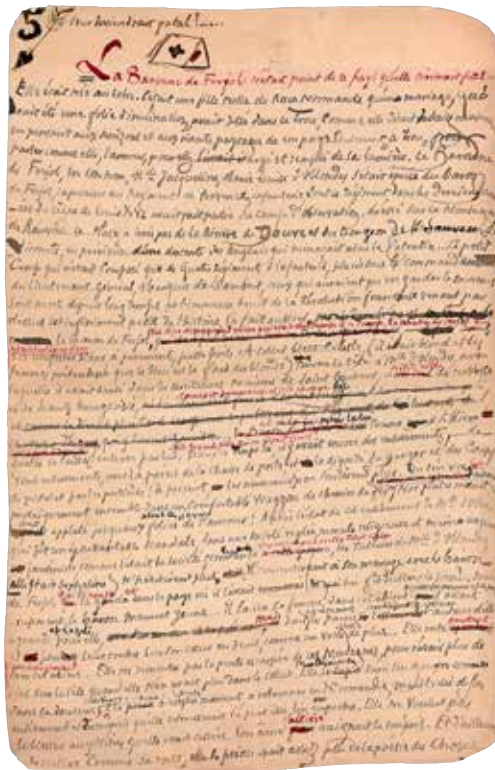
– Lettre autographe signée comprenant un **POÈME** autographe signé, [adressée au compositeur et interprète Anatole Lionnet]. S.l., 24 octobre 1857. « Voici les paroles sur le rythme de Rondinella pellegrina... Ne perdez pas de temps pour les soumettre à **M. GOUNOD** ! Mes meilleurs amitiés à Hippolyte [frère jumeau d'Anatole]... » (1 p. in-8) Le poème est intitulé « L'âme d'une morte », et a été accepté par Gounod pour accompagner une mélodie qu'il avait composée en 1841 sur un texte italien anonyme. Il fut publié par le compositeur sous le titre « L'âme d'un ange » : « Ils se disent, ma colombe, / Que tu rêves, morte encore, / Sous la pierre d'une tombe : / Mais, pour l'âme qui t'adore / Tu t'éveilles ranimée, / Ô pensive bien-aimée !... » (18 vers sur 2 pp. in-8).

– Lettre autographe signée [à Jean Richepin]. Paris, 7 janvier 1879. « ... Ne soyez pas fâché, si je suppose que, malade, vous êtes inconnu à La Fère [où vivait le père de Jean Richepin], car j'ai acquis la certitude que **VICTOR HUGO** l'est à Paris. Dernièrement à une soirée chez Charpentier [l'éditeur Georges Charpentier], **SARAH BERNHARDT** récite la chanson d'"Eiradnus" [poème du recueil de la Légende des siècles] ; les uns avec curiosité s'informent du nom de l'auteur et un monsieur dit : "Victor Hugo ? Je ne l'aurais pas cru capable de faire quelque chose de si gracieux !" Les autres félicitent ma femme en lui disant : "votre mari a bien du talent !" Me voyant applaudir, M^{me} Pasca [la tragédienne Alix Séon, dite madame Pasca] éclate de rire et me dit : "c'est pour cacher votre jeu, on sait bien que c'est de vous !" – J'abrège les épisodes : bref, personne n'avait entendu parler de la Légende. Voilà la gloire, heureusement que ne voilà pas la poésie et le bonheur de rire... » (1 p. 1/2 in-8).

– Volume imprimé. *Le Baiser. Comédie*. Paris, G. Charpentier et Cie, 1888. In-18, 34-(2) pp., maroquin grenat, dos à nerfs, coupes filetées, dentelle intérieure dorée, tête dorée sur témoins, couvertures conservées (Pagnant). Édition originale, exemplaire tiré sur papier vieux rose. Frontispice reproduisant un dessin de Georges Rochegrosse, tiré sur chine. Comédie en vers dédiée au peintre Georges Rochegrosse. **ENVOI POÉTIQUE** autographe signé « À Madame Léon Cléry », daté du 22 mai 1888 : « Madame, laissez-vous charmer par cette lyre / Dont la voix s'extasie entre les verts buissons, / Et le soleil viendra, si vous daignez sourire, / Dans une forêt profonde et pleine de chansons » (sur le faux-titre, à l'encre rouge). Louise Élisabeth Blanche Goupil, fille de l'éditeur d'art, avait épousé l'avocat Léon Cléry, ami de Théodore de Banville qui lui consacra un de ses *Camées parisiens* (publié en 1883).

– Volume imprimé. *Ésope. Comédie en trois actes*. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1893. In-18, (6 dont les 2 premières blanches)-62-(2 blanches) pp., broché. Édition originale, un des 15 exemplaires sur hollandaise, seul grand papier. Composition de Georges Rochegrosse à pleine page au verso du faux-titre.

JOINT : [**BANVILLE** (Théodore de)]. Portrait photographique. [Entre 1858 et 1862]. Cliché François-Marie-Louis-Alexandre Gobinet de Villecholle dit Franck à Paris, montage sur bristol imprimé). – **ROCHEGROSSE** (Georges). Lettre autographe signée. Villa Djenan Meriem à El Bias près d'Alger, 19 janvier 1911. « ... Je voudrais tant voir enfin paraître le Choix de poésie de Th. de Banville !... Je suis confus de vous importuner : si j'ose le faire, c'est pour Banville et que je sais le pieux souvenir que vous lui gardez... » (2 pp. in-12). Fils adoptif de Théodore de Banville, Georges Rochegrosse écrit probablement ici à Charles Morice qui a établi et préfacé un Choix de poésies de Théodore de Banville paru en 1912 chez Eugène Fasquelle à Paris.



UNE HISTOIRE SANS NOM

8. BARBEY D'AUREVILLY (Jules). Manuscrit autographe. 1 p. in-folio à l'encre rouge et noire ; angles rognés.

800 / 1 000

PASSAGE DE SON ROMAN UNE HISTOIRE SANS NOM, correspondant aux derniers mots du premier chapitre et au début du deuxième chapitre. Soit les pages 21-27 de l'édition originale de l'ouvrage parue en 1882 à Paris chez Alphonse Lemerre.

VERSION PRÉSENTANT DES VARIANTES AVEC LE TEXTE DÉFINITIF IMPRIMÉ : le manuscrit, d'abord établi à l'encre brun clair, a été fort travaillé, portant deux séries de corrections, d'abord à l'encre rouge puis à l'encre brun foncé. L'état du texte présente néanmoins encore un ordonnancement du récit différent de la version imprimée, qui serait par ailleurs légèrement plus développée et recevrait encore corrections.

« ... La baronne de Ferjol n'était point de ce pays qu'elle n'aimait pas... Elle était née au loin. C'était une fille noble de race normande qu'un mariage, qui avait été une folie d'inclination, avait jetée dans ce trou, comme elle disait dédaigneusement en pensant aux horizons et aux riants paysages de son pays. Seulement, "ce trou", pour parler comme elle, l'amour, pour elle, l'avait élargi et rempli de sa lumière. La baronne de Ferjol, en son nom, Mlle Jacqueline Marie Louise d'Ollondes, s'était éprise du baron de Ferjol, capitaine au régiment de Provence, infanterie, dont le régiment dans les dernières années du règne de Louis XVI, avait fait partie du camp d'observation, dressé sur la montagne de Rauville-la-Place, à trois pas de la rivière de Douve et du donjon de St-Sauveur-le-Vicomte, en prévision d'une descente des Anglais qui menaçait alors le Cotentin...

Au dire de ma grand-mère qui était du temps de ce camp, le baron de Ferjol qui était fort beau dans son uniforme blanc à parements, passepoil et collet bleu céleste (il était blond et les femmes prétendent que le bleu est le fard des blonds) tourna la tête à Mlle d'Ollondes, avec laquelle il avait dansé dans les meilleures maisons de Saint-Sauveur – petite ville de noblesse et de haute bourgeoisie, où l'on dansait beaucoup à cette époque – et même la lui tourna si bien qu'elle se laissa enlever par lui, cette grande fille qu'on disait fière...

Malheureusement, le baron mourut jeune... Il laissa sa femme dans cet abîme qu'avec son amour et sa présence il avait agrandi et rempli pour elle, mais dont, après sa mort, les parois semblèrent se resserrer autour d'elle et jeter leur ombre sur son cœur en deuil, comme un voile noir de plus... Elle resta pourtant courageusement dans cet abîme... Elle ne remonta pas la pente escarpée de ces montagnes, pour ravoir plus de ciel sur la tête, quand elle n'en avait plus dans le cœur. Malheureusement, elle se tapit dans son gouffre comme dans sa douleur de veuve. Elle avait bien pensé, un moment, à retourner en Normandie, mais l'idée de son enlèvement et du mépris qu'elle retrouverait là peut-être, l'en empêcha. Elle ne voulut pas se blesser aux vitres qu'elle avait cassées. Son âme altière craignait le mépris. Et d'ailleurs, positive comme sa race, elle se préoccupait assez peu de la poésie des choses [extérieures] »

Jules Barbey d'Aurevilly a dessiné en tête une flèche empenée, à l'encre brun clair), et deux cartes à jouer, l'as de trèfle et l'as de cœur, à l'encre noire et rouge.

Jules Barbey d'Aurevilly, *Cœuvres romanesques*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), t. II, 1991, pp. 274-276.

Ces Diaboliques

« À MON AMI, L'ABBÉ ANGER, CES DIABOLIQUES... »

9. **BARBEY D'AUREVILLY** (Jules). Brouillon autographe signé d'un envoi à l'abbé Anger. [1883]. 1. p. 1/2 in-12, traces de peinture dorée, en état médiocre avec une marge rognée et 2 manques de papier à la pliure. 50 / 100

« À mon ami, l'abbé Anger, ces Diaboliques, Abbé, exorcisez-les !... On rachète tout avec de la littérature... »

JOINT, LA LETTRE DE REMERCIEMENTS DE L'ABBÉ ANGER : « ... Je reçois ce matin et Gil Blas & Les Diaboliques sous pli recommandé ! Toujours magnifique ! Et les Memoranda, je brûle de les dévorer. Je ne puis guère attendre un long mois, tant j'ai faim & soif de cette friandise de haut goût !... Mille fois merci d'une si bonne lettre & d'UNE SI ORIGINALE DÉDICACE DES **DIABOLIQUES** ! Est-il possible d'exorciser ces possédées-là ? VOUS ÊTES LE PREMIER PHYSIOLOGISTE DU MONDE & VOUS SAVEZ, COMME ONCQUES NE LE FIT, STYLER VOTRE ÉPOUVANTABLE SCIENCE DES PASSIONS... » (lettre autographe signée, Saint-Sauveur-le-Vicomte, 2 octobre 1883, 1 p. in-8).

Rencontré lors de l'enterrement de son frère Léon Barbey d'Aureville (1876), l'abbé Achille Anger-Billards fut un des rares amis de l'écrivain dans ses dernières années. Chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrance à Rauville-la-Place, près de Saint-Sauveur-le-Vicomte, l'abbé était un personnage pittoresque, aussi entier et excessif que lui.

« NOUS AVONS UN TEL VENT QU'AVANT UNE HEURE NOUS SERONS EN PLEINE MER... »

10. **BAUDELAIRE** (Charles). Lettre autographe signée « Charles » à sa mère. [En mer au large de l'estuaire de la Gironde, sur le *Paquebot-des-Mers-du-Sud*], 9 juin 1841 [mal chiffré « mercredi 8 juin »]. 2 pp. 3/4 in-4, adresse au dos, petite déchirure marginale due à l'ouverture sans atteinte au texte. 2 000 / 3 000

DERNIÈRE LETTRE CONNUE DE BAUDELAIRE AVANT DE METTRE À LA VOILE POUR L'Océan Indien.

« Ma chère et bien aimée maman, pardonne-moi le décousu de ma lettre – je suis pris au dépourvu, nous avons un tel vent qu'avant une heure nous serons en pleine mer et que le pilote va nous quitter. Tous tes envois m'ont fait rire. On a dépensé moins qu'on ne demandait pour mon départ – mais je m'en serais mieux tiré tout seul pour l'achat de ces vêtements [deux lignes et demie biffées].

LE CAPITAINE EST ADMIRABLE. BONTÉ, ORIGINALITÉ, INSTRUCTION.

Envoie ceci à Maublanc [l'avocat Gilbert Maublanc, qui agissait peut-être pour le compte de créanciers de Baudelaire].

FAIS CADEAU À LOUIS DE MON ROBINSON CRUSOÉ. Je le désire. [Louis Ducessois était le beau-frère d'Alphonse Baudelaire, demi-frère de Charles].

JE NE VEUX PAS QUE TU M'ÉCRIVES DE LETTRE COMME LA DERNIÈRE. IL FAUT QU'ELLES SOIENT GAIES – je veux que tu manges bien, et que tu sois contente en pensant que [je] s[u]is content. Car c'est vrai. Ou à peu près. Par la prochaine occasion, j'écirai au général [Jacques Aupick, avec qui sa mère s'était remariée]. Je te l'ai dit, je suis pris au dépourvu, nous avons déjà un tangage assez fort.

IL Y A PEUT-ÊTRE BIEN DES CHOSSES QUE J'OUBLIE DE TE DIRE, MAIS ON S'EN DIT BEAUCOUP DANS UN GRAND EMBRASSEMENT, ET JE TE LE DONNE DE TOUT MON CŒUR. Dans la lettre pour Maublanc, il y en a d'autres, aies soin que cela lui soit remis.

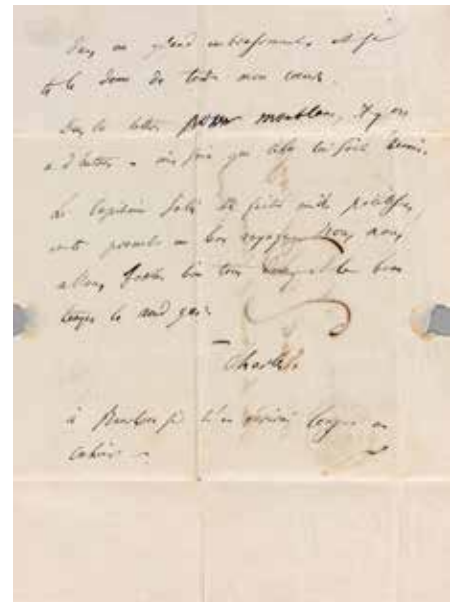
Le capitaine Saliz te fait mille politesses, et te promet un bon voyage. Nous, nous allons fort bien tous deux et le beau temps le rend gai...

À BOURBON, JE T'EN ÉCRIRAI LONG, UN CAHIER. »

ÉCHAPPÉE ORIENTALE DE BAUDELAIRE. Mécontent de la vie dissipée que le poète menait alors, son beau-père le général Aupick décida de l'éloigner de Paris et de l'envoyer en Inde. Baudelaire sembla accepter ce projet et s'embarqua à Bordeaux vers la fin mai ou le début juin 1841, sur le *Paquebot-des-mers-du-Sud* commandé par le capitaine Pierre-Louis Saliz. Le navire ayant essuyé une terrible tempête au large du cap de Bonne-Espérance, il dut subir des réparations à Port-Louis (île Maurice) et à Saint-Denis (La Réunion, anciennement appelée île Bourbon). Baudelaire refusa d'aller plus loin et obtint de rentrer en France où il arriva en février 1842 « avec la sagesse en poche », comme il l'écrivit à son beau-père.

CE VOYAGE VÉCU SANS PASSION MARQUA NÉANMOINS PROFONDÉMENT L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE CHARLES BAUDELAIRE, qui y puisa une gamme particulière d'harmonies et de sensations – alors même qu'il professait hautement le dégoût de la nature.

Charles Baudelaire, *Correspondance*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), t. I, 1973, pp. 88-89.



« SI JE NE VOUS TROUVE PAS CHEZ VOUS –
VOUS NE ME VERREZ PLUS... »

11. **BAUDELAIRE** (Charles). Lettre autographe signée « B. D. » à sa mère. S.l., [fin de 1845]. 1 p. in-16, adresse au dos. 800 / 1 000

VIOLENTE LETTRE DE CHANTAGE. Criblé de dettes, désespéré au point d'avoir fait une tentative de suicide en juin 1845, Charles Baudelaire ne cessait de tourmenter sa mère pour lui soutirer de l'argent.

« IL PARAÎT QUE VOUS NE VOULEZ PAS ME VOIR. VOUS NE M'AIMEZ MÊME PAS ASSEZ POUR CELA, mais moi qui ai besoin de vous voir, je vais m'habiller ; si je ne vous trouve pas chez vous entre midi et deux heures – vous ne me verrez plus. EST-CE CLAIR ?... »

Charles Baudelaire, *Correspondance*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), t. I, 1973, p. 132.

« MA CHÈRE MÈRE...
J'AI UN BESOIN PERPÉTUEL DE TE LIRE... »

12. **BAUDELAIRE** (Charles). Lettre autographe signée « Charles » à sa mère. Bruxelles, « mardi 8 novembre » [1864]. 1/2 p. in-8. 800 / 1 000

« ... Ma chère mère, je t'en prie, fais-moi savoir de tes nouvelles. Je suis inquiet de toi. As-tu reçu une lettre de moi le 4 novembre au soir ? Quand même tu n'aurais rien à me dire, écris-moi ; j'ai un besoin perpétuel de te lire. **RÉELLEMENT, JE SUIS INQUIET. SI TU ÉTAIS MALADE, IL FAUDRAIT ME LE DIRE TOUT DE SUITE.** »

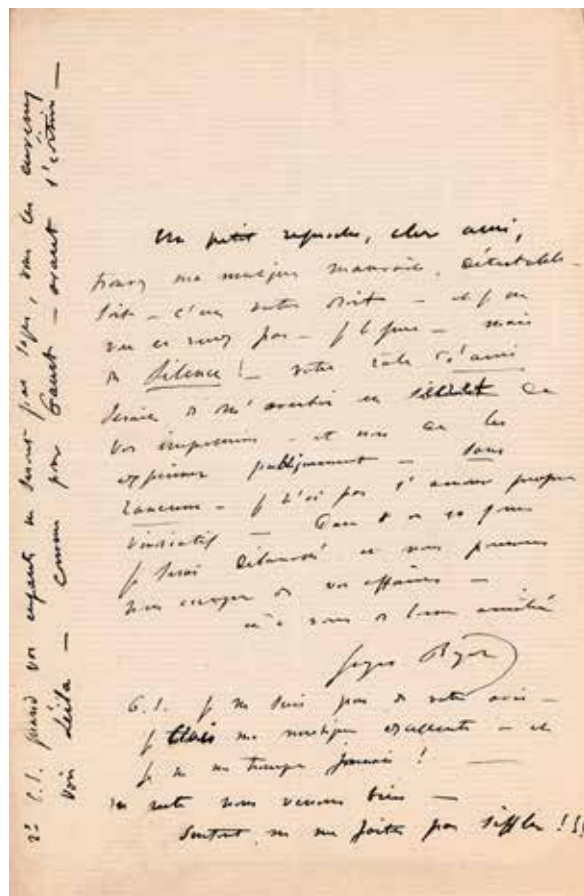
LE POÈTE EXILE EN DÉTRESSE. Persécuté par ses créanciers, le poète avait quitté Paris le 24 avril 1864 pour s'exiler en Belgique, comme Auguste Poulet-Malassis. Il comptait gagner de l'argent avec une série de conférences, négocier la vente de ses œuvres aux libraires associés Lacroix et Verboeckhoven (qui avaient publié avec succès *Les Misérables* de Victor Hugo) et courir les musées. Il alla de déceptions en déceptions, nourrissant son aigreur sarcastique naturelle et plongeant dans sa maladie nerveuse. Il demeura cependant encore actif, publiant régulièrement de ses poèmes en prose dans des périodiques.

« J'AI DÉSIRÉ QU'UNE FILLE CHARMANTE QUI EST LA MIENNE
REÇUT LES GRÂCES D'UN BEAU MAINTIEN... »

13. **BEAUMARCHAIS** (Pierre-Augustin Caron de). Lettre autographe signée au maître de ballet de l'Opéra Pierre-Gabriel Gardel. S.l., 26 décembre 1791. 1 p. in-12, adresse au dos, déchirure aux deux feuillets due à l'ouverture sans atteinte au texte. 400 / 500

« J'ai grand besoin, Monsieur, que vous vous rappelliés combien j'ai désiré qu'une fille charmante qui est la mienne reçût les grâces d'un beau maintien, d'un aussi bon maître que vous. Depuis, j'ai réfléchi que c'était peut-être exiger trop, et qu'il suffirait peut-être que vous lui donnassiez un homme de votre choix, pour déboucher la 1^{ère} gaucherie ; sauf après à lui consacrer quelques-unes de vos bonnes leçons. Voulez-vous y songer ? Choisir un homme sage et habile ? Je le prendrai les yeux fermés. Recevez les remerciemens d'un homme qui vous estime et vous aime... »

Beaumarchais prit un soin tout particulier à l'éducation de sa fille, Eugénie, qu'il eut en 1777 de son épouse Marie-Thérèse de Willer-Mawlaz. En 1796, elle épouserait André-Toussaint Delarue, aide-de-camp de Lafayette, qui serait administrateur sous l'Empire et par la suite colonel puis général de la Garde nationale.



« JE CROIS MA MUSIQUE EXCELLENTE, ET JE NE ME TROMPE JAMAIS ! »

14. **BIZET** (Georges). Lettre autographe signée [à l'éditeur musical Antoine de Choudens]. S.l., [probablement 1863].
1 p. in-8. 1 200 / 1 500

SUR LES PÊCHEURS DE PERLES. Composé d'avril à août 1863 sur un livret d'Eugène Cormon et Michel Carré, cet opéra fut créé le 30 septembre 1863 au Théâtre-Lyrique à Paris. La partition pour chant avec accompagnement en réduction pour piano fut publiée par Antoine de Choudens au début de 1864.

« UN PETIT REPROCHE, CHER AMI, TROUVEZ MA MUSIQUE MAUVAISE, DÉTESTABLE, SOIT, C'EST VOTRE DROIT, ET JE NE VOUS EN VEUX PAS, JE LE JURE, MAIS DU SILENCE ! Votre rôle d'ami serait de m'avertir en secret de vos impressions, et non de les exprimer publiquement. Sans rancune, je n'ai pas l'amour-propre vindicatif ; dans 8 ou 10 jours, je serai débarrassé et nous pourrons nous occuper de vos affaires, et à vous de bonne amitié...

P.S. Je ne suis pas de votre avis. JE CROIS MA MUSIQUE EXCELLENTE, ET JE NE ME TROMPE JAMAIS ! Du reste, nous verrons bien. SURTOUT, NE ME FAITES PAS SIFFLER !!!

2^d P.S. Quand vos enfants ne seront pas sages, vous les enverrez voir Leïla [héroïne des Pêcheurs de perles], comme pour Faust, avant l'édition. » Georges Bizet fait ici allusion au fait qu'Antoine de Choudens fit une très bonne affaire en osant publier le *Faust* de Gounod alors qu'elle ne rencontrait pas immédiatement le succès – elle avait ensuite rapidement été considérée comme un chef-d'œuvre.

15. **BIZET** (Georges). Lettre autographe signée à l'éditeur musical Antoine de Choudens. S.l., [probablement 1867].
1 p. in-8. 600 / 800

SUR ROMÉO ET JULIETTE DE CHARLES GOUNOD, dont Georges Bizet aida à publier la partition en 1867 et supervisa la reprise à l'Opéra-Comique en janvier 1873.

« Mais, mon vieux Choudens, nous avons fait tous deux une fière boulette ! Nous avons oublié la transcription de la phrase reproduite du trio du mariage au 5e acte !!!! Il aurait fallu que Baudon gravât d'après la partition la pièce que vous m'avez donnée pour raccorder l'orchestre ; si cette partition est bien de trois portées, envoyez-moi les parties séparées, mais cela ne peut rester ainsi, c'est un gâchis inexprimable.

J'attends mon cher Antony [un des fils d'Antoine de Choudens, à qui Bizet donnait des leçons] demain de très bonne heure. Je suis forcé de sortir à 1 h. et déjeunerai à 11 h. Mais qu'il vienne à 10 h. Votre ami... »

16. **BIZET** (Georges). Lettre autographe signée [à l'éditeur musical Antoine de Choudens]. S.l., [probablement 1867]. 4 pp. in-8. 1 200 / 1 500

SUR ROMÉO ET JULIETTE DE CHARLES GOUNOD, dont Georges Bizet aida à publier la partition en 1867 et supervisa la reprise à l'Opéra-Comique en janvier 1873. La présente lettre livre le détail d'un projet de 16 partitions séparées d'extraits de *Roméo et Juliette*, pour lesquels **GEORGES BIZET PROPOSE NOTAMMENT L'AJOUT DE 20 VERS DE SON INVENTION**.

« Caro, voici nos Roméo. Je n'ai rien oublié.

...

5°... **RÊVERIE DE JULIETTE** (sur la musique de l'entracte). Si mes vers ne vous plaisent pas, cher ami, vous n'avez qu'à faire reprendre la chose par Carré, mais je crois que ceci vaut les choses lâchées de ces messieurs [les librettistes Jules Barbier et Michel Carré] :

Ô beau nuage blanc dont les bords argentés
Reflètent de Phœbé les timides clartés !
Brise des nuits, haleine parfumée,
Qui, mollement, berce la fleur charmée !
Et vous, oiseaux, chantres aimés des cieux,
Charmants témoins de nos premiers aveux !
Volez vers l'exilé, vers celui qui fit naître
En mon cœur cet amour que rien ne peut briser,
Portez à Roméo, mon époux et mon maître,
Mes larmes, mes soupirs et ce chaste baiser !...

Je n'ai pas allongé les 3 entractes comme j'en avais l'intention – il faut les tailler tels qu'ils sont. Si vous les trouvez trop courts pour les publier séparément, pourquoi ne les réuniriez-vous pas sous ce titre : Les entractes de Roméo. N°1. Le balcon de Juliette. N° 2. Marche funèbre. N° 3. Le sommeil de Juliette.

J'ai simplifié les passages trop difficiles !

Ci-joint les épreuves du rendez-vous, orchestre et 4 mains... »

« JE SUIS MARIÉ ET ABSOLUMENT HEUREUX... »

17. **BIZET** (Georges). Lettre autographe signée [à l'éditeur musical Antoine de Choudens]. [Saint-Gratien, probablement juin 1869]. 1 p. in-8. 600 / 800

Georges Bizet s'était marié en juin 1869 avec Geneviève Halévy, et était parti en lune de miel à Saint-Gratien, chez l'oncle maternel de celle-ci.

« Cher ami, je suis marié et absolument heureux. Si vous avez des épreuves, adressez-les chez moi 32 rue Fontaine. Si vous avez à m'écrire, adressez à M. G. Bizet, chez M. Hipp. Rodrigues, 3 avenue Mathilde à St-Gratien, près Enghien, S[eine]-et-O[ise]. Et à bientôt, et toujours à vous, cher, de ma meilleure amitié... »

FILLE DU COMPOSITEUR FROMENTAL HALÉVY, ET COUSINE DU LIBRETTISTE LUDOVIC HALÉVY, GENEVIÈVE BIZET (remariée avec l'avocat Émile Straus en 1886) tint un célèbre salon littéraire et artistique fréquenté par des écrivains comme Bourget, Hervieu, Meilhac, Porto-Riche, Maupassant à qui elle inspira en partie l'héroïne de *Notre Cœur*, ou Marcel Proust qui prit chez elle quelques traits de la duchesse de Guermantes.

18. BIZET (Georges). Lettre autographe signée [à l'éditeur musical Antoine de Choudens]. S.l., [juillet 1869]. 3 pp. in-8. 1 200 / 1 500

« Mon cher ami, il y a une heure que je sais toutes les inquiétudes, toutes les craintes qui vous ont assailli la semaine dernière. Croyez, mon cher ami, que, si j'avais été informé de votre chagrin, j'en aurais... pris une bonne part. Enfin, grâce au Ciel, il n'y a dans tout cela qu'une espérance déçue... et tout peut se réparer.

IL ME SERAIT AGRÉABLE QU'ON EXÉCUTAT QUELQUE CHOSE DE MOI AUX CONCERTS DE L'OPÉRA. Malheureusement, je ne puis faire aucune démarche auprès de M. Littolf [le compositeur et chef d'orchestre Henry Litolf, qui organisait une série de concerts symphoniques à l'Opéra de Paris] qui me refuse la politesse la plus élémentaire, le salut. Voulez-vous lui parler ? Il refusera certainement, mais, si par impossible, il accueille favorablement ma demande, **PROPOSEZ-LUI LE PRÉLUDE ET L'AIR DE BALLET DE LA JOLIE FILLE** [son opéra *La Jolie fille de Perth*]. Le prélude est une chose absolument symphonique qui regagnerait au concert tout ce qu'elle perdrait au théâtre.

DANS AUCUN CAS JE NE CONDUIRAI L'ORCHESTRE, POUR DEUX RAISONS : 1° MONSIEUR LITOLF EST UN CHEF D'ORCHESTRE ADMIRABLE ET JE SUIS UN CHEF D'ORCHESTRE DE CARTON. 2° J'AI HORREUR DES EXHIBITIONS.

JE NE PROPOSE PAS MA SYMPHONIE, parce que Padeloup me propose de la jouer.... Puisque c'est lui qui a commencé, il est juste que je le laisse continuer [en fait le chef d'orchestre Jules Padeloup ne la jouerait pas].

ESSAYEZ DONC DE FAIRE REPRENDRE **LA JOLIE FILLE À BRUXELLES.** À propos de La Jeune fille, si vous vouliez m'aider, nous pourrions peut-être... Nous en causerons. Votre ami...

Envoyez-moi vite ma symphonie, vous seriez bien gentil. »

« N'ACCORDEZ PAS TROP D'IMPORTANCE À L'OPINION DES MUSICIENS,
MÊME LORSQU'IL S'AGIT DES MEILLEURS... »

19. BIZET (Georges). Lettre autographe signée [à l'éditeur musical Antoine de Choudens]. S.l.n.d. 4 pp. in-8. 1 200 / 1 500

« Mon cher ami, je viens de causer avec votre fils et je m'aperçois que j'ai été idiot, samedi. Je vous en exprime tous mes regrets, mais ramenons les choses à leur véritable proportion, et pas de malentendu.

1° Et d'abord, mon opinion ne vaut que ce que vaut toute opinion individuelle, c'est-à-dire peu de chose. Je le prouve : **BERLIOZ ET REYER SONT DE GRANDS MUSICIENS, OR BERLIOZ TROUVE LA MUSIQUE DE WAGNER ABOMINABLE, REYER LA TROUVE SPLENDIDE** – il est bien évident que l'un des deux se trompe complètement. Je ne suis encore ni Reyer ni Berlioz et je puis me tromper.

2° En admettant que je ne me trompe pas au point de vue artistique, il y a mille chances pour que le public ne soit pas de mon avis. Je le prouve : j'ADMIRE **LES TROYENS** [opéra d'Hector Berlioz], **LE PUBLIC NE LES AIME PAS.** J'adore La Statue [opéra d'Ernest Reyer], le public est tiède. Pour moi, Sapho [opéra de Charles Gounod] est un immortel chef-d'œuvre, le public n'y est pas venu. Enfin, si j'avais le même goût que le public, je n'aurais pas fait nos pauvres Pêcheurs de crevettes [son propre opéra *Les Pêcheurs de perles*], opéra qui a été, s'il faut, hélas, l'avouer, peu du goût du public. Requiescat in pace.

3° JE N'AI JAMAIS PORTÉ DE JUGEMENT SUR UN OPÉRA QUE JE CONNAIS PAS ET QUI PEUT ÊTRE EXCELLENT. Sur 8 ou 9 morceaux que je connais, 3, à mon avis, sont admirables, 3 ou 4 insignifiants, le reste pas bien (vous voyez que je n'atténue pas mon 1^{er} jugement), mais qu'est-ce que cela prouve contre les chances de succès ? Absolument rien. 4 OU 5 BEAUX MORCEAUX, IL N'EN FAUT PAS TANT POUR UN GRAND SUCCÈS, PARBLEU ! Nous le voyons tous les jours.

Ne pensez donc plus à mon étourderie. Lorsque je cause avec vous, je me rappelle bien que je parle à un ami, à un artiste (car vous avez le sens artistique excellent, et vous êtes peut-être mieux placé que moi, musicien de profession, pour juger certaines choses), et j'oublie souvent que je m'adresse à l'éditeur. Or, ce sera un grand succès, je le désire avec toute l'ardeur que j'apporte lorsqu'il s'agit de vous et de votre excellente famille. Pas d'énervement, et faites activer. Voilà qui est plus important que mon opinion. Une fois pour toute, N'ACCORDEZ PAS TROP D'IMPORTANCE À L'OPINION DES MUSICIENS, MÊME LORSQU'IL S'AGIT DES MEILLEURS – ON A LA MAIN À LA PÂTE, ON VOIT À UN CERTAIN POINT DE VUE, ON JUGE À TRAVERS UN PARTI PRIS SANS S'EN APERCEVOIR, ET L'ON SE FOURRE LE DOIGT DANS L'ŒIL. C'est peut-être ce qui m'arrive. Je vous le répète, mon opinion n'a qu'un mérite, la sincérité. Mais si cela ne doit pas vous inquiéter, vous ne devez pas non plus m'en garder rancune. J'ai été franc avec vous, ce n'est pas votre rôle de me le reprocher. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette lettre est confidentielle, non pas que je ne sois pas prêt à soutenir mes convictions, mais... Du reste, avec vous inutile d'insister sur ce point.

Au café – mauvaise plume – gribouillage inutile, mais dicté par un bon sentiment que vous savez apprécier. Votre ami sincère et dévoué... »

20. **BIZET** (Georges). 2 lettres autographes signées à l'éditeur musical Antoine de Choudens. S.l.n.d. 800 / 1 000

– « Mon cher ami, lundi 15 courant à midi on doit m'apporter un petit papier. Mais ce jour je ne me trouverai pas à la maison ; je retarderai d'un temps, à moins que vous ne puissiez me donner demain le quitus que vous savez – 300 f. dont il faut déduire 20 f. que je vous dois... Cependant, si, considérant la longueur de l'hiver au point de vue épreuves comme à celui du temps affreux... considérant que les corrections ont été beaucoup plus considérables que nous ne le prévoyions tous deux au mois de 9^{bre} dernier, si vous voulez et pouvez laisser les 300 dans leur aimable rondeur, vous rendriez service à votre ami... Je passerai chez vous demain vers 11 h. ou 11 h. 1/2. » (1 p. in-8).

– « Cher ami, hier, en quittant Carvalho [le directeur de théâtres Léon Carvalho], j'étais convaincu que tout était désespéré pour lui. La note du Figaro, de La Liberté, etc., etc., une cause de massacre, hélas ! Pauvre madame Carvalho [la cantatrice Marie-Caroline Miolan, épouse de Léon Carvalho]. Mon cher Choudens, Dieu sait ce qui arrivera de moi, mais en ce moment, je vous avoue que mon plus vif chagrin est occasionné par le malheur de cette excellente et malheureuse femme. Espérons encore. Votre ami... Il va falloir peut-être nous défendre, moi, je suis disposé à recevoir Dieu et diable ! » (1 p. in-8).

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE AÉRIENNE DE LA MANCHE

21. **BLÉRIOT** (Louis). Pièce signée, intitulée *Channel flight. Calis-Dover, july 25th, 1909. Complimentary luncheon to Mr Louis Bleriot. Lord Northcliffe presiding. Savoy Hotel. July 25th, 1909.* Bifeuillet in-4 imprimé, petit ruban tricolore passé dans le pli ; apostille ancienne à l'encre. 200 / 300

MENU DU REPAS DONNÉ EN L'HONNEUR DE LOUIS BLÉRIOT À SON ARRIVÉE EN ANGLETERRE après sa traversée réussie de La Manche. La plaquette est illustrée d'un portrait de Louis Blériot et d'une vue de son avion.

Le propriétaire du *Daily Mail*, Alfred Northcliff, avait offert en octobre 1908 un prix au premier aviateur qui traverserait la Manche. Le 25 juillet 1909, Louis Blériot réussissait l'exploit et emportait le prix.

22. **CARLADÈS.** – **TERRIER MANUSCRIT** de Guillaume et Pierre de La Roque, établi et signé en plusieurs endroits par le notaire Jean de Rivo sous l'autorité du juge et garde du sceau aux contrats de la vicomté de Carlat, Jean de Cadillac. Ladignac, dans l'actuel département de l'Aveyron, avril 1537. 40 ff. in-folio de parchemin, avec table inscrite sur la garde collée supérieure, également de parchemin ; peau de truie brune, plats ornés de triples filets formant encadrement avec croisée centrale, quelques restaurations au dos et aux coins (*reliure de l'époque*). 600 / 800

Guillaume et son neveu Pierre de La Roque étaient seigneurs d'Azenières, Ribeyres, et, pour partie, de La Roque (sur l'actuelle commune de Saint-Clément dans le cantal) et Ladignac (dans l'actuel Aveyron). Le présent terrier indique les personnes qui se reconnaissent comme leurs « *paisans & emphytuotes en perpetue pagesie* », et détaille les terres pour lesquelles sont faites ces « reconnaissances ». Ils s'agit donc de personnes jouissant de tenures complètes en emphytéose perpétuelle contre un cens annuel.

DOCUMENT IMPORTANT POUR LA CONNAISSANCE DES MICROTOPONYMES ANCIENS DE LADIGNAC ET DE SES ENVIRONS.

23. **CARRIÈRE** (Eugène). Correspondance de 35 missives (34 autographes signées et une autographe), soit 31 lettres et 4 cartes, adressées au médecin, historien et critique d'art **ÉLIE FAURE**. 1899-1905 et s.d. Plusieurs enveloppes conservées. 800 / 1 000

TRÈS BELLE CORRESPONDANCE ARTISTIQUE ET PHILOSOPHIQUE

– [Paris], 27 avril 1902. « ... **JE NE SAIS CE QUI ADVIENDRA DE MON TRAVAIL LENT ET PERSÉVÉRANT VERS UNE COMPRÉHENSION PLUS COMPLÈTE : je n'en suis pas juge. MAIS J'AI DES ENFANTS QUI ME VOIENT VIVRE, auxquels je veux laisser la confiance dans leurs espoirs. La foi en une justice réelle. Quoique je la sais relative et imparfaite, mais il faut de la foi pour vivre et je tiens à ce qu'ils l'aient. IL FAUT DONC QU'ILS AIENT CONSERVÉ DE L'EXEMPLE QUE JE SAIS LEUR AVOIR DONNÉ DE NE DEVOIR RIEN QU'À SES SEULS EFFORTS ET D'ÊTRE D'ACCORD AVEC SA VÉRITABLE NATURE...** »

– [Paris], 2 mai 1902. « ... **COMME VOUS, JE PENSE QU'UN HOMME SANS PASSÉ EST SANS AVENIR. Vous vous méfiez avec juste raison d'une plante sans racines. Les miennes n'étaient pas là où vous pouviez le croire. C'est ce que j'ai voulu dire. Elles sont plus dans le passé qui m'a initié à la vie présente...** »

– [Paris], 31 décembre 1902. Lettre écrite après l'opération réussie de son cancer : « ... **N'AI-JE PAS RAISON DE CROIRE À LA PUISSANCE DE LA VIE ? Lorsque la bonté est fécondée par l'amour, nous sentons autour de nous et en nous-mêmes ce mouvement sourd que nous paraît avoir la terre à l'approche des instants où sa vitalité veut reparaître. C'est par vous aussi, cher ami, que s'est accru ma confiance, votre bonté affectueuse pour moi m'a été si douce...** »

– Saint-Valéry-sur-Somme, 24 août 1904. « ... **J'AI PASSÉ 2 JOURS À LONDRES... J'AI REVU LES CHOSSES QUI PARLENT DE LA PENSÉE ÉTERNELLE DE L'HUMANITÉ (AUTANT QUE L'ÉTERNITÉ EST PROMISE À L'HOMME). Je me suis senti toujours aussi ému et fortement impressionné qu'à tous les instants où je me suis trouvé en communion de cette haute révélation. CE SONT LES VRAIS BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ, CEUX QUI NOUS RÉUNISSENT À LA VIE GÉNÉRALE. Il faut aussi relier à elle tout ce qui nous arrive de bien et de mal, l'action de la vie. C'est à cette condition que nous pouvons reprendre haleine, mettre de la proportion dans les événements trop proches de nous... J'ESPÈRE EN LA LOGIQUE QUE LA VIE QUI FORCE CHAQUE CHOSE À REPRENDRE SA VRAIE PLACE...** »

– Mons, 24 novembre 1904. « ... **C'EST AINSI LA CRITIQUE MODERNE... CRÉATRICE D'UN SENS NOUVEAU DE L'UNITÉ. Il y a une date sur la critique spécialiste. Je suis très heureux de pouvoir vous dire combien l'avènement de cette forme de collaboration m'est sensible et me paraît vraie. Que vous en soyez le représentant m'est aussi bien cher. Vous m'aimez, cher ami, et vous le faites voir. Je ne sais si je mériterai jamais ce que vous pensez de moi...** »

– [Mons, vers 1905]. « ... **JE TRAVAILLE BEAUCOUP À FINIR UN GRAND PORTRAIT DE DEVILLEZ ET DE SA MÈRE [son ami le sculpteur Louis-Henri Devillez]. Je n'ai rien de prêt pour la vente russe [la tombola organisée par Élie Faure pour venir en aide aux familles de révolutionnaires russes tués lors du « dimanche rouge » le 22 janvier 1905]. Je pense qu'il nous reste encore un peu de temps. Je vous le donnerai donc pour la date que vous me direz... J'ai pris les rayons à de longs intervalles. Il n'y a rien de changé dans l'état général [il souffrait d'une rechute de son cancer, qui l'emporterait en 1906]... JE LE SENS BIEN, CE N'EST PAS LE CORPS QUI EST L'ESSENTIEL. IL EST INDISPENSABLE MAIS DANS L'INTÉRÊT DE CETTE CLARTÉ INTÉRIEURE QUI SE RÉUNIT À TOUTE L'ESSENCE DE L'UNIVERS ET QUE NOUS PORTONS MOMENTANÉMENT EN NOUS. Nous sommes à un carrefour de l'humanité où le crime et la vraie foi font également leur preuve. Mais rien n'arrête la vraie lumière et sa victoire est sûre...** »

JOINT, 6 pièces, parmi lesquelles 2 billets autographes d'Eugène Carrière (**DONT UN ILLUSTRÉ D'UN DESSIN ORIGINAL**, s.d., mine de plomb, 11 x 7 cm), probablement de ceux que, rendu aphone par son opération de 1902, il écrivait pour communiquer avec ses interlocuteurs.



« IL FAUT SE PLACER DÉLIBÉRÉMENT EN ÉTAT DE CAUCHEMAR
POUR APPROCHER DU TON VÉRITABLE !... »

24. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Destouches* » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Paris, [fin novembre ou début décembre 1932]. 1 p. in folio, en-tête à son adresse du 98 rue Lepic. 1 200 / 1 500

LETTRÉ ÉCRITE PEU APRÈS LA PUBLICATION DE VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, le 15 octobre, et sa mise en vente le 20 octobre 1932.

« *Cher Maître et confrère, c'est avec un très grand plaisir que je fais parvenir mon bouquin à notre confrère Béliard [le docteur et homme de lettres Octave Béliard]. Je vais en Allemagne pour un mois prochainement [voyage subventionné par la S.D.N., en Suisse, en Allemagne et en Autriche]. À mon retour, je vous ferai visite, si vous me le permettez, et nous nous entendrons pour aller voir Mr Béliard. VOUS AVEZ TROP RAISON EN CE QUI CONCERNE LA HIDEUR DU FOND HUMAIN, IL FAUT SE PLACER DÉLIBÉRÉMENT EN ÉTAT DE CAUCHEMAR POUR APPROCHER DU TON VÉRITABLE ! Bien sincèrement et cordialement à vous...* »

UNE AMITIÉ ADMIRATIVE ROMPUE POUR DES RAISONS D'ORDRE IDÉOLOGIQUE. Céline, qui connaissait les travaux d'Élie Faure, lui adressa un exemplaire du *Voyage*, ce qui fut le point de départ d'une forte amitié. Les deux hommes partageaient une expérience commune de la guerre, de la médecine, et s'estimaient réciproquement sur le plan littéraire : « J'ai fait la connaissance d'un Roi », écrivait Élie Faure à son fils en 1933, tandis que Céline affirmait en 1934 que celui-ci « est familier des grands secrets ». Leur relation se distendit cependant en 1935, et, bien que Céline eût envoyé *Mort à crédit* à Élie Faure, elle s'acheva en 1936 sur une brouille. Convaincu de la nécessité d'un engagement contre la montée de l'extrême droite, Élie Faure affirmait en effet plus ouvertement ses sympathies de gauche alors que Céline, initialement proche de ces idées, opérait à l'inverse un virage idéologique fondé sur son pessimisme vis-à-vis des partis socialistes et, plus fondamentalement, vis-à-vis de l'homme.

« JE VOUS DOIS BEAUCOUP DE COURAGE... »

25. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). 2 lettres autographes signées au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. 1933. 800 / 1 000

CONCERNANT L'ARTICLE QU'ÉLIE FAURE SE PROPOSAIT D'ÉCRIRE SUR VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, mais qu'il aurait du mal à faire publier : d'abord prévu pour *Hippocrate*, puis pour *Europe* (de ligne communiste), cet article paraîtrait finalement dans l'hebdomadaire anarchiste *Germinal* en juillet 1933, sous le titre « D'un Voyage au bout de la nuit ».

– Paris, [16 mars 1933]. « *VOUS ME FAITES DÉLIRER D'AISE ! QUEL HONNEUR ! ET QUELLE INDIGNITÉ ! JE SUIS TRANSI ! Tout de suite j'ai mis en marche l'éditeur (ébloui lui-même) et il est en train de négocier avec "Europe", qui nous paraît convenir mieux qu'un autre à ce que vous voulez dire (lisez, je vous prie, "Candide" de ce jour). [Ce 16 mars 1933, Céline avait fait paraître dans *Candide*, hebdomadaire de tendance maurassienne, une « Postface au Voyage au bout de la nuit. Qu'on s'explique... »]. Hippocrate n'était pas mal, mais Europe sera mieux. Voici mon avis et mon grand merci. SI JE VOUS INTIMIDE, CE DOIT ÊTRE LA PARTIE CRÉTINE BEAUCOUP PLUS QUE L'AUTRE. MON DIEU COMME JE REGRETTE QUE VOTRE HISTOIRE DE L'ART N'AIT PAS 35 VOLUMES ! Alors la vie serait autre. Voilà ce que je pense. JE VOUS DOIS BEAUCOUP DE COURAGE. Bien cordialement et très sincèrement L. Destouches...* » (2 pp. in-folio, en-tête autographe à son adresse du 98 rue Lepic, enveloppe). Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), n° 33-32.

– Paris, 19 mars 1933. « *Cher ami, rayons "Europe" ! Je m'inquiète d'une autre colonne digne de cet article. Je vais vous donner la réponse sous peu. J'irai vous voir en personne. Mille reconnaissances et bien sincèrement. L. Destouches* » (1 p. in-12, adresse au dos).

26. **CHATEAUBRIAND** (François-René de). Lettre autographe signée « Chateaubriand » à « Monsieur L'Hermitte, « officier de [marine ou de santé] » à Saint-Malo. Paris, 13 juin 1828. 1 p. in-8, adresse au dos d'une autre main, petite déchirure avec atteinte à un mot de l'adresse. 400 / 500

Comboursy

« Je donnerai, Monsieur, des ordres à mon libraire de vous faire passer un exemplaire de mes ouvrages [ses œuvres complètes étaient en cours de parution chez Pierre-François Ladvocat]. **LE VIEUX CHÂTEAU DE COMBOURG VOUS A MIEUX INSPIRÉ QUE MOI.** J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, mes remerciements et l'assurance de ma considération distinguée... »

Lettre absente de l'édition de la Correspondance.

27. **CHERUBINI** (Luigi). Manuscrit musical autographe signé. 3 systèmes de 3 portées pour voix et accompagnement de clavier, avec texte, au recto de 2 ff. in-4 montés sur ff. de papier fort. 200 / 300

ROMANCE COMPOSÉE SUR UNE POÉSIE DE JACOB VERNES, AMI DE ROUSSEAU qui l'avait déjà mise en musique. Ici avec dédicace autographe « à madame de St-Just », épouse du librettiste Claude Godard d'Aucourt de Saint-Just. Cherubini avait composé avec Boieldieu la musique d'*Emma ou La Prisonnière*, opéra sur un livret de plusieurs auteurs dont Saint-Just (1799).

« N'EST-IL AMOUR DANS TON EMPIRE QUE DES RIGUEURS / S'il faut prévoir quand on soupire tous les malheurs / Tes biens ne sont qu'un vain délire aux tendres cœurs... »



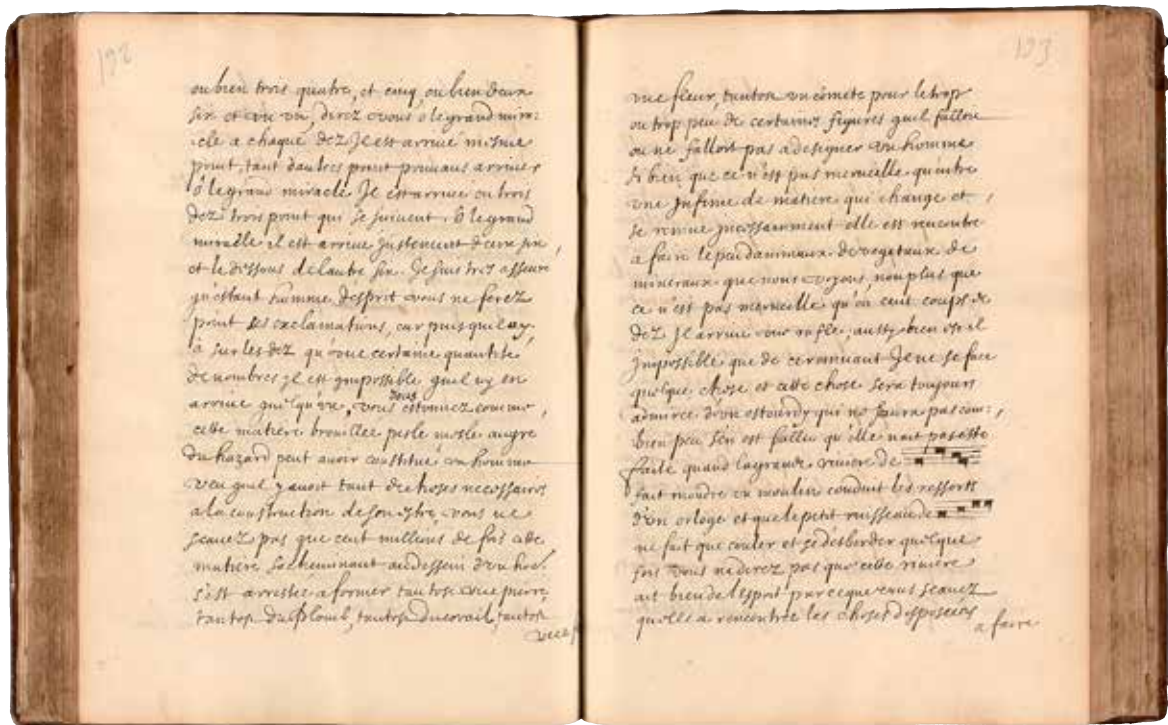
28. **COCTEAU** (Jean). 4 lettres autographes signées à l'écrivain futuriste italien Luciano Folgore. [1917-1927] et s.d. Joint, une enveloppe avec adresse autographe au même datée de 1919. 400 / 500

– Paris, [mai 1917]. « Après bien de la fatigue et **LA GRANDE RÉUSSITE DE "PARADE" MALGRÉ LA PRESSE ET LES SIFFLETS COUVERTS PAR 8 RAPPELS D'APPLAUDISSEMENTS** [le ballet *Parade*, en partie préparé à Rome, fut créé le 18 mai 1917 au théâtre du Châtelet par les Ballets russes de Diaghilev, sur un poème de Jean Cocteau, une musique de Satie, dans des décors et costumes de Picasso], je me repose un peu et vous envoie un souvenir amical. **SIC VIENT DE PUBLIER UN FAUX POÈME SIGNÉ DE MOI**, farce ignoble et anonyme faite au directeur [dans le n° 17 de la revue *Sic*, Théodore Fraenkel avait fait paraître une mystification, le poème « Restaurant de nuit » qu'il signa « Jean Cocteau »]. Je vous prie de le dire à nos camarades italiens qui pourraient me croire l'auteur de cette sottise. Vous voyez que les mœurs de "groupe" ne changent pas... Mille difficultés de main d'œuvre retardent le journal que je pense toujours diriger avec Apollinaire.. Sa pièce passe dimanche – et le *Mercur* se décide à reprendre nos livres, en panne depuis 1914... »

– Paris, s.d. « Je serai bien heureux de vous voir !... FAITES MES AMITIÉS À MARINETTI et aux autres camarades... »

– Paris, s.d. « J'AURAIS BIEN ÉTÉ CE SOIR AU SPECTACLE DE PRAMPOLINI [le peintre et scénographe italien futuriste Enrico Prampolini], mais je n'ai pas reçu de places. ÉTIEZ-VOUS À **ANTIGONE** [créée en décembre 1922]. J'ai voulu faire "une horreur", chez les termites – les Atrides – ces insectes de mort, en un mot... » Avec une note autographe en français et en italien, au crayon au verso.

– Paris, [1927]. « Je ne sais encore si je répète demain (car JE DOIS JOUER MOI-MÊME DANS LA REPRISE D' «**ORPHÉE**»)... » Jean Cocteau y joua le personnage d'Heurtebise en juin 1927.



« QUOY, ME RÉPLIQUE-T-IL EN S'ESCLATANT DE RIRE,
VOUS ESTIMEZ VOSTRE AME IMMORTELLE ? »

29. [CYRANO DE BERGERAC (Savinien de)]. Recueil de 2 manuscrits, XVII^e siècle. Soit : « *L'autre monde ou les Estats et Empires de la lune* », 248 pp. in-4, dont les 3 dernières blanches, et « *Agrippine. Tragédie* », 152 pp. in-4 chiffrées 249 à 400, dont les 4 dernières blanches. Le tout relié en un volume de veau brun, dos à nerfs cloisonné et fleuroné avec les deux titres dorés, double filet doré encadrant les plats, coupes ornées, tranches mouchetées uniformément ; reliure usagée avec mors fendus ; quelques taches sur les premiers feuillets du volume (*reliure de l'époque*).

8 000 / 10 000

L'autre monde ou les États et Empires de la lune



UNE DES 4 COPIES D'ÉPOQUE CONNUES DE SON ROMAN *L'AUTRE MONDE OU LES ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE*. Le présent manuscrit, sans mention de nom d'auteur, a été établi sur deux papiers différents alternés, l'un filigrané aux armes du cardinal Mazarin, produit au moins entre 1644 et 1650 (Gaudriault, n° 161), l'autre filigrané aux faisceaux de licteurs croisés (proche du n° 163 dans l'ouvrage de Gaudriault), produit vers 1654 – ces deux papiers ayant été employés au moins jusqu'en 1662 (ils ne sont d'ailleurs peut-être qu'un avec marque et contremarque). Il s'agit d'une copie destinée à la diffusion, établie non par un lettré mais plutôt par un scribe professionnel ayant appris son métier chez un maître-écrivain : son écriture est calligraphiée, mais son orthographe est fluctuante (« *dedem* » pour « *dedans* », etc.), sa grammaire parfois aberrante (« *qu'en* » pour « *quand* », etc.), et la ponctuation quasiment absente.

LA SEULE EN MAINS PRIVÉES : les trois autres manuscrits du XVII^e siècle recensés sont conservés en dépôts publics, à la Bibliothèque nationale de France à Paris, à la bibliothèque Fisher de l'Université de Sidney, et à la Bayerische Staatsbibliothek à Munich.

RARISSIME TÉMOIGNAGE DE SA DIFFUSION MANUSCRITE CLANDESTINE. On sait d'après Jean Le Royer de Prade, ami de l'auteur, qu'une version manuscrite du roman était achevée en 1650. Cyrano mort en 1655, l'œuvre parut de manière posthume en 1657 chez le libraire parisien Charles de Sercy, sous une forme un peu édulcorée, et, si seuls trois exemplaires de cette édition sont actuellement recensés, 7 rééditions parurent ensuite au XVII^e siècle, de 1659 à 1678 – il faudrait ensuite attendre 1787. La diffusion manuscrite de ce texte s'avère cependant particulièrement restreinte, comparée à celle d'autres textes libertins : 3 manuscrits conservés seulement, et aucune trace dans les catalogues des grandes collections antérieures à la Révolution (Huet, Séguier, jésuites, etc.). Ainsi, une composition probablement achevée vers 1650, une mort prématurée de l'auteur en 1655, et une histoire éditoriale plutôt riche à partir de 1657, expliquent sans doute cet état de fait.

UNE VERSION NON CENSURÉE OFFRANT UN NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR L'ÉTABLISSEMENT ET LA TRADITION DU TEXTE. Les trois autres manuscrits connus présentent chacun des variantes, et l'édition de 1657, posthume, correspond à une version composite censurée. Le manuscrit de la BnF conserve la version la plus radicale, non censurée et donc la plus proche des intentions de l'auteur – c'est à partir de celle-ci que Madeleine Alcover a établi l'édition critique de référence (Paris, Honoré Champion, 2004), en proposant une *stemma* (arbre généalogique des versions du texte) qui fait l'hypothèse de versions intermédiaires perdues.

Le présent manuscrit est fort éloigné des imprimés du XVII^e siècle : il comporte bien les 8 principaux passages caviardés, ne porte pas dans le titre l'expression « Histoire comique », ne présente pas les pièces liminaires ni surtout la conclusion ajoutée. Si la formulation de son titre est celle du seul manuscrit de Paris, quelques sondages révèlent en fait de nombreuses variantes qui ne le rattachent pas exclusivement à telle ou telle des trois autres versions, mais suggèrent une plus grande proximité avec les versions des manuscrits de Sydney et de Munich.

L'AUTRE MONDE OU LES ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE, UN DES JALONS DU LIBERTINAGE ÉRUDIT. Roman philosophique ou essai sur trame fictionnelle mêlant récit, observations, réflexions et disputes intellectuelles, cette œuvre fascinante par son statut et son projet novateurs s'avère plus complexe que les voyages dans la lune précédemment publiés par Johannes Kepler, Francis Godwin ou John Wilkins. Cyrano y élabore une utopie d'un type nouveau, un « voyage extraordinaire » dans un « autre monde », qui, certes, permet de porter la critique à l'encontre de la société de son temps, mais qui, contrairement aux œuvres de Thomas More ou de Tommaso Campanella, ne propose pas de système cohérent et fermé sur quoi édifier une société idéale.

Par sa variété, son hétérogénéité, ses équivoques, ses contradictions, même, cette œuvre fantasque et érudite illustre le rejet de toute autorité, qu'elle soit sacrée, scientifique, légale ou familiale : Cyrano interroge en effet le dogme religieux, le géocentrisme, l'anthropocentrisme, le logocentrisme, la figure du Père, souligne la relativité de la Loi (instaurée par l'homme dans la violence) et la précarité du Savoir (amené à connaître de véritables révolutions comme l'avaient prouvé Copernic et Galilée), suggérant l'impossibilité d'une adhésion totale à quelque système que ce soit et l'impossibilité même de toute doxa. Il traque les présupposés et les erreurs de raisonnement : « ... Quoy, me repliqua il en s'esclatant de rire vous estimez vostre ame immortelle – privativement a celle des bestes. Sans mantir mon grand amy vostre orgueil est bien insole[n]t et d'ou argumentez vous je vous prie cette immortalité au prejudice de celle des bestes. Seroit ce a cause que nous sommes douez de raisonnement et non pas elle[s]. En premier lieu je vous le nie et je vous prouveray quand il vous plaira qu'elles raisonnent comme nous. Mais encor qu'il fut vray que la raison nous eut esté distribué en apanage et qu'elle fut un privilege reservé seulement a nostre espece est-ce a dire pour cela qu'il faille que Dieu enrichisse l'homme de l'immortalité par ce qu'il luy a déjà prodigué la raison... » (p. 221 du présent manuscrit). Cyrano en tient donc logiquement pour une forme de matérialisme épicurien revu par Lucrèce, niant l'autonomie du spirituel et considérant le surnaturel comme un type de manifestation que l'homme n'a pas encore trouvé les moyens d'expliquer en raison de l'insuffisance de ses moyens d'observation. Il envisage aussi le désir et le plaisir comme part naturelle de la vie, dans une perspective amoureuse, et traite de l'homosexualité sur le même ton, décrivant des scènes voilées ou explicites, faisant allusion à des couples masculins célèbres de l'Antiquité, et accordant une grande importance à Socrate.

Les moyens littéraires mis en œuvre servent admirablement ce projet de décentrage irrévérencieux : Cyrano parodie le style encyclopédique et les récits hagiographiques, détourne les lieux communs, dissimule les références savantes... Le titre même du roman est une allusion à un ouvrage à succès de Pierre d'Avity, *Les États, empires, royaumes, et principautés du monde* (1614), augmenté par François Ranchin sous le titre *Le Monde, ou la description générale de ses quatre parties* (1637). Pour ridiculiser toute autorité péremptoire, choquer les bienséances et désorienter le sens commun, Cyrano alterne la charge satirique au ton burlesque ou le badinage faussement naïf et les « pointes » équivoques.

L'Autre monde explorant un large pan du champ scientifique de l'époque, il aborde également le domaine de la chimie, à l'époque non encore clairement séparée de l'alchimie. Aussi, la structure initiatique du récit, le symbolisme alchimique de certains passages, et les jeux de langage empruntant leur matière poétique au vocabulaire de cette discipline ont pu faire considérer Cyrano, à la suite de Fulcanelli et d'Eugène Canseliet, comme un ésotériste adepte de l'Art royal – bien que Cyrano ait pu par ailleurs ironiser sur l'imposture des faiseurs d'or.

*Quoy me repliqua il en s'esclatant de
rire vous estimez vostre ame immortelle –*

La Mort d'Agrippine



PRÉCIEUSE COPIE DE L'ÉPOQUE. Sans nom d'auteur, cette copie est d'une autre main que le manuscrit de *L'Autre monde* ci-dessus, et a été établie sur un papier différent mais manifestement du XVII^e siècle, portant un filigrane aux armoiries non identifiées absent du recensement de Raymond Gaudriault (1995 et 2017).

UNE VERSION PRIMITIVE PRESQUE ENTIÈREMENT DIFFÉRENTE DE CELLE IMPRIMÉE, parue en 1654 chez le libraire parisien Charles de Sercy, sous le titre *La Mort d'Agrippine*. Le présent manuscrit présente quelques similitudes, notamment au début et à la fin de la pièce, mais se distingue très nettement par la structure, la présence de trois autres personnages (Macron, Apicata et Regulus), et bien sûr par le texte. Quand de rares ressemblances se font jour, les variantes s'avèrent tout de même importantes. On lit ainsi, dans la scène 3 de l'acte II du manuscrit, Séjanus dire à Téréntius : « Je marche sur les pas d'Alexandre et d'Alcide / Crois-tu que ces

grands mots d'assassin, de voleur, / Aux heros de jadis ayant abbatu le cœur / Sache Terrentius qu'un habile monarque / Pour conserver d'un roy la puissance et la marque / Doit eriger en crime un généreux dessein / Qui luy pouvoit oster le sceptre de la main. ». La version imprimée en 1654 devient, très abrégée : « Je marche sur les pas d'Alexandre & d'Alcide. / Penses-tu qu'un vain nom de traistre, de voleur, / Aux hommes demy-dieux doive abatre le cœur ? »

ÉGALEMENT UN RARISSIME TÉMOIGNAGE DE DIFFUSION MANUSCRITE CLANDESTINE. Le présent manuscrit est daté « 1650 » au titre, date à laquelle il a été établi ou à laquelle un modèle antérieur aurait été établi. Cela vient corroborer une information livrée par *Le Parasite Mormon*, recueil collectif qui, publié précisément en cette année, présentait *La Mort d'Agrippine* comme sur le point d'être achevée.

LA SEULE TRAGÉDIE DE CYRANO DE BERGERAC, CONDENSÉ DE THÉMATIQUES LIBERTINES. *La Mort d'Agrippine* propose une réflexion sur les formes de gouvernement, sur le pouvoir, dans un univers machiavélien où la politique est désacralisée, où éclate l'imposture des discours de légitimation des souverains, où règne une corruption généralisée. Tous les personnages présentent un des visages du mal, mais Séjanus, non moins radical dans sa cruauté, fait paradoxalement preuve de grandeur d'âme, de générosité. En outre, « soldat philosophe » (comme Nerva l'appelle ici), il sert de brillants discours où, maniant l'ironie, les feintes et les pointes, il développe un discours à l'audacieuse radicalité, affirmant notamment l' inanité de la crainte superstitieuse de la mort et des dieux (réinterprétation du discours épicurien athée de Lucrèce). C'est cet aspect qui avait frappé à l'époque, ainsi que Tallemant Des Réaux l'avait fait remarquer : « un fou nommé Cyrano fit une pièce de théâtre intitulé *La Mort d'Agrippine* où Sejanus disait des choses horribles contre les dieux ».

FIGURE SINGULIÈRE DU PAYSAGE INTELLECTUEL DE L'ÂGE BAROQUE, SAVINIEN CYRANO DE BERGERAC (1619-1655) était issu d'une famille de noblesse récente installée à Paris au XVI^e siècle, mais en partie agrégée à la haute finance, à la grande noblesse de robe ou d'épée, et appartenant au milieu dévot (quoique son grand-père paternel eût été protestant). Il passa son enfance en vallée de Chevreuse, puis vint à Paris suivre des études au collège de Lisieux, qu'il interrompit deux fois : la première, par un engagement dans l'armée comme cadet au régiment des Gardes, achevé en 1640 après avoir reçu deux graves blessures, aux sièges de Mouzon et d'Arras ; la seconde après une rixe avec un autre étudiant. Il mena ensuite une vie un peu chaotique, quoiqu'un temps protégé par le duc d'Arpajon (1653-début de 1654), et mourut prématurément des suites d'une blessure.

Après son retour de l'armée, il fréquenta les milieux libertins où évoluaient des personnalités comme Claude Luillier dit Chapelle, Charles Coyneau d'Assoucy, François de La Mothe Le Vayer, ou Tristan L'Hermite, et commença à produire sa propre œuvre littéraire : il écrivit une comédie, *Le Pédant joué* (représentée de son vivant, d'après le témoignage de Christiaan Huygens) et des *Lettres*, publiées en 1654 dans un recueil d'*Œuvres diverses* qui subit le ciseau de la censure. La présente tragédie, *La Mort d'Agrippine*, également publiée en 1654, connut un succès d'édition. Cyrano mort prématurément et certains manuscrits ayant un temps disparu, ses autres œuvres ne virent le jour que quelques années plus tard : il s'agit de deux romans, *Histoire comique des États et Empires de la lune*, paru en 1657, et *Histoire comique des États et Empires du soleil*, publié en 1662 dans un recueil de *Nouvelles œuvres* avec des *Fragment de physique*, des *Entretiens pointus* et quelques nouvelles lettres.

Influencé par la philosophie et les idées scientifiques de Pierre Gassendi, Cyrano mit en œuvre sous forme littéraire les théories littéraires du libertinage érudit, et s'avéra un maître des procédés dissimulateurs qui, dans la société de l'époque, permettait d'exprimer des idées dangereuses sous le voile d'une ambiguïté protectrice. Manifestement homosexuel, d'un caractère entier comme le révèle les brouilles qui marquèrent sa vie, avec ses proches, avec Scarron, avec son protecteur le duc d'Arpajon, il fut longtemps affligé par la postérité d'une réputation de parasite et de ripailleur – à tort. « Ce que Savinien a quitté et rejeté toute sa vie, c'est l'oppression de la "norme", alourdie de toutes les étroitures de la dévotion ou devrait-on dire [...] de la bigoterie ? Cyrano a passé sa vie à partir, comme le héros de ses romans [...]. Il n'y a pas de culpabilité hors de la norme qui l'invente : Cyrano a refusé de sacrifier sa différence et son identité à des contraintes dont il a si bien démonté/démontré les procédés de fabrication. Il a vécu ce qu'il a écrit : il est l'homme du "Pourquoi non ?" » (Madeleine Alcover, *op. cit.*, pp. lxxvi-lxxvii).

Provenance : bibliothèque Paul Burgaud (vignette ex-libris).

– [À Adolphe Belot]. S.l.n.d. « ... J'ai lu le scénario. Tu t'es donné beaucoup de mal. C'est-à-dire tu as écrit beaucoup, mais pas ASSEZ RÉFLÉCHI... LA PIÈCE EST FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ, SIDONIE ET M^{me} GEORGE, RIVALITÉ DES 2 MÉNAGES, DES 2 FEMMES. ET PUIS, MALHEUREUX, LA SCÈNE CAPITALE DE LA PIÈCE, SIDONIE ET FRANTZ, TU [LA] FAIS RACONTER ! IDIOT ! Allons, viens vite. J'ai hâte de t'injurier et de travailler ensemble... » Auteur à succès, Adolphe Belot collabora avec Alphonse Daudet à l'adaptation théâtrale de deux romans de celui-ci, *Fromont jeune et Risler aîné* (créé en 1876) et *Sapho* (créé en 1885).

– [Au critique Théophile Silvestre]. S.l., « lundi ». « ... Vendredi prochain, à midi, ROPS, D'AUREVILLE, DUSOLIER ET QUELQUES AUTRES, DÉJEUNONS AU CAFÉ DE L'EUROPE, carrefour de l'Odéon. Venez, je vous en prie. Que de choses à se dire, depuis le temps !... » Il évoque ici Jules Barbey d'Aureville, le peintre et graveur Félicien Rops, et l'écrivain, publiciste et futur homme politique Alcide Dusolier.

– À Timoléon Ambroy. S.l., [printemps 1873]. « ... Je suis éperdu de travail [il écrivait notamment des récits qui deviendraient les *Contes du lundi*]. Je publie un très long roman parisien très minutieusement étudié qui paraît au Bien public [FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ], je fais le compte rendu dramatique à L'Officiel, je corrige les épreuves d'un petit livre intitulé **LES FEMMES D'ARTISTES** qui va paraître dans 15 jours. JE SUIS IVRE-MORT DE FATIGUE ET D'EXALTATION CÉRÉBRALE. Impossible de quitter Paris, de voir pousser les lilas de Champrosay. Enfin ?!... » Timoléon Ambroy était un petit-cousin d'Alphonse Daudet avec qui il noua une longue amitié.



LES BRAS DE LA MAÎTRESSE D'ALEXANDRE DUMAS

31. DELACROIX (Eugène). Lettre autographe signée à Alexandre Dumas père. [Paris], 9 avril 1838. 1 p. 1/2 in-12, adresse au dos. 1 000 / 1 500

« Mon cher ami, vous êtes bien bon et je regrette bien de ne pas avoir été là. J'étais effectivement à la campagne quand votre mot est arrivé et je me serais pendu en le recevant puisqu'il était trop tard. Je n'aurai donc garde de manquer l'occasion que vous me donnez de retrouver ce que j'ai perdu. Mille remerciements et amitiés bien vraies... CE 9 AVRIL, JE PROFITERAI DE L'OCCASION POUR METTRE LA MAIN SUR MES DEUX BRAS. »

Illustration de 2 dessins originaux par Delacroix

ESQUISSES REPRÉSENTANT CHACUNE UN BRAS NU FÉMININ (encre et plume, 3 x 6 mm et 4 x 65 mm, accolés). L'artiste dramatique Ida Ferrier épouserait Alexandre Dumas en septembre 1838. Dans le recueil collectif *Les Belles femmes de Paris*, Théophile Gautier ferait en 1839 l'éloge de sa beauté, en mettant particulièrement l'accent sur la grâce de ses mains. Elle confia effectivement à Delacroix les moulages de ses bras, comme elle le lui avait promis.

Le peintre et l'écrivain se connaissaient depuis qu'ils s'étaient rencontrés chez les frères Devéria en 1826. Eugène Delacroix, qui avait acquis la célébrité mais demeurait en butte à l'hostilité du camp académique, appréciait les romans d'Alexandre Dumas sans pour autant leur accorder véritablement une haute estime. De son côté, Alexandre Dumas, qui était déjà bien installé sur la scène littéraire parisienne mais n'avait pas encore écrit ses chefs-d'œuvre, se montrait enthousiaste de la peinture d'Eugène Delacroix.



LAKMÉ

32. **DELIBES** (Léo). Citation musicale autographe avec envoi autographe signé. 2 systèmes de 3 portées pour voix et accompagnement de piano occupant une page sur un feuillet de bristol.

200 / 300

« **TU M'AS DONNÉ LE PLUS DOUX RÊVE QU'ON PUISSE AVOIR SOUS NOTRE CIEL** »

Début d'un célèbre air du duo de Gérard et Lakmé à la scène 4 de l'acte III de son opéra *Lakmé*. Composée sur un livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille, cette œuvre fut créée à l'Opéra-Comique le 14 avril 1883.

« **À mon cher camarade et ami Léopold Ketten...** Genève, avril 84 » D'abord pianiste puis ténor, Léopold Ketten devint maître de chant au Théâtre-Lyrique de Paris (où il succéda à Léo Delibes), puis se fixa à Genève où il fut professeur de chant.

« **L'HOMME CÉZANNE, QUE J'AI CONNU, VOUS L'AVEZ FAIT TRÈS RESSEMBLANT...** »

33. **DENIS** (Maurice). 4 missives autographes signées, soit 2 lettres et 2 cartes de visite, adressées au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. 1904-1923 et s.d.

400 / 500

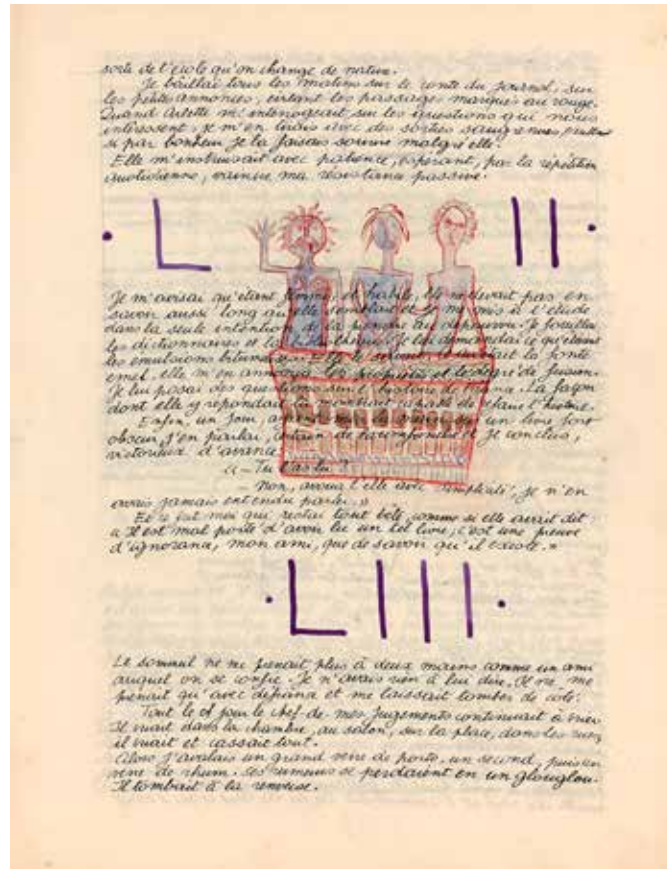
– Saint-Germain-en-Laye, 3 décembre 1904. **SUR LE BANQUET EN L'HONNEUR DU PEINTRE EUGÈNE CARRIÈRE** organisé par Élie Faure et qui se tiendrait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin : « Vous recevrez, j'espère avant dimanche, cette réponse à un mot de Laprade [le peintre Pierre Laprade] qui me demande de votre part ma participation au banquet Carrière. Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, les manifestations de ce genre, mais j'accepte bien volontiers si c'est le meilleur moyen de rendre hommage à notre grand ami Carrière. Parmi les fidèles de Carrière dont la notoriété servirait votre banquet, inscrivez Adrien Mithouard, conseiller municip[al] et direct[eu]r de L'Occident. Je garantis qu'il acceptera... »

– Saint-Germain-en-Laye, 1905. **SUR UN NOUVEAU PROJET DE SALON** : « Il est impossible d'adhérer à l'improvisiste au projet que vous avez bien voulu me soumettre. Permettez-moi de réfléchir. Dès maintenant, je ne vois que trop que les objections faites au projet de Ch. Morice s'adressent aussi à votre projet, avec cette différence que JE CONNAIS CH. MORICE DEPUIS L'ÉPOQUE DU SYMBOLISME, et que je suis excusable, n'est-ce pas ? de souhaiter vous connaître mieux. JE NE SAIS CE QUE MES AMIS BONNARD, VUILLARD, SERUSIER, ETC. PENSERONT DE CE NOUVEAU GROUPEMENT. MAIS JE DOUTE QU'ILS ADHÈRENT ; nous sommes tous fort attachés et depuis longtemps, aux Indépendants. Il faudrait donc les quitter pour vous suivre ? Car c'est à peine si la production annuelle, même excessive, hélas ! de chacun de nous peut suffire aux expositions toujours trop nombreuses de Paris, à celles de la province et de l'étranger. Que serait-ce s'il fallait encore donner des ouvrages à ce cercle aristocratiquement fermé que vous proposez ? Je vous remercie d'avoir pensé à moi et des sentiments de sympathie que vous m'exprimez... »

– S.l., juin 1910. « **VOTRE CÉZANNE EST EXCELLENT.** Je l'avais lu avant que vous ne me l'eussiez envoyé, et je l'ai préféré tout de suite à ce que j'avais précédemment lu de vous. Il y a là des précisions, des réalités. **L'HOMME CÉZANNE, QUE J'AI CONNU, VOUS L'AVEZ FAIT TRÈS RESSEMBLANT.** Encore merci, et croyez à mes sentiments très distingués... » Élie Faure consacra plusieurs études à Paul Cézanne, un premier article dans *Portraits d'hier* du 1er mai 1910, dont il est question ici (intégré en 1914 dans son recueil *Les Constructeurs*), un second article dans *L'Art décoratif* du 5 octobre 1911, et une monographie complète parue chez Crès en 1923.

– S.l.n.d. « Avec mes remerciements pour l'hommage de votre livre que je trouve à mon retour d'Italie, et mes meilleurs compliments... » Élie Faure publia plusieurs ouvrages en 1910.

Cézanne, que j'ai connu



« JE SUIS CETTE ÉPAVE QUE LA VILLE N'A PU DIGÉRER... »

34. DIETRICH (Luc). Manuscrit autographe signé, intitulé « L'Apprentissage de la ville ». Daté au bas de la dernière page « 18 décembre 1940, Mègeve ». Environ 160 ff. in-folio d'une fine écriture ronde et régulière à la plume à l'encre noire, avec titres de chapitres et numéros de paragraphes d'un trait plus épais à la plume à l'encre violette dans le style calligraphique de Lanza Del Vasto ; sous chemise de carton souple à dos de toile, avec mentions autographes ; quelques ratures et corrections, avec plusieurs feuillets d'ajouts intercalés. 800 / 1 000

SECOND DE SES ROMANS AUTOBIOGRAPHIQUES, L'APPRENTISSAGE DE LA VILLE (Denoël, 1942) poursuit dans la même veine le récit engagé dans *Le Bonheur des tristes* (Denoël, 1935). Ami de Lanza Del Vasto qui l'encouragea dans la voie littéraire, Luc Dietrich (1913-1944) est en outre l'auteur de poèmes, dont il illustra 2 recueils de ses propres photographies. Il mourut prématurément des suites des blessures qu'il reçut lors du bombardement de Saint-Lô.

19 DESSINS EN COULEURS ET COLLAGES ILLUSTRENT LE PREMIER QUART DU MANUSCRIT.

« ... Depuis que ma mère est morte je suis cette épave que la ville n'a pu digérer. J'ai été rejeté de bord en bord comme une planche. Je suis descendu des zones peuplées aux zones mortes des barrières, des zones des usines à celles des ordures, jusqu'aux wagons abandonnés entre les blés salis de suie et les pylônes...

Je finis par découvrir quelque chose qui remplaçait la drogue, l'alcool, les films et la mauvaise musique, sinon le boire et le manger : voir. Voir cette tribu de nègres, de Polonais, d'Arabes, d'Italiens, de gitans, de Parisiens, comment ils se gouvernent, s'entr'aident et s'entretiennent. Non voir pour raconter puisque je ne connais plus personne au monde, non voir pour m'en nourrir puisque manger implique une manière de profit, non plus voir pour en tirer matière à réflexion, mais voir pour voir et n'être plus que deux yeux qui regardent devant soi. Dès lors on me rencontra à tous les passages et je m'y tenais l'oreille aux écoutes comme un concierge sans loge ; l'œil, le flair, l'intellect à l'affût comme un savant partant d'indices fragiles pour bâtir des hypothèses compliquées, d'observations minutieuses, pour les vérifier, sans que cette science ait le moindre intérêt pour moi, ni la moindre utilité pour quiconque. Il faut dire que la matière y est particulièrement riche en peu d'espace, car tous ces gens tassés par dix dans la même chambre et par cinq dans le même lit y fermentent d'amour et de colère. Car si l'inceste y fleurit sans entrave et sans honte, les querelles et les rixes commencent quand les désirs s'égarent d'un clan à l'autre. Les parois sont si minces qu'elles forment des écrans où tout est visible et les intérieurs si étroits que toutes les querelles se voient dans le jardin ou dans la rue. Aucune porte n'est fermée, ils ne cachent rien, ils ne retiennent pas une parole, et la flamme de leur vie se consume toute entière en reproches entre ceux qui vivent ensemble, en rixes et en rapines entre les ennemis, et rien n'est moins secret que la haine, rien n'est plus ouvert devant moi que leur vie. Et rien n'est plus inaccessible. Aucune voix ne m'interpelle, aucun regard ne s'adresse à moi. On dirait que je suis invisible pour eux. D'ailleurs je ne fais rien pour animer ce corps qui me porte au travers d'eux... »

*« IL FUT MON PEINTRE ET MON AMI »
(Dithyrambe du peintre François Gérard)*

35. **DUCIS** (Jean-François). Poème autographe signé intitulé « *Épître à Gérard* ». Plus de 400 vers occupant 19 pp. sur 10 ff. in-4 reliés en un volume de demi-maroquin noir à coins, dos lisse avec titre doré en long (René Kieffer).
150 / 200

Le poète académicien passe en revue les grâces de l'artiste à partir de quelques-uns de ses plus célèbres tableaux : *Psyché et l'Amour*, *Bélisaire*, *Les Trois âges*, et *Ossian évoque les fantômes au son de la harpe sur les bords du Lora* :

« Héritier du Corrège, heureux dépositaire
De sa grâce et de son pinceau,
Sur qui Vénus dans son berceau
Souffla trois fois le don de plaire ;
Comblé de ses faveurs, devais-tu donc un jour,
Quand son fils lui préfère une amante mortelle,
En nous montrant Psyché si belle,
Du crime d'être ingrat justifier l'amour ?... »

Il conclut : « ... Ce Gérard qu'ont chéri tant de beautés nouvelles, / Et qu'il rendit encor plus belles, / Il fut mon peintre et mon ami. » François Gérard peignit en effet un portrait de Jean-François-Ducis, qu'il connaissait bien pour l'accueillir régulièrement dans le salon qu'il tenait habituellement les mercredis soirs.

Une apostille inscrite au crayon sur le titre indique que ce manuscrit a été donné au botaniste et homme politique Louis-Marie de La Révellière-Lépeaux et à sa femme, dont Jean-François Ducis était très proche.

Relié en tête : **GÉRARD** (François). Portrait de Jean-François Ducis. Estampe gravée sur cuivre par Hippolyte Pauquet d'après le tableau de François Gérard. S.l.n.d. – **DUCIS** (Jean-françois). Manuscrit autographe signé en tête intitulé « *Couplets faits et chantés à La Roussellière, en Sologne, à la fête de madame La Révellière-Lépeaux, le dimanche 23 juin 1805, veille de saint Jean-Baptiste* » (17 quatrains occupant 3 pp. 1/2 in-4 sur 2 ff.). Chanson à boire qui illustre la proximité de Jean-François Ducis avec La Révellière-Lépeaux (dont François Gérard peignit également le portrait). Le premier était compagnon du « Déjeuner de la Fourchette » tandis que le second appartenait au Caveau.

CALIGULA

36. **DUMAS père** (Alexandre). Manuscrit autographe. 14 vers sur une p. in-8 oblong, marges affectées de petites fentes et de plis marqués.
200 / 300

Citation d'une tirade de la jeune chrétienne Stella dans la scène 2 du 1er acte de cette pièce créée le 26 décembre 1837 à la Comédie-Française et publiée chez Marchant l'année suivante :

« cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une villa d'hiver, mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une maison d'été s'élevant sur la plage :
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'ombrage,
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu,
Parlaient avec la mer un langage inconnu.
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit aplanissait au loin l'humide plaine,
À venir lentement au rivage m'asseoir
Et, me penchant alors vers l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage... »

ÉTAT DU TEXTE PRÉSENTANT 3 VARIANTES AVEC LA VERSION DEFINITIVE IMPRIMEE : au vers 3, est ici écrit « *une villa d'hiver* » et non « *une maison d'hiver* », comme dans l'édition de 1838 ; au vers 10, est ici écrit « *la nuit aplanissait* » et non « *la nuit assombrissait* » ; au vers 12, est ici écrit « *vers l'immense miroir* », et non « *sur l'immense miroir* ».

37. **DUMAS père** (Alexandre). 2 lettres autographes signées. S.l.n.d. 200 / 300
- À Auguste Eugène Vatel, directeur du Théâtre-Italien. « *Mon cher Vatel, s'il y a encore des loges de 1^{res} pour LE CONCERT DE LISZT [sic] ayez la bonté de m'en faire choisir une de votre main... Je la voudrais de quatre places seulement et des premières, bien entendu.* » (1 p. in-12).
- À un « cher confrère ». « *Mille bonnes grâces. Je n'ai malheureusement pour le moment à vous envoyer en échange que des anecdotes – mais telles que je les ai, je vous les envoie...* »
- JOINT : DUMAS PÈRE** (Alexandre). Manuscrit intitulé « *À une jeune fille* ». « *Que cherches-tu sur notre terre étrange / Esprit du ciel perdu dans nos chemins...* » (huitain de décasyllabes sur 1/2 p. in-12 carré). Extrait du poème « *L'Ange de poésie* » composé en 1833 pour Marie Manessier-Nodier.



LE SERVICE DES VIVRES AUX ARMÉES
À LA VEILLE DE LA GUERRE DE SUCCESSION D'AUTRICHE

38. **FLANDRES, ARTOIS ET PICARDIE**. – Manuscrit intitulé « *Vivres de Flandres et d'Allemagne* ». 1741. Deux parties en un volume, 62-(2 blancs)-(2)-64 ff. et un tableau manuscrit dépliant, veau brun granité, dos à nerfs cloisonné et fleuroné, titre doré sur le premier plat (« *VIURES. INSTRUCTION. ET MÉMOIRES SUR. LA FLANDRES ARTOIS ET PICARDIE.* »), tranches rouges, reliure frottée avec mors entamés et petits manques aux coiffes et à trois nerfs (*reliure de l'époque*). 400 / 500

Le présent manuscrit s'organise en deux parties. La première est un « *Mémoire concernant le travail g[énéral] d'une Direction des vivres pendant la paix* », véritable manuel décrivant les fonctions du directeur, avec copie de directives ministérielles, de modèles de formulaires et livres de comptes. **DEUX PAGES SONT ENTIÈREMENT ILLUSTRÉES DE DESSINS** à la plume et à l'encre, signés et datés 1741 par un artiste nommé Vigoureux : ces dessins représentent des ustensiles pour les fours et des ustensiles pour les magasins.

En seconde partie, un « *Mémoire sur la localité des vivres des départements de Flandres, Artois & Picardie* », livrant de **NOMBREUX DÉTAILS SUR LES VILLES DE CES PROVINCES**, leur situation, leurs moyens de communication, marchés, mesures, casernes, magasins, fours, matériels, bois, chevaux, etc. Ces villes sont : Lille, Douai, Cambrai, Bouchain, Gravelines, Dunkerque, Bergues, Arras, Bapaume, Hesdin, Aire, Saint-Venant, Saint-Omer, Béthune, Calais, Ardres et Boulogne.

SALAMMBÔ

39. **FLAUBERT** (Gustave). Lettre autographe signée [probablement à son ami l'écrivain et journaliste Ernest Feydeau]. S.l., « *jeudi matin* ». 3/4 p. in-8. 500 / 600

« *Voici 3 vol. d'Athénée dont je te remercie.*

Je t'attends dimanche à 11 heures p[ou]r déjeuner avec Salzman. Et tu prendras ton vase qui décore présentement ma cheminée. À toi... »

UN COSTUME POUR SALAMMBÔ. Le peintre et archéologue August Salzman avait montré à Gustave Flaubert une plaquette en or repoussé représentant une femme, rapportée de l'île de Rhodes : l'écrivain s'en inspira pour un des costumes de *Salammbô*.

LA SOURCE HISTORIQUE DU ZAÏMPH. S'il entreprit la rédaction de *Salammbô* en septembre 1857 (il la poursuivit jusqu'en avril 1862), Gustave Flaubert avait dès avant commencé des lectures documentaires : on sait par sa correspondance qu'en août 1857, il voulait faire des recherches dans *Le Banquet des sophistes* de l'érudit grec Athénée (seconde moitié du II^e siècle de notre ère), qu'il avait déjà lu pour *La Tentation de saint Antoine*. En septembre et novembre 1859, il remercia son ami Ernest Feydeau pour le prêt du *Banquet des sophistes*, et refusa en octobre 1859 l'exemplaire que lui proposait Ernest Duplan. Dans des lettres à Félicien de Saulcy, en 1862, et à Guillaume Frœhner, en 1863, il écrivit que c'était dans l'ouvrage d'Athénée qu'il avait trouvé la description du *Zaïmph* et des noms de pierreries.

Gustave Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), t. V, 2007, « Supplément », p. 106, dans un texte tronqué d'après une fiche de libraire.

40. FLORIAN (Jean-Pierre Claris de). Ensemble de 3 pièces autographes signées.

300 / 400

– Poème autographe signé de son paraphe, **AVEC MUSIQUE NOTÉE**, intitulé « *Romance adressée à madame de Pioger* ». « *Licas baigné de larmes / Demandait aux échos / La beauté dont les charmes / Ont ravi son repos. / "Perfide pastourelle, / Tu quitte[s] ce séjour, / Tu m'y laisse[s], cruelle, / Seul avec mon amour...* » (24 vers en 3 couplets, dont le premier avec mélodie pour chant et accompagnement pour clavier en 5 systèmes de trois portées, le tout sur 2 pp. 1/2 in-12). Florian fut très lié avec le comte et la comtesse de Pioger, à qui il avait donné le surnom de « Clarisse ». Dans une lettre du 1^{er} novembre 1778 adressée à cette dernière, il annonce l'envoi de la présente romance : « *Je joins à cette lettre la petite romance que je fis pour vous. J'AI PRIÉ UN DES FAMEUX COMPOSITEURS DE PARIS D'Y FAIRE UN AIR : le voilà tout noté.* ».

– Poème autographe signé intitulé « *Les deux lions. Fable* ». Il 'agit de la deuxième pièce de vers de son cinquième livre de Fables originellement paru en 1792 chez Didot l'aîné. Deux lions parviennent ensemble à une faible source, et, au lieu de boire ensemble, n'écoutent que leur orgueil et se battent pour savoir à qui boira seul. Épuisés par leur combat, ils se traînent ensemble jusqu'à la source mais l'eau s'est tarie : « *... L'orgueil, les fureurs, la folie, / Consument en douleurs le moment de la vie : / Hommes, vous êtes ces lions, / Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie* » (36 vers occupant 2 pp. sur un f. in-8, ratures et corrections, trace marginale d'onglet avec petit manqué de papier sans atteinte au texte).

La mort de madame Denis

– Lettre autographe signée à son oncle le marquis Philippe-Antoine Claris de Florian à Ferney. Paris, 23 août 1790. « *Vous êtes instruit... du triste événement arrivé vendredi dernier au matin. J'avais quitté le jeudi au soir, à huit heures, cette pauvre madame Du Vivier [madame Denis] pas plus souffrante qu'à l'ordinaire, je lui avais dit adieu, en m'en retournant à Sceaux. Elle s'est couchée gaiement, après avoir pris un peu de café, contre l'avis de tout le monde. À 7 HEURES DU MATIN, ELLE A FAIT UN CRI, EN DISANT QU'ELLE ÉTOUFFAIT, ET ELLE EST MORTE DANS UN INSTANT. Cette perte, quelque prévue qu'elle fût, quelque douloureuse que fût l'existence pour cette pauvre femme, m'a frappé et touché vivement. Je la regrette de tout mon cœur, elle était bonne, très bonne, et de plus elle est ma bienfaitrice, je la regretterai toujours...* » Il entre ensuite dans des détails concernant le règlement de l'héritage de celle-ci (2 pp. 1/2 in-12, adresse au dos, vestige de cachet de cire noire). L'oncle de Florian avait épousé Marie-Élisabeth Mignot, sœur de Marie-Louise Mignot, dite « madame Denis ». Cette dernière, avec l'aide de Voltaire, s'était d'abord mariée avec Charles-Nicolas Denis, un officier et commissaire-ordonnateur des guerres. Devenue veuve en 1744, elle s'était ensuite installée en ménage avec le philosophe, auprès de qui elle vécut près de trente ans, hormis une brouille passagère. Après la mort de Voltaire, dont elle fut la seule héritière, elle épousa François Duvivier, autre officier et commissaire-ordonnateur des guerres, chevalier de l'ordre de Saint-Louis.



Satire troisième.

*Sur l'indulgence qu'il faut avoir pour
les défauts de ses amis.*

omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos

~~*et a se desistant.*~~

*vous ne sauriez sans imprudence blâmer les
défaux d'autrui si vous ne conveniez des
vôtres, et ~~vous~~ par là vous luy donnés
la même prise sur vous. Apprenons donc
à ne nous pas choquer si légèrement
des défauts des autres, principalement
de nos amis. Leurs bonnes qualités nous
doivent faire supporter sans dégoût,
les mauvaises; notre amitié nous les
affoiblit; la raison et l'équité, ne nous
les faire au moins compter que pour ce
qu'elles sont. Il est vray que les stoïciens
soutiennent que tous les vices sont égaux,
mais combien cette opinion n'est elle point*

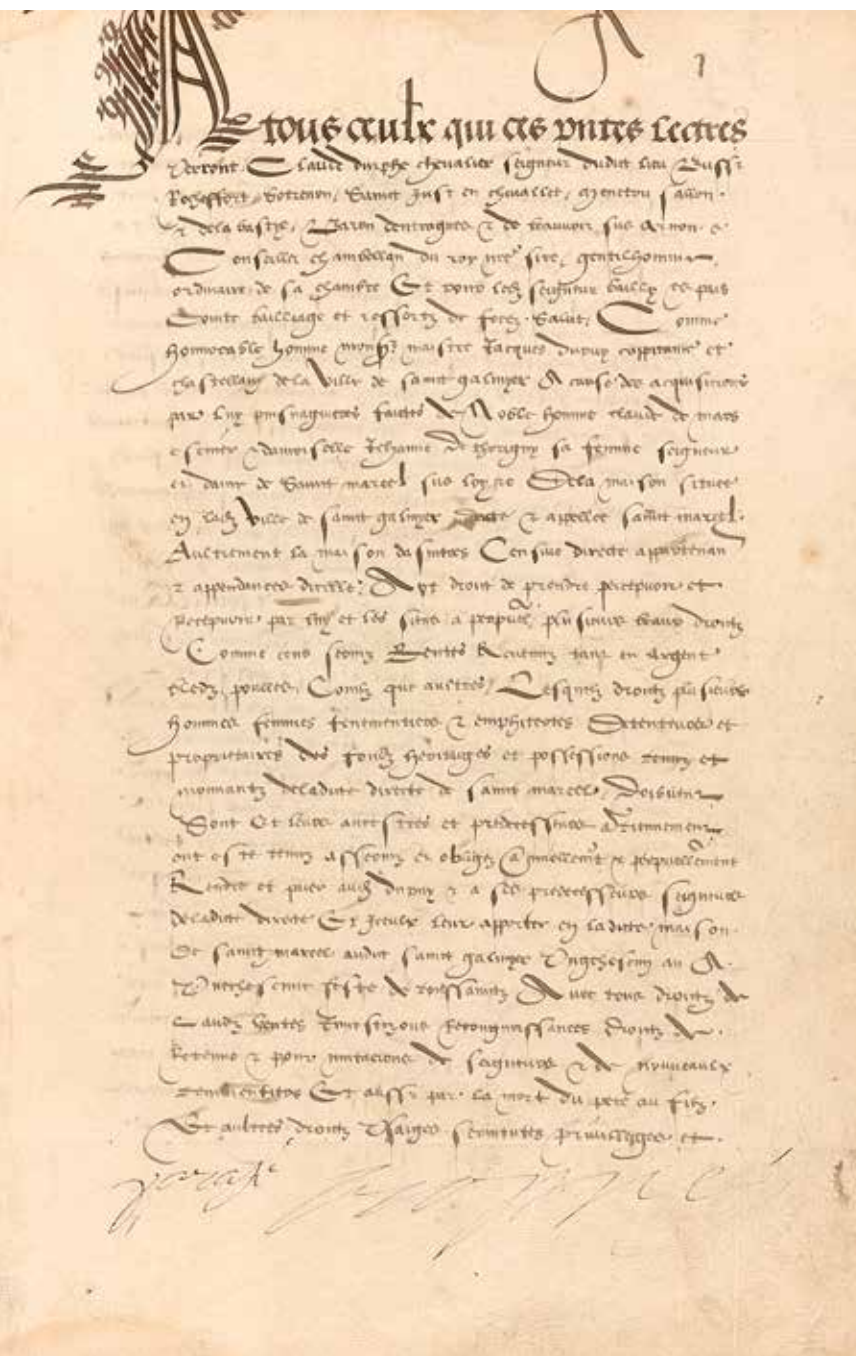
« SUR L'INDULGENCE QU'IL FAUT AVOIR POUR LES DÉFAUTS DE SES AMIS »

41. FONTENELLE (Bernard Le Bovier de). Manuscrit autographe intitulé « Satire troisième. Sur l'indulgence qu'il faut avoir pour les défauts de ses amis ». 1 p. 1/2 in-4. 600 / 800

NOTE SUR UNE DES SATIRES D'HORACE, la troisième du premier livre. Fontenelle en condense l'« argument » (comme il l'a ici écrit en titre puis biffé) : une réflexion sur les vices et l'amitié, la lucidité qu'il faut garder sur soi et les indulgents conseils qu'il faut se prodiguer entre amis pour s'amender. Il souligne ainsi la critique du paradoxe stoïcien de l'égalité des fautes. Cette note conserve le ton de causerie ironique de bon aloi de la satire d'origine, jetant de fait un pont entre les pratiques du cercle amical constitué autour de Mécène auquel appartenaient Horace ou Virgile, et les salons du siècle de Louis XIV.

« Vous ne sauriez sans imprudence blâmer les défauts d'autrui si vous ne conveniez des vôtres, et par là vous luy donnés la même prise sur vous. Apprenons donc à ne nous pas choquer si légèrement des défauts des autres, principalement de nos amis. Leurs bonnes qualités nous doivent faire supporter sans dégoût les mauvaises ; notre amitié nous les affoiblit ; la raison et l'équité ne nous les faire au moins compter que pour ce qu'elles sont. Il est vray que les stoïciens soutiennent que tous les vices sont égaux. Mais combien cette opinion n'est-elle point contraire à la raison et à la justice qui, par l'inégalité des peines, reconnoissent entre les vices de l'inégalité ? Après tout, de quel poids peut être le sentiment de ces misérables sophismes ? La seule idée qu'ils veulent nous donner de leur sage, suffit pour les convaincre d'être fous. »

Fontenelle cite en exergue du présent manuscrit le premier vers latin de cette satire : « Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos / ut numquam inducant animum cantare rogati, / injussi numquam desistant », soit : « De tous les chanteurs c'est le vice, qu'entre amis, / priés de chanter, jamais ils ne s'y résolvent, / tandis que non sollicités, jamais ils ne s'abstiennent[] ».



42. **FOREZ. – TERRIER MANUSCRIT** de la seigneurie de Saint-Marcel, établi par les notaires Antoine Benevent puis Guy Gay, pour Jacques Dupuy, capitaine-châtelain de Saint-Galmier (dans l'actuel département de la Loire), avec visas autographes signés du bailli de Forez, Claude d'Urfé. 1544-1567. (8 dont 5 blancs)-238 [dont 7 blancs] ff. in-folio, réglures à la pointe sèche, plusieurs initiales ornées d'entrelacs à l'encre, avec quelques apostilles du XVIII^e siècle. Le tout relié en un volume de cuir brun à rabat, dos lisse avec pattes de cuir cousues de bandelettes de cuir clair se poursuivant sur les plats, décor de filets et roulettes à froid (citation du psaume 69 « *MON DIEU ENTENS À MON AIDE* ») avec fleurons argentés ; sceau sous papier aux armes de France sur le contreplat inférieur ; corps d'ouvrage détaché, reliure très usagée avec larges manques, quelques mouillures marginales (*reliure de l'époque*). Joint, un répertoire alphabétique de tenanciers établi à la fin du XVIII^e siècle. 800 / 1 000

Recueil des reconnaissances de droits (cens, servis, rentes et revenus) de la seigneurie directe attachée à la maison dite de Saint-Marcel située à Saint-Galmier et à celle d'Asnières qui en dépendait (actuellement au lieu dit La Charpinrière sur la commune de Saint-Galmier). Ces deux maisons avaient été acquises par Jacques Dupuy de Claude de Mars et de son épouse Jeanne de Tholigny (« *Thorigny* »), seigneur et dame de Saint-Marcel-sur-Loire, actuellement Saint-Marcel-de-Félines dans la Loire.

IMPORTANT DOCUMENT POUR L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE ET TOPONYMIQUE DE SAINT-GALMIER ET DE SES ENVIRONS : La Combe, Chamboeuf, Aveizieux, Saint-Miard (actuellement Saint-Médard-en-Forez), Saint-Héand, Saint-Bonnet-les-Oules et Chevières.

JACQUES DUPUY, NOTABLE ET MÉCÈNE. D'une famille de marchands, notaires et officiers municipaux, il fut capitaine châtelain de Saint-Galmier de 1544 à 1574, et, comme son cousin Hugues Dupuy, premier président au parlement de Dombes, il se piqua de soutenir la vie intellectuelle locale, ainsi qu'en attestent les dédicaces qui lui sont adressées dans des livres imprimés par Jean Surrellh, Gilbert Damalis ou Benoît Voron. La famille Dupuy serait bientôt alliée aux Brûlart, Molé, Séguier, de Thou : deux petits neveux de Jacques Dupuy connaîtraient un destin remarquable, Pierre et Jacques Dupuy, bibliothécaire de Christophe de Thou puis de la Bibliothèque royale.

CLAUDE D'URFÉ, OFFICIER, DIPLOMATE, ET GOUVERNEUR DE TROIS FUTURS ROIS. Baron d'Entraigues et de Beauvoir-sur-Arnon, Claude d'Urfé (1501-1558) fut un proche serviteur des rois de France : il accompagna François I^{er} dans sa campagne d'Italie, et, bien que nommé bailli de Forez en 1535, fut envoyé comme ambassadeur au concile de Trente (1546-1547) puis à Rome (1549-1551). Henri II le fit alors gouverneur des enfants de France (1553-1558), parmi lesquels les futurs Charles IX, François II et Henri III. Amateur des lettres et des arts, il avait embelli son château de La Bastie, près de Montbrison, en faisant appel à des artistes italiens, et y avait réuni une importante collection de manuscrits et imprimés – il y reçut François I^{er} en 1536. Son petit-fils, Honoré d'Urfé, serait l'auteur de la célèbre pastorale *L'Astrée*.

43. FRANCE (Jacques François Thibault, dit Anatole). Ensemble de 23 lettres et pièces de lui. Joint, 13 pièces le concernant. 300 / 400

– Poème autographe signé intitulé « À Théophile Gautier, sur sa nouvelle d'"Arria Marcella" ». « Le creux d'un sein charmant que la cendre moula / Fut la coupe où tu bus cette ivresse éloquente / Qui, sous l'étroit portique aux volutes d'acanthé, / Fit surgir dans la pourpre Arria Marcella » (4 alexandrins sur une 1/2 p. in-8, en-tête imprimé illustré de l'hôtel Britannia-Athènes à Athènes). Publié dans *Le Gaulois* du 26 mars 1878, et intégré en 1896 dans *Idylles et légendes*.

– Lettre autographe signée, illustrée de 2 croquis originaux, adressée à Jules Couët. « Vous voulez savoir... pourquoi, dialoguant une farce sur un canevas de Rabelais, j'en ai transporté l'action au XVII^e siècle... Cette farce de La Femme muette [« La Comédie de la femme muette »] devait être jouée chez mon ami Gaston Calmann par de très jolies femmes à qui les modes du XVI^e siècle faisaient horreur et qui trouvaient charmant l'habit Louis XIII. Il fut convenu qu'elles prendraient leurs costumes dans les estampes d'Abraham Bosse. Un deuil empêcha la représentation. Je ne touchai pas à mon texte, jugeant, à la réflexion, qu'il était plus périlleux d'imiter la langue de Rabelais que de suivre celle de Tabarin... » (1 p. in-8, plis marqués). Les deux croquis (encre et plume) représentent l'un une femme en costume du XVI^e siècle, l'autre une femme en costume Louis XIII. Ami proche d'Anatole France, Jules Couët fut bibliothécaire archiviste de la Comédie-Française à partir de 1886. Grand bibliophile, il se constitua une vaste bibliothèque, dispersée aux enchères de 1936 à 1939, dans laquelle il avait notamment réuni une très importante collection d'œuvres et manuscrits d'Anatole France.

– Billet autographe signé, illustré de deux dessins originaux, adressé à un ami. Paris, « 26 avril » [1902, d'après une note postérieure d'une autre main]. « Vieux lâcheur ! » (1 p. in-8). Les deux dessins (encre et plume) représentent chacun une femme nue.

– 19 cartes postales, soit 10 autographes signées et 9 autographes) à Eugénie Toupance. Rennes, Vannes, Quiberon, Angers, Laval, Châlons-sur-Marne, Toulouse, Tunis, Constantinople, Anvers, Hildesheim, 1903-1909 et s.d. Courts messages sur un ton humoristique, dont deux illustrés d'un croquis original (encre et plume).

– Carte postale autographe signée à Albert Arman de Caillavet. Spolète, 1er juin 1903. Message amical.

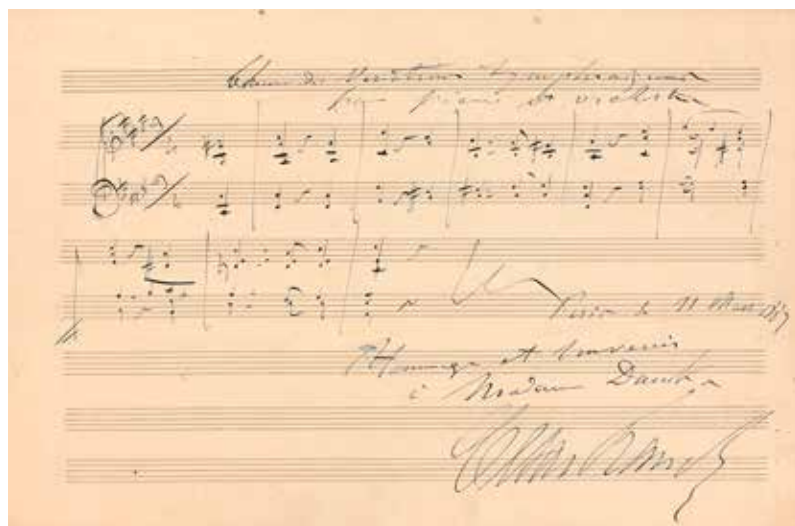
JOINT : L'EX-LIBRIS D'ANATOLE FRANCE gravé sur cuivre d'après un dessin adapté de Charles Eisen. — 8 PORTRAITS PHOTOGRAPHIQUES D'ANATOLE FRANCE. Clichés François Biondo à Antibes, 1921. Soit un portrait d'Anatole France seul, deux portraits d'Anatole France en compagnie de son épouse Emma Laprévotte, 4 portraits du même en compagnie de son ancien secrétaire Fernand Baudat (devenu magistrat et qui serait son exécuteur testamentaire), et un portrait d'Emma Laprévotte seule. — 2 AUTRES PORTRAITS PHOTOGRAPHIQUES D'ANATOLE FRANCE, en tirages anciens. — *BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE D'ANATOLE FRANCE*. Catalogue imprimé de la vente aux enchères qui s'est tenue à l'hôtel Drouot le 9 juin 1939, par le ministère de M^e Henri Baudoin assisté de l'expert Pierre Briquet. In-4, broché. Planches hors texte. — ARMAN DE CAILLAVET (Léontine Lippmann, madame). Carte postale autographe à Eugénie Toupance. Athènes, 10 mai 1907. Au verso, une représentation gaufrée de statue grecque d'éphèbe nu. ÉGERIE d'Anatole France, Léontine Lippmann (1844-1910) était la fille d'un banquier israélite d'origine autrichienne, et épousa un ingénieur bien en Cour sous le Second Empire, Albert Arman de Caillavet (1841-1919). Elle tint un célèbre salon politique et littéraire à partir de 1878, et, ayant rencontré Anatole France en 1883, devint sa maîtresse en 1888 : elle joua dès lors un rôle non négligeable auprès de lui, l'incitant sans cesse à secouer sa nonchalance et à écrire. Elle lui inspira notamment *Le Lys rouge*.

VARIATIONS SYMPHONIQUES

44. FRANCK (César). Citation musicale autographe signée intitulée « *Thème des Variations symphoniques pour piano et orchestre* ». Paris, 11 mars 1887. 2 systèmes de 2 portées pour piano sur une p. in-4 oblong. 600 / 800

Composées d'octobre à décembre 1885, afin de remercier le pianiste Louis Diémer pour son interprétation des *Djinns*, les *Variations symphoniques pour piano et orchestre* furent créées par le même pianiste le 1^{er} mai 1886, dans la salle Pleyel, avec l'orchestre d'Édouard Colonne.

AU VERSO : GUIRAUD (Ernest). Citation musicale autographe signée. Paris, mars 1887. Passage de son œuvre *Chasse fantastique*, poème symphonique (4 systèmes de 2 portées pour piano). Avec envoi à la même femme.



« J'AI APPRIS... EN MÊME TEMPS VOS EXPLOITS ET VOTRE CRUELLE BLESSURE... »

45. **GAMBETTA** (Léon). Lettre autographe signée en qualité de ministre de la Guerre du Gouvernement provisoire, adressée à François-Philibert Cellier. Lyon, 22 décembre 1870. 1 p. in-8, fente au pli. 400 / 500

Félicitations adressées à cet officier qui, à la tête de la 1^{re} légion du Rhône, opposa une résistance active à l'assaut que les troupes prussiennes avaient lancé sur Nuits-Saint-Georges, le 18 décembre 1870. Son action permit de contrer la percée allemande sur Lyon, mais lui-même reçut une balle en pleine poitrine et mourut quelques jours plus tard de sa blessure.

« Mon brave colonel, j'ai appris, en arrivant à Lyon, en même temps vos exploits et votre cruelle blessure. Ce n'est pas l'avancement mérité sur le champ de bataille qui peut récompenser les uns ni guérir l'autre, mais bien de savoir que tout le monde apprécie aujourd'hui vos qualités militaires et votre patriotisme. Pour moi, j'ai voulu vous en donner un témoignage public, et avec un homme tel que vous, ce ne sera pas le dernier. Je vous envoie une poignée de main cordiale... Par arrêté du ministre de l'Intérieur et de la Guerre en date du 20 décembre 1870, M. le capitaine Cellier est nommé chef d'escadron dans le corps d'état-major. »

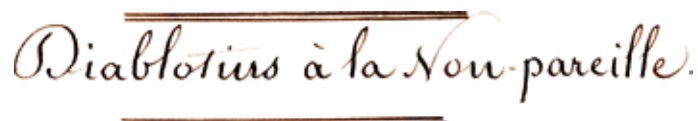
JOINT, la lettre d'adieu du colonel Cellier agonisant adressée à son épouse (19 décembre 1870), et un ensemble d'une cinquantaine de lettres et pièces concernant principalement l'activité militaire du capitaine Cellier de septembre à décembre 1870.

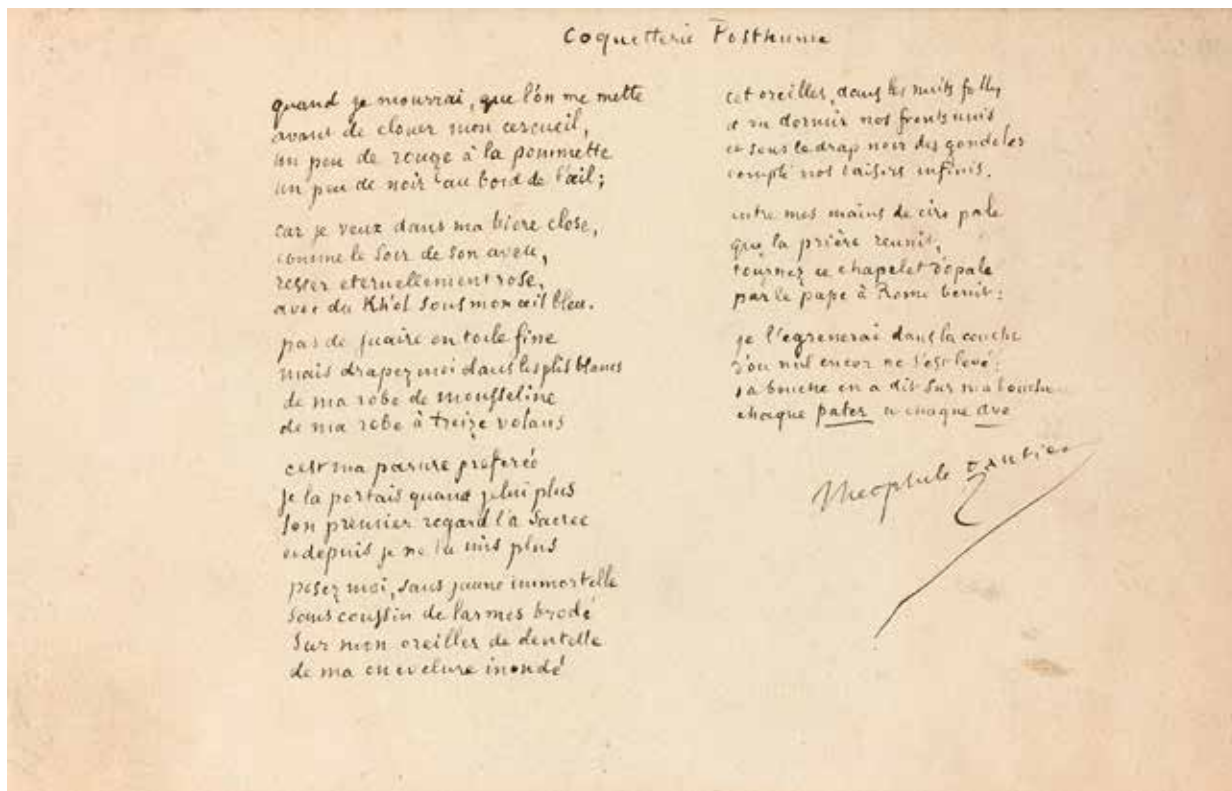


46. **GASTRONOMIE**. – Manuscrit de plusieurs mains. Bignicourt-sur-Saulx [Marne], années 1830-1860, environ. In-4, environ 185 ff. dans un volume in-4, parchemin semi-rigide de l'époque. 300 / 400

RECETTES DE DESSERTS ET ENTREMETS, CONFISERIES, SIROPS ET ALCOOLS, VIANDES, POISSON, LÉGUMES ET SAUCES :
« Façon de confitures de Bar-le-Duc », « Ratafiat d'angélique », « Ratafiat de fleur d'orange », « Compote de poires de rousselet & blanquettes », « Citronnets au chocolat », « Œufs à la portugaise », « Gâteau de Plombières », « Diablotins à la non-pareille », « Pain à la reine au poison », « Pain à la duchesse », « Palais de bœuf au fromage », « Pigeons à la basilique », « Poule à la galantine ou poulet », « Anguille à la tartare », « Carpe farcie », « Artichauts à la barigoule », « Haricots verts à la maître d'hôtel », « Assaisonnement de truffes pour les poules », « Coulis d'écrevisses ou beurre d'écrevisse », etc. Avec quelques recettes pharmaceutiques, cosmétiques ou d'entretien domestique.

JOINT un ensemble de près de 100 feuillets manuscrits, de mains et d'époques différentes, principalement du XIX^e siècle, portant le texte de **NOMBREUSES AUTRES RECETTES** : « Pigeons à la Saint-Lambert », « Les trois calottes », « Pigeons à la Sainte-Ménéhould », « Bouille-à-baisse », « Timbale Bontoux », « Garbure à la Villeroi », etc. Avec quelques coupures de presse.





47

UN DES POÈMES D'ÉMAUX ET CAMÉES

47. **GAUTIER** (Théophile). Poème autographe signé intitulé « *Coquetterie posthume* ». 8 quatrains d'une fine écriture serrée sur une page in-12 oblong. 800 / 1 000

Pièce de vers originellement parue dans *La Presse* du 4 août 1851, intégrée l'année suivante par Théophile Gautier dans son recueil *Émaux et camées* (pp. 39-41) :

« Quand je mourrai, que l'on me mette
 Avant de clouer mon cercueil,
 Un peu de rouge à la pommette,
 Un peu de noir au bord de l'œil ;
 Car je veux dans ma bière close,
 Comme le soir de son aveu,
 Rester éternellement rose,
 Avec du kh'ol sous mon œil bleu... »

UN HOMMAGE LITTÉRAIRE À SA MAÎTRESSE MARIE MATTEI. De 1849 à 1852, Théophile Gautier entretint une liaison avec cette poétesse d'origine italienne, riche et indépendante, et composa le présent poème au printemps ou au début de l'été 1851. C'est son ami l'écrivain Maxime Du Camp qui en révélerait le secret en 1887, dans sa préface à une nouvelle édition d'*Émaux et camées* : « l'appareil lugubre de la mort lui était odieux ; elle rêvait de conserver ses frêles élégances jusque dans la tombe : le poète cristallisa cette fantaisie et écrivit *Coquetterie posthume* ».

48. **GAUTIER** (Théophile). 2 lettres autographes signées. 200 / 300

– À son « cher Giralton ». S.l., [peut-être 1851]. « Laissez, je vous prie, entrer Amat et Reyer, mes amis, chez vos Chinoises – ces compositeurs désirent faire des études sur les miaulements de ces dames aux petits pieds... » Théophile Gautier rendit compte, dans *La Presse* du 3 novembre 1851, d'un concert de musiciennes chinoises organisé rue Vivienne par Giralton. Paul-Léopold Amat, chanteur, compositeur et homme d'affaires musicales était un familier de Théophile Gautier, et, comme celui-ci, entretenait des relations amicales avec le compositeur Ernest Reyer.

– À P.-J.-J. Le Duc, fonctionnaire à l'Opéra de Paris. S.l.n.d. « Mon cher Maître, si vous me régaliez d'une loge pour *La Muette de Portici* [opéra d'Esprit Auber], vous commettriez un acte de magnificence qui me serait fort agréable. Tout à vous... »

49. GONCOURT (Edmond de). Manuscrit autographe signé intitulé « *Une passionnnette de petite fille* ». Au recto de 4 ff. in-folio en colonne sur la moitié gauche des pages. La colonne vierge du premier feuillet a été découpée.

400 / 500

Edmond de Goncourt aurait d'abord écrit ce texte pour son *Journal*, comme il l'affirme lui-même dans la *Revue indépendante* du 1^{er} mai 1884 où il le publia pour la première fois. Il l'intégra ensuite en 1886 dans le recueil *Pages retrouvées* (Paris, Charpentier), après l'avoir intégré puis retiré de son roman *Chérie* (où il aurait fait double emploi avec un autre passage) qu'il publierait ensuite en 1888.

Écrit, selon Edmond de Goncourt, d'après les confidences d'une femme de sa connaissance originaire d'un pays nord-européen, ce récit propose une méditation sur la naissance, la vie et la mort d'un amour d'adolescente : « ... Chez les natures du Nord, l'éveil de l'amour développe une espèce de panthéisme exalté qui leur ferait volontiers embrasser les arbres et la création toute entière. Et la fillette amoureuse, dans le lyrisme de son cœur, remerciait le Créateur du soleil, des nuages, de l'eau courante des rivières, des oiseaux, de chaque petite feuille si bien faite, et la longue rue de faubourg resserrée entre des murs de boue, surmontés de lilas aux maigres fleurs et qui menait à une mer glauque, lui semblait au bras de son grand jeune homme bien-aimé une route paradisiaque... » Cet amour fut tué à la demande de la mère de l'adolescente, par le jeune homme même qui en était l'objet, lequel, lui-même amoureux, accepta de faire ce sacrifice : « "Vous vous êtes fait aimer, il est de votre devoir qu'on ne vous aime plus." L'amoureux revenait au bout de quelques jours avec un visage changé et un sourire mauvais. Et de sa bouche tout à l'heure enthousiaste, ne sortaient plus que des contradictions, des taquineries persistantes, des ironies, des paroles sceptiques tournant en dérision l'exaltation mystique et poétique de la fillette : un souffle glacé détruisant à plaisir ses illusions, ses rêves, ses enfances généreuses. Trop jeune pour percevoir l'invraisemblance d'un changement si rapide, elle éprouvait un cruel désenchantement, au milieu d'une grande amertume de l'âme, et quand elle se trouvait seule, elle pleurait, le visage caché dans l'herbe, sur son ami mort... »

Edmond de Goncourt est l'auteur de ce néologisme de « passionnnette » qui connut une certaine vogue avant de tomber en désuétude.

SOPHIE ARNOULD ET MANETTE SALOMON

50. GONCOURT (Jules de). 2 lettres autographes signées. 1864 et 1867.

400 / 500

– À un éditeur. Paris, 16 février 1864 : « Monsieur, j'apprends par un de mes amis, Mr [Ernest] Feydeau, que vous seriez disposé à nous éditer. Malheureusement notre dernier roman nous a été demandé avant sa publication par Mr Charpentier, et dans ce moment-ci nous nous trouvons sans manuscrit. Vous agréerait-il de faire une seconde édition d'un livre épuisé, **SOPHIE ARNOULD** d'après sa correspondance et ses mémoires inédits qui, orné d'un joli portrait, aurait, entre vos mains, à ce que je crois, chance de se vendre ?... J. de Goncourt » (1 p. in-8). L'ouvrage avait originellement paru chez Poulet-Malassis en 1857 et avait déjà connu une réédition chez le même éditeur en 1859. Il reparaitrait en 1877 chez Édouard Dentu.

– Au critique littéraire et artistique Ernest Chesneau. Bar-sur-Seine, 29 novembre 1867 : « Mon cher ami, nous venons vous remercier de l'honneur que vous voulez bien faire à **MANETTE SALOMON** en la discutant comme un document, avec cette étendue et cette hauteur de vues si flatteuses pour nous. C'est un succès pour notre livre et un bonheur pour nous que d'être étudiés si consciencieusement et si sympathiquement. Continuez à ne pas nous ménager les objections ; de vous, les sévérités même seront les bienvenues. Nous riposterons aux mercredis de la rue de Courcelles [allusion au salon de la princesse Mathilde Bonaparte]. À vous, bien à vous et encore merci... E. et J. de Goncourt » (1 p. in-12 carré, 2 déchirures angulaires). Réponse à la lecture d'un article d'Édouard Chesneau sur *Manette Salomon*, paru le 26 novembre 1867, qui, sur fond d'admiration, portait des critiques argumentées.



51. **GOUNOD** (Charles). 3 lettres autographes signées à l'éditeur musical Antoine de Choudens. 300 / 400

– Montretout, 12 juillet 1864. « ... Venez donc plutôt vendredi déjeuner, à moins que vous ne devanciez le reçu de cette lettre, et qu'un bon vent vous amène ici demain mercredi. J'ai considérablement travaillé au Mont-Dore ; je vous dirai à quoi... Que devient Bizet ? Et Reyer ?... » (1 p. in-8, pli marqué).

– Paris, 8 mai 1876. « J'arrive à l'Opéra-Comique et on m'apprend que les parties d'orchestre [pour la reprise de son opéra *PHILEMON ET BAUCIS*] n'ont pas été envoyées au théâtre. Vous m'aviez promis que tout serait prêt pour aujourd'hui. Si vous n'envoyez pas de suite, nous ne pouvons pas répéter demain comme c'était projeté, et nous perdons deux jours... » (1 p. 3/4 in-8).

– S.l.n.d. « Vous m'obligerez infiniment si vous pouvez rendre à mon neveu Louis Le Pileur le service qu'il vous demandera, et que je ne puis moi-même lui rendre en ce moment. Je n'ai pas besoin de vous dire que je réponds de lui comme de moi... » (1 p. in-8).

52. **GOUNOD** (Charles). 3 apostilles autographes signées et un paraphe sur une pièce autographe signée de l'éditeur musical Antoine de Choudens, avec également 3 apostilles autographes signées et un paraphe du librettiste Michel Carré. 1863-1864. Petite fente à un pli et restauration marginale. 400 / 500

CONTRAT D'ÉDITION POUR SON OPÉRA MIREILLE. Composée sur un livret de Michel Carré d'après le poème de Frédéric Mistral, cette œuvre serait créée à Paris au Théâtre-Lyrique le 19 mars 1864.

Par ce contrat établi le 26 juillet 1863 par Antoine de Choudens, Charles Gounod et Michel Carré lui cèdent leurs droits d'édition concernant *Mireille* pour la France et la Belgique, pour la somme totale de 0000 francs payables en trois fois sous conditions (en septembre 1863, le jour de la première et le jour de la cinquantième), Ils se réservent un tiers des gains pour la vente de partitions grand-orchestre. Les droits d'auteurs sur les représentations sont entièrement réservés aux deux auteurs.

Charles Gounod et Michel Carré, qui ont paraphé la première page, ont signifié leur approbation sur la seconde page, chacun par une apostille autographe signée.

Ils ont ensuite, par deux autres apostilles chacun, reconnu avoir touché 2 versements, le premier en septembre 1863, le second le 21 mars 1864.

« *L'AMOUR N'EST RIEN QUAND IL N'EST PAS LE JAILLISSEMENT D'UN DOUBLE DÉSIR...* »

53. **GOURMONT** (Remy de). Manuscrit autographe signé intitulé « *Lettres d'un satyre, XIII* ». Cannes, 1^{er} décembre [1911]. 6 ff. in-12. 200 / 300

Texte paru le 16 décembre 1911 dans la rubrique « Épilogues » de la « revue de la quinzaine » du *Mercure de France*. Il appartient à une série de quatorze que Remy de Gourmont publia dans cette revue de 1907 à 1912, et qu'il recueillit en volume en 1913 sous le titre *Lettres d'un satyre* (Paris, Georges Crès, 1913). Le présent texte y figure sous le titre « L'inconnue ».

APOLOGUE SUR LE DÉSIR ET L'AMOUR, où le dieu Satyros, en chemin avec Diogène, assume pleinement le plaisir d'une passade avec une inconnue mais y met une grâce inattendue. Il n'aime pas à se battre pour vaincre des réticences et ne veut que répondre aux envies des femmes qu'il croise : « ... J'attends d'avoir vu dans leurs yeux la petite flamme provocatrice que ma présence manque rarement d'allumer à leurs prunelles. Ainsi, je ne mets pas en frais, à moins d'être sûr de plaire. Diogène m'a dit que les hommes ne sont pas ainsi et que ce qui les excite dans une femme, c'est sa froideur, souvent, non moins que les obstacles qui la protègent. Ils emploient dans leur langage à ce sujet toutes sortes d'images guerrières qui font de leurs livres sur l'amour de véritables traités de stratégie. Il y est question de siège, de stratagèmes, d'escarmouches, d'attaque, de défaite, de résistance, de victoire, de conquête. Je ne comprends rien à tout cela. L'amour n'est rien quand il n'est pas le jaillissement d'un double désir... »



54. **GRÉGOIRE XI** (Pierre Roger de Beaufort dit). Bulle manuscrite. Rome, 25 décembre 1377. 1 p. in-folio oblong sur parchemin, bulle de plomb appendue à une cordelette de chanvre. 200 / 300

Lettre apostolique adressée aux gouverneur et frères tenant l'hospice de la Trinité à Aurillac, leur donnant la pleine et libre faculté d'adopter la règle de vie que leur a transmise l'hospice d'Avignon (sur demande de Grégoire XI), malgré des constitutions et statuts contraires pour le reste.

DERNIER PAPE AVANT LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT, GRÉGOIRE XI débuta son pontificat à Avignon mais réinstalla le siège de la papauté à Rome en janvier 1377 où il mourut l'année suivante. Une double élection s'ensuivit qui opposa un pape à Rome et un antipape à Avignon.

*« LES ALLEMANS S'ADVANCENT TANT QU'ILZ PEUVENT EN GRAND NOMBRE
POUR ENTRER EN MON ROYAUME... »*

55. **HENRI III**. Lettre signée « Henry » contresignée par Nicolas de Neufville de Villeroy en qualité de secrétaire d'État, adressée à Louis Chasteignier, sieur d'Abain. Paris, 13 juillet 1587. 1 p. in-folio, adresse au dos, bords légèrement effrangés. 1 200 / 1 500

« ... Je m'assure que, suivant mes lettres de publication de la gendarmerie scellées que je vous ay particulièrement escriptes, vous vous serez mis en tout debvoir de faire acheminer votre compagnie de gens d'armes au lieu ou elle se doit rendre. Neantmoins, les advis que j'ay de toutes partz que les Allemans s'advancent tant qu'ilz peuvent en grand nombre pour entrer en mon royaume, sont cause que JE VOUS FAICTZ ENVOIER CESTE RECHARGE POUR VOUS PRIER FAIRE ADVANCER VOSTREDICTE COMPAGNIE & VOUS DONNER ORDRE QU'ELLE SE TROUVE EN MA VILLE DE GIAN [Gien] sur la rivière de Loire le premier jour d'aoust prochain, sans qu'il y ayt aucune faulte, d'aaultant qu'ayant faict estat de vostre dicte compagnie & des aultres que j'ay mandees pour me servir en l'armee ou je veulx me trouver en personne, SI ELLE Y MANQUOIT, LA RELIGION CATHOLICQUE, MES AFFAIRES & MES BONS SUBJECTZ EN RECEVEROIENT TRES GRAND PREJUDICE & DOMMAGE. Vous donnerez doncques ordre que mon intention soit executee, advisant que plus vous y userez de dilligence & plus me sera agreable le service que vous me ferez... »

Les allemans s'advancent tant qu'ilz peuvent en grand nombre pour entrer en mon royaume

QUAND LE FUTUR HENRI IV GUERROYAIT CONTRE HENRI III. Le traité de Nemours, conclu le 7 juillet 1587, ôta aux réformés la liberté de culte et de conscience dans le royaume de France, et relança les hostilités. Toutes les négociations échouèrent. Catherine de Médicis ne parvint pas convaincre le roi de Navarre (futur Henri IV) de demander une trêve, de se convertir et de revenir à la Cour. Henri III, qui peinait à financer l'entretien de ses troupes, tenta en vain de convaincre Guise de faire des concessions à Navarre pour éviter une invasion allemande en soutien. Ce dernier cherchait en effet à gagner du temps et à obtenir le secours de troupes levées par les princes protestants allemands – qui envoyèrent en vain une délégation auprès d'Henri III pour obtenir une conciliation. En définitive, avec l'aide financière de l'Angleterre, le régent du Palatinat Jean-Casimir organisa deux armées avec les électeurs palatin, de Saxe, de Brandebourg, et les landgraves de Hesse : les troupes françaises furent conduites par le duc de Bouillon, et les troupes allemandes et suisses par le burgrave Fabien de Dohna. Henri III envoya alors le duc de Joyeuse contre Navarre, Guise contre les Allemands, et s'établit lui-même sur la Loire avec le gros des troupes pour empêcher la jonction des deux armées protestantes. Joyeuse fut défait et tué le 20 octobre 1587 à la bataille de Coutras, mais, minée par l'incompétence et les dissensions, l'autre armée fut vaincue par Guise à la bataille de Vimory le 26 octobre 1587. L'image de Guise en ressortit renforcée, celle du roi au contraire abaissée.

Idolatrie

FÉLICITATIONS À L'AUTEUR DE L'IDOLATRIE HUGUENOTE

56. **HENRI IV.** Lettre signée, contresignée par le secrétaire d'État Pierre **FORGET DE FRESNES** en qualité de secrétaire d'État, adressée à Louis Richeome, provincial des jésuites de Lyon. Fontainebleau, 31 octobre 1607. 1 p. in-folio, état moyen : rousseurs, quelques morsures d'encre, deux découpures dues à l'ouverture dont une avec manque anciennement restauré. 1 200 / 1 500

« Cher et bien amé. Le Père Cotton [le jésuite Pierre Cotton, confesseur du roi] nous a icy présenté de vostre part LE LIVRE QUE VOUS AVEZ COMPOSÉ DE L'IDOLATRIE, lequel nous avons eu bien agréable comme nous est tout ce qui part de vostre plume et louons grandement l'estude et le labeur que vous employez à enseigner la vérité et proffiter par vos escritz a un chascun, CONFORTANT LES UNGS EN LEUR BON PROPOS ET RAPPELLANT A LA COGNOISSANCE DE LEUR DEVOIR LES AUTRES QUI SONT CAPPABLES D'INSTRUCTION, ce que nous avons bien désiré vous tesmoigner icy, et le contentement que nous en recevons, vous enhortant de continuer en ung sy louable exercice, lequel, comme nous jugeons le fruit & utilité qui en réussit, nous convie aussy de le reconnoistre en toutes les occasions qui s'offriront de faire pour vous tant en particulier qu'à toute vostre compaignie, ce que nous ferons tousjours bien volontiers... »

Lettres officielles exprimant la volonté royale mais formellement préparées par le secrétaire d'État **FORGET DE FRESNES** QUI EST, DE L'AVIS COMMUN, LE RÉDACTEUR DE L'ÉDIT DE NANTES.

57. **HISTOIRE NATURELLE.** – LACORDAIRE (Théodore) et Édouard MORREN. Manuscrit. Cours de Théodore Lacordaire pris en note par Édouard MORREN. 1851-1852 et s.d. Environ 700 pp., sur feuillets de papier reliés en 2 volumes in-4 de demi-basane noire, dos à nerfs ornés (reliure de l'époque). 150 / 200

« COURS DE ZOOLOGIE » organisé en 2 parties, soit une présentation des principes généraux de physiologie animale, puis un catalogue animalier selon la classification par ordres. La majeure partie du premier volume est consacrée aux **MAMMIFÈRES** et le second volume tout entier aux **OISEAUX**. Joint, quelques feuillets volants de la même main traitant également d'histoire naturelle.

MANUSCRIT ABONDAMMENT ENRICHİ D'ESTAMPES ANIMALIÈRES hors pagination empruntées à divers imprimés (quelques manques dus à des découpages postérieures).

INTÉRESSANTE RÉUNION DE DEUX NATURALISTES AYANT ÉTUDIÉ ET ENSEIGNÉ À L'UNIVERSİTE DE LIÈGE, l'entomologiste Théodore Lacordaire (1801-1870, frère du célèbre dominicain) et le botaniste Édouard Morren (1833-1886).

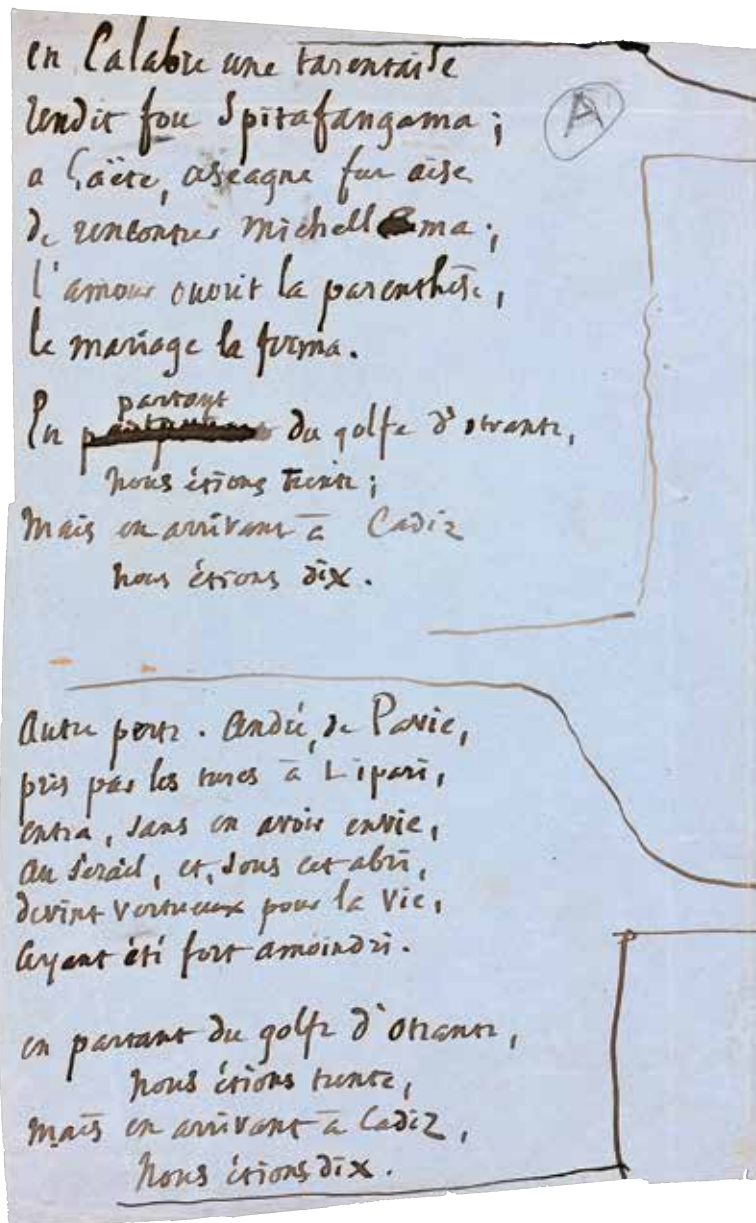
JOINT, UN MANUSCRİT İNTİTULÉ « EXPOSITION UNİVERSELLE DE 1878. Rapport sur les maisons d'école, le matériel scolaire et les appareils d'enseignement », établi par un instituteur de Périgny, dans le Val-de-Marne, illustré de nombreux dessins et gravures (petit in-folio, demi-percaline de l'époque, état médiocre avec dos détaché).

58. **HUGO** (Victor). Lettre autographe signée « Victor » à Achille Brindeau. Paris, « dimanche » [2] juillet 1837. 1 p. 1/2 in-8, adresse au dos. 200 / 300

MORT DE L'ÉCRİVAIN LOUIS DE MAYNARD DE QUEİLHE : colon Martiniquais, il vint à Paris où, en 1835, il collabora au recueil collectif de nouvelles *Le Sachet* (1835) et publia un roman, *Outremer*. Rentré peu après à La Martinique, il fut tué en duel en mai 1837.

« VOTRE LETTRE, MONSİEUR ET BIEN CHER AMİ, ME FRAPPE D'UN COUP CRUEL. C'ÉTAİT LÀ, POUR VOUS CORMME POUR MOİ, UN DE MES MEİLLEURS AMİS, un des plus distingués pour l'esprit, et des plus généreux par le cœur. Pauvre Maynard ! Vous avez bien raison, j'ai une dette à payer à sa mémoire, je le ferai [Victor Hugo composa des vers à la mémoire de Maynard, mais ne les publia pas]. Hélas ! Quelle douleur de voir les plus jeunes, les plus beaux, les meilleurs s'en aller ! Pourtant il me reste encore des amis cormme vous, bien bons et bien chers aussi. Dieu est grand, ne nous plaignons pas. Je vous serre la main... »

L'homme de lettres et de presse Achille Brindeau, ancien directeur de la *Revue de Paris* (1833-1835), était alors gérant du journal *La Charte* de 1830.



COPEAU POUR LA LÉGENDE DES SIÈCLES

59. HUGO (Victor). Manuscrit poétique autographe. [Vers 1859]. 20 vers sur une p. in-8.

1 000 / 1 500

4 STROPHES DE « LA CHANSON DES AVENTURIERS DE LA MER ». De ce poème situé à l'époque baroque, Victor Hugo avait écrit une première version en 1840 sous le titre « Chanson de pirates », puis, à Guernesey, une seconde version augmentée de 3 nouveaux couplets. C'est cette dernière qui fut publiée en 1859 sous le titre « La chanson des aventuriers de la mer », comme pièce n° XI de la première série de *La Légende des siècles*. Le présent manuscrit conserve 2 des 3 couplets ajoutés, avec refrain répété :

« En Calabre une Tarentaise
 Rendit fou Spitafangama ;
 À Gaète, Ascagne fut aise
 De rencontrer Michellema ;
 L'amour ouvrit la parenthèse,
 Le mariage la referma.

En partant du golfe d'Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais en arrivant à Cadiz
 Nous étions dix.

Autre perte. André, de Pavie,
 Pris par les Turcs à Lipari,
 Entra, sans en avoir envie
 Au sérail, et, sous cet abri,
 Devint vertueux pour la vie,
 Ayant été fort amoindri.

En partant du golfe d'Otrante,
 Nous étions trente ;
 Mais en arrivant à Cadiz
 Nous étions dix. »

« MON EXCELLENT ET VIEIL AMI ET AUXILIAIRE D'HERNANI EN 1830... »

60. HUGO (Victor). Lettre autographe signée « Victor Hugo ». Bruxelles, 25 septembre 1868. 1 p. petit demi in-16, environ 14 x 7 cm. 200 / 300

« Faites entrer à Ruy Blas mon excellent et vieil ami et auxiliaire d'Hernani en 1830, M. Félix Avril... »

Républicain et ancien commissaire du Gouvernement en 1848, Félix Avril avait fréquenté le cénacle romantique.



61. HUGO (Victor). Lettre autographe signée « Victor Hugo » [à Henri Bertrand à Marseille, d'après une note postérieure au crayon au verso du cadre]. Paris, « 22 juin ». 1 p. in-16, encre un peu passée, montage sur carton fort et encadrement sous verre. 100 / 150

« Vos vers émus, et si noblement inspirés, me vont au cœur. Merci... »

62. JAMMES (Francis). 6 pièces (4 autographes signées et 2 autographes), soit : 3 poèmes et 3 lettres. 300 / 400

– Poème autographe intitulé « Vers à madame Bonneville ». « Voici les tendres mots que m'ont dits vos compagnes : / Deux fleurs, l'une après l'autre, ont quitté le jardin... » (3 quatrains sur une p. in-4). Poème écrit en 1897 à l'occasion des noces de cette dame.

– Poème autographe signé. « C'était affreux, ce petit veau qu'on traînait / tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait // et qui essayait de lécher la pluie / sur les murs gris de la petite ville triste /... » (7 distiques sur une p. in-4). Poème écrit en 1897, intégré en 1898 dans son recueil *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*.

– Poème autographe signé. « ON DIT QU'À NOËL, dans les étables, à minuit, / L'âne et le bœuf, dans l'ombre pieuse, causent. / Je le crois. Pourquoi pas ? Alors, la nuit grésille ; / les étoiles font un reposoir et sont des roses ! /... » (7 quatrains sur 1 p. 1/2 in-4) Poème écrit en 1897 avec dédicace à Marie Reclus.

– Les 3 lettres sont adressées à Ernest Bordes (s.l.n.d., en accompagnement de l'envoi des deux premiers poèmes ci-dessus, dont le second destiné à Marie Reclus), à Marie Reclus (s.l.n.d.), à Élie Faure (Orthez, 14 décembre 1904, au sujet du banquet organisé par celui-ci en l'honneur du peintre Eugène Carrière).

Francis Jammes, Élie Faure et son cousin par alliance le peintre Ernest Bordes étaient liés avec la célèbre famille Reclus. Francis Jammes habita longtemps, à Orthez, l'ancienne maison du pasteur Jacques Reclus dont Élie Faure était le petit-fils par sa mère Zéline Reclus. Ernest Bordes avait épousé la sœur de l'épouse de Paul Reclus, lequel avait une fille, Marie Reclus.



*« VOUS SAVEZ QUE GÉRARD A FAIT MON PORTRAIT...
J'AI FERMEMENT CRU QUE C'ÉTAIT UNE POLITESSE GRANDIOSE D'ARTISTE À ARTISTE... »*

63. **LAMARTINE** (Alphonse de). Lettre autographe signée à Edmond de Cazalès. À bord du brick *L'Alceste* dans le port de Marseille, 19 juin 1832. 3 pp. in-4, adresse au dos ; déchirure marginale due à l'ouverture avec perte d'une lettre. 200 / 300

LETTRÉ ÉCRITE SUR LE NAVIRE QUI ALLAIT L'EMMENER VERS L'ORIENT. Ce périple marquerait profondément le poète qui, au milieu des émerveillements, aurait la douleur de perdre sa fille à Beyrouth (décembre 1832). Il publia en 1835 ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient*.

« ME VOILÀ SUR LE BORD DE MON VAISSEAU ET DEVANT METTRE À LA VOILE BIENTÔT, d'ici je pense à 10 ou 15 jours. Selon que notre équipage et le vent seront plus ou moins lestes. Recevez donc mes derniers adieux et, s'il se peut, rendez-moi un dernier service.

VOUS SAVEZ QUE GÉRARD A FAIT MON PORTRAIT APRÈS UNE VIVE INSTANCE et une non moins modeste et vive résistance de la mienne. J'AI FERMEMENT CRU QUE C'ÉTAIT UNE POLITESSE GRANDIOSE D'ARTISTE À ARTISTE et tout m'a confirmé dans cette pensée ; SANS CELA, JE N'AURAIS CERTES PAS IMAGINÉ DE COMMANDER pour mon humble figure dont je me soucie peu UNE IMAGE DU PRIX DES TABLEAUX DE M. GÉRARD.

Il y a quelques mois un graveur nommé Girard m'écrivit qu'avec le consentement de M. le baron Gérard il allait graver le susdit portrait et me demandait une souscription ; je crus faire plaisir à M. le baron Gérard et contribuer à l'illustration de son œuvre en souscrivant pour cent exemplaires, c'est-à-dire pour 1500 francs...

Aujourd'hui, je reçois à mon grand étonnement la lettre ci-jointe de M. le baron Gérard. Ou je n'y comprends rien ou JE CROIS Y VOIR UNE DEMANDE INDIRECTE DE PAYEMENT DE SON PORTRAIT, or le paiement d'un portrait de M. Gérard doit être une affaire énorme et à laquelle je suis loin de m'être préparé !... Je ne suis pas assez riche, pas assez fou, et pas assez dénué d'occasions plus utiles d'employer ou mon nécessaire ou mon superflu. J'ai cru que, comme le buste de David [Pierre-Jean David d'Angers sculpta un buste de Lamartine], ce serait une politesse de ma part qui m'acquitterait de cette politesse du grand peintre ainsi que de celle du grand statuaire.

Éclaircissez donc cette affaire. Voyez M. Gérard de ma part, et sans blesser en rien sa délicatesse, sans même avoir l'air de présumer que j'ai interprété sa lettre en demande de paiement, sachez ce qu'il entend, ce qu'il prétend, si c'est un prix, quel est ce prix, pourquoi ce prix après m'avoir recherché et demandé formellement à plusieurs reprises de faire mon portrait... »

Le portrait de Lamartine peint par le baron François Gérard demeure une des plus célèbres effigies du poète.

PUBLICISTE ET HOMME POLITIQUE, EDMOND DE CAZALÈS entama une carrière de magistrat, mais ses antécédents familiaux (son père avait été député aux États généraux) et ses goûts littéraires et philosophiques le poussèrent à entrer dans l'arène idéologique et politique : d'abord collaborateur au *Catholique*, à *La Quotidienne*, au *Correspondant*, il fonda en 1831 la *Nouvelle revue européenne*. Profondément religieux, il fut un temps professeur à l'Université catholique de Louvain et entra dans les ordres en 1843. Représentant du peuple en 1848-1849, il siégea à droite et défendit une ligne qui tendait à associer Église et liberté politique.

64. **LAMARTINE** (Alphonse de). Ensemble de 2 pièces autographes signées. 300 / 400

– **MANUSCRIT POÉTIQUE AUTOGRAPHE.** *« Chanter quand la saison qui fait monter les sèves / Donne aux lys leur parfum, à la Vierge ses rêves, / Quand du doux rossignol l'amour renfle la voix, / Quand accoudé sur l'herbe aux racines des frênes / On entend gazouiller mille notes sereines / Dans son cœur, dans les eaux, dans les airs, dans les bois, / Chanter n'est pas chanter, c'est respirer deux fois ! »* (7 alexandrins sur une p. in-8 oblong). Première strophe de son poème « Chanter et prier » : originellement paru en juillet 1852 dans la *Revue de Paris*, ce poème était une réponse à Augustine Blanchecotte, qui avait écrit en juin 1851 le poème « À M. Alph. de L. ». En 1855, la poétesse publia conjointement son poème et celui de Lamartine dans son propre recueil *Rêves et réalités*.

– Lettre autographe signée [probablement à son ami Ferdinand de Capmas]. Genève, 20 septembre 1841. Lettre de consolation à son correspondant dont il a reçu une lettre exprimant la tristesse, et qu'il invite à venir le rejoindre à Mâcon. *« ... Ma vie est ce que vous savez. Travail, tristesse, politique, affaires et amitié... Montherot [son beau-frère et ami François de Montherot] viendra faire de mauvais vers et de bonnes plaisanteries. Il n'en fait plus de bons. Moi plus du tout... »* (3 pp. in-8).

JOINT, une copie manuscrite ancienne de sa parodie de la chanson de Gustave Nadaud « Pandore ou les deux gendarmes », composée pour se moquer de celui-ci qui avait préféré dîner chez la princesse Mathilde plutôt que chez lui : *« ... Chansonnier, vous avez raison. »*

65. **LÉANDRE (Charles)**. Lettre autographe signée à son « cher ami », **ILLUSTRÉE DE 5 DESSINS ORIGINAUX** (encre et plume) dont un signé de ses initiales. S.l., « mercredi soir ». 4 pp. in-12 carré. 200 / 300

« ... La charmante lettre que tu m'écris me prouve que tu n'as pas oublié ce gros Léandre, ce ventripotent barbouilleur de toiles, ton professeur, en somme !! Je gratte un grand navet pour (voir le Grd vocabulaire des ateliers) épater le peuple de Paris ! Je commence ma journée à 8 h. 1/2, et à 7 h. Je rentre au sein de ma famille pour partager avec elle ces mets succulents de beurre et de fromage dont l'abus inévitable me fait toujours payer un excédant quand je rentre à Paris au mois d'octobre. Il faut que ce navet soit terminé à la fin du mois. Je travaille donc tous les jours. Je ne vais pas te raconter toutes les difficultés presque insurmontables que peut donner un tableau. Ce qu'il y a de certain, et ce qui me navre, c'est que cela ne me fait pas maigrir ! J'ai fait l'ouverture de la chasse comme d'habitude sans fusil, un crayon dans ma poche, dont je ne me sers jamais. Ce jour-là, je suis et j'observe tous les mouvements du chasseur avec beaucoup d'intérêt. Je saute les haies et les fossés avec la légèreté qui me caractérise, tu le sais ! Et comme j'ai du nez (voir la gravure), je découvre souvent les bons gîtes aussi bien que le chien. Je donne même de la voix, ça ne te surprends pas, tu me connais... » Les présents dessins, d'excellente facture, représentent une scène campagnarde, probablement à Champsecret dans l'Orne, à 3 figures paysannes en sabots (65 x 125 mm), un poupon tétant son biberon (30 x 45 mm), et un autoportrait devant sa toile (50 x 60 mm). Les deux croquis, amusantes caricatures, le représentent dans une scène de chasse (25 x 65 mm) et en médaillon de profil avec un nez démesuré (20 x 20 mm).



66. **LÉAUTAUD (Paul) et autour**. Ensemble d'une trentaine de lettres et pièces de lui ou le concernant. 600 / 800

– **LEAUTAUD (Paul)**. [Journal. Volume VI. 1959]. 66 ff. in-8, en feuilles. Fac-similé des feuillets caviardés de ce volume consacré à la période courant de juillet 1927 à juin 1928. Le tout placé dans une enveloppe avec mention autographe de Maurice Chalvet, « Tirage à 5 exemplaires ».

– **LEAUTAUD (Paul)** et **André ROUYEYRE**. Court poème autographe de Paul Léautaud et 3 courts poèmes autographes d'André Rouveyre dont un avec apostille autographe de Paul Léautaud. Épitaphes plaisants de Louis Dumur, Alfred Vallette, André Rouveyre et Aurélie de Faucamberge dite Aurel.

– [**LEAUTAUD (Paul)** et autour]. 20 portraits photographiques, principalement de l'écrivain à divers âges. Plusieurs de sa mère.

– **CROZIER (Georgette)**. Lettre signée à Maurice Chalvet. 20 mars 1959. Cette ancienne maîtresse de Paul Léautaud traite ici de la forme à donner à la transcription de lettres de celui-ci.

– **CROZIER (Georgette)**. 4 lettres autographes signées à Marie Dormoy. Mi-juillet 1959.

– **DORMOY (Marie)**. Lettre autographe signée [à Maurice Chalvet]. Paris, s.d. Concernant entre autres un projet d'édition de passages supprimés dans l'œuvre de Paul Léautaud. Spécialiste de littérature française, Marie Dormoy fut la maîtresse de Paul Léautaud. Comme légataire universelle et exécutrice testamentaire de celui-ci, elle se chargea d'achever la publication de ses mémoires.

– **VALÉRY (François)**. Lettre autographe signée à Maurice Chalvet. Paris, 1^{er} juillet 1968. Concernant la brouille entre Paul Léautaud et Paul Valéry, et les lettres du premier au second. Avec brouillon de la réponse de Maurice Chalvet au dos.

Provenance : le libraire et bibliographe Maurice Chalvet.



*Le général de division
 Son Excellence le général de division
 J. Mellinet*

*Le général de division Mellinet
 commandant la 1^{re} Division de la Garde Impériale*



*L'EXEMPLAIRE DU GÉNÉRAL DE WIMPFEN,
annoté de sa main,
avec signatures ou dédicaces de 4 des officiers de la garde impériale portraitureés,
ENRICHIE DE 3 PHOTOGRAPHIES DE GUSTAVE LE GRAY DONT UN AUTO PORTRAIT DEDICACE DU PHOTOGRAPHE*

- 67. LE GRAY (Gustave).** *Souvenirs du camp de Châlons.* 51 photographies, en tirages sur papier albuminé à partir de négatifs au collodion humide sur verre, contrecollés sur 47 ff. de bristol. Le tout relié en un volume in-folio oblong de demi-chagrin vert sombre, dos lisse orné de filets dorés et listels noirs ; plats de toile chagrinée vert sombre ornés d'un encadrement d'un filet doré et d'un listel à froid avec initiale impériale couronnée dorée en écoinçons, premier plat avec grandes armoiries de l'Empire dorées au centre (fers absents d'OHR) et avec titre et dédicace « au général Wimpffen » dorés ; pièces métalliques protégeant les coins, tranches dorées (*reliure de l'époque*).

80 000 / 120 000

Tous les tirages photographiques sauf 9 portent un timbre humide encre rouge reproduisant la signature de Gustave Le Gray. Les 3 tirages contrecollés à gauche sur les 3 doubles pages du panorama n'en portent pas (seuls ceux de droite qui leur sont juxtaposés en portent) ; les 4 tirages contrecollés conjointement sur le f. 51 r°, représentant des vues de manœuvres, portent bien chacun un timbre humide encre rouge au nom de Gustave Le Gray, mais d'un type différent, en majuscules romaines ; les 2 tirages reproduisant des tableaux contrecollés sur les ff. 26 r° et 42 r° ne portent aucun timbre (ils ne sont peut-être pas de Gustave Le Gray lui-même mais appartiennent bien au recueil).

Chacun des feuillets de bristol porte au recto un numéro au crayon dans l'angle inférieur droit : 3, 5 à 31, 33 à 47, 51, 53, 55, 57. Cela correspond en fait au dénombrement des tirages photographiques : cette numérotation saute donc de 31 à 33 et de 47 à 51, le feuillet marqué du n° 33 portant 2 photographies (qui comptent pour les n° 32 et 33) et le feuillet marqué du n° 51 portant 4 photographies (qui comptent pour les n° 48 à 51), puis se poursuit de deux en deux pour les trois doubles pages du panorama (chacune à deux photographies juxtaposées comptant pour les n° 52 et 53, 54 et 55, 56 et 57).

En revanche, les vestiges de deux onglets entoilés (à ne pas confondre avec les nombreux talons de papier permettant d'égaliser l'épaisseur du volume) révèlent que deux feuillets ont été découpés postérieurement, l'un ayant dû porter les 2 photographies comptant pour les n° 1 et 2 manquants, l'autre ayant dû porter la photographie comptant pour le n° 4 manquant, probablement le portrait du général de Wimpffen.

Mors, coiffes et coupes frottés avec petites épidermures ; quelques accrocs angulaires aux 4 premiers feuillets, taches au premier feuillet.

Les mentions bibliographiques abrégées ci-dessous font références aux ouvrages suivants : *Une Visite au camp de Châlons sous le Second-Empire : photographies de messieurs Le Gray, Prévot* (Paris, Musée de l'Armée, 1996), *Gustave Le Gray, 1820-1884*, sous la direction de Sylvie Aubenas (Paris, BnF, 2002), et *Des photographes pour l'empereur : les albums de Napoléon III*, sous la direction de Sylvie Aubenas (Paris, BnF, 2004).

UN JOYAU DES FASTES DU SECOND EMPIRE. Arrivé au pouvoir par un coup d'État, Napoléon III était désireux d'asseoir sa légitimité et d'affirmer la grandeur de son régime : il marqua donc un vif intérêt politique pour la photographie, technique en grande vogue qui permettait une production en série à frais et délais bien moindres que la gravure jusqu'à employée. Il soutint alors un programme de commandes publiques pour la réalisation de grands albums de photographies destinés à magnifier son règne : ces albums furent consacrés aux grands travaux (chemins de fer français, réunion des Tuileries au Louvre), aux trésors patrimoniaux (château de Versailles, palais de L'Élysée, monuments de Rouen), aux campagnes militaires (guerre de Crimée), aux voyages officiels (Haute-Savoie), aux fêtes de la Cour, aux expositions universelles ou encore aux missions scientifiques à l'étranger (Mexique, Russie, Égypte). Les pouvoirs publics s'adressèrent à de véritables artistes, comme Charles Nègre, Édouard Baldus, ou Gustave Le Gray pour les présents *Souvenirs du camp de Châlons* (*Des photographes*, n° 107). « Au-delà de leur beauté intemporelle ou de leur perfection technique, [ces œuvres] témoignent qu'une certitude partagée a alors rapproché les photographes et le pouvoir : la foi dans la valeur de témoignage et dans la puissance de conviction propres à l'image photographique » (Sylvie Aubenas, dans *Des photographes*, p. 18).

LE CAMP DE CHÂLONS, HAUT LIEU DE LA « FÊTE IMPÉRIALE » ET « ÉLÉMENT IMPORTANT DE LA PROPAGANDE MENÉE EN FAVEUR DE LA DYNASTIE » (Gérard Bieuville, dans *Une visite*, p. 24). Voulant remédier aux carences apparues dans l'organisation de l'armée française pendant la guerre de Crimée, Napoléon III fit organiser un camp militaire en Champagne, près de Châlons, destiné à l'entraînement des troupes et à des recherches en matière d'armement. L'inauguration eut lieu en grande pompe le 30 août 1857 en présence du couple impérial, et comprit des manœuvres de la Garde impériale jusqu'en octobre. De semblables parades auraient ensuite lieu tous les ans en été et à l'occasion de visites de personnalités civiles et militaires françaises et étrangères, mais aucune n'aurait le faste particulier de ces cérémonies et manœuvres inaugurales.

LES SOUVENIRS DU CAMP DE CHÂLONS DE LE GRAY, GRATIFICATION OFFERTE AUX PERSONNALITÉS MILITAIRES AYANT PARTICIPÉ AUX CÉRÉMONIES ET MANŒUVRES. L'album des *Souvenirs du camp de Châlons* a probablement été commandé sur la cassette personnelle de l'empereur. Appelé à réaliser un reportage, Gustave Le Gray, alors au sommet de sa célébrité, fut logé plus d'un mois au camp de Châlons, en compagnie du peintre Bénédicte Masson, et prit des vues et portraits qu'il assembla en un volume produit vraisemblablement à environ 25 exemplaires, c'est-à-dire pour chacune des personnalités militaires portraiturees pour l'occasion. Il n'en a été retrouvé qu'un peu moins de vingt exemplaires, dont près de la moitié actuellement conservée en dépôts publics et deux démembrés dispersés : il s'agit des albums Camou, Cassaignolles, Castelnau, Cetty, Decaen, Eggs, Larrey, Lepic, Montebello (Lannes), Morand, Morris, Manèque, Mellinet, Reille, Roubaud, Toulangeon, Verly et le présent album Wimpffen.

ALORS GÉNÉRAL D'INFANTERIE DANS LA GARDE IMPÉRIALE, EMMANUEL-FÉLIX DE WIMPFEN (1811-1884) était issu d'une famille de haute noblesse d'Ancien Régime. Petit-fils d'un général de la Révolution et de l'Empire et fils d'un colonel de l'Empire, il embrassa lui-même la carrière militaire et entra à Saint-Cyr. Il servit à quatre reprises en Algérie entre 1834 et 1870 (en tout seize années), et participa à la campagne de Crimée où il fut fait général de brigade (1855). De 1856 à 1859, époque du présent album, il commanda la 2^e brigade de la 1^{re} division de la Garde impériale, puis, devenu divisionnaire, combattit dans la campagne d'Italie où il fut blessé à Magenta (1859). En 1870, il fut placé à la tête du 5^e corps d'armée puis commanda l'armée de Châlons, mais fut fait prisonnier le 2 septembre. Il prit ensuite sa retraite.

UN MONUMENT DE L'« ÂGE D'OR DE LA PHOTOGRAPHIE ». Gustave Le Gray a su exploiter les qualités du procédé au collodion humide sur négatif verre, qui allie richesse des détails et douceur du grain, permettant en outre des tirages de très grand format. Portant un regard d'artiste sur son sujet, il a su accorder aussi de l'importance aux éléments naturels – arbres au vent, brume matinale –, d'où un « mélange de rigueur militaire et de poésie qui caractérise l'ensemble des vues du camp » (Sylvie Aubenas, dans *Des photographes*, p. 150). Il faut souligner également l'audace de son panorama en six clichés, un des premiers exemples, dans sa production, de ce système qu'il réutiliserait pour des marines. « La vue d'ensemble du camp en six planches, par la perfection des raccords, est un tour de force technique au service de la démonstration de la puissance militaire française après la guerre de Crimée : Napoléon III, qui en fut particulièrement satisfait, ne s'y trompa pas. L'art et la difficulté de juxtaposer ces images, soulignons-le, ne résident pas dans le seul cadrage, mais bien aussi dans la maîtrise des mouvements, de l'éclairage, des contre-jours, etc. » (Joachim Bonnemaison, dans *Gustave Le Gray*, p. 275). Quant aux portraits, ils sont composés dans le style novateur lancé par Gustave Le Gray, c'est-à-dire détournés et légèrement ombrés sur fond blanc dans un format ovale – ici tirés sur papier rectangulaire. L'anecdote impersonnelle des décors de studio est évacuée pour produire un effet plus dramatique recentré sur le modèle.

L'EXEMPLAIRE WIMPFEN, UN DES « GRANDS ALBUMS », COMPORTANT 51 PHOTOGRAPHIES, soit 11 portraits et 40 scènes et vues (dont 2 d'après des peintures de Bénédicte Masson). Les albums connus renferment d'une vingtaine à une soixantaine de photographies, « selon un ordre et un choix variables – aucun album n'est semblable et aucun ne contient l'ensemble » (Sylvie Aubenas, dans *Gustave Le Gray*, p. 135).

Durant le long mois qu'il passa au camp de Châlons, Gustave Le Gray prit en effet plus de photographies qu'il n'en figure dans les albums : « le grand nombre de vues isolées que l'on conserve dans les collections publiques ou privées [...] indique que Le Gray eut aussi l'autorisation de commercialiser des vues pour son propre compte, celles qui avaient été retenues pour composer les albums mais aussi d'autres qui n'existent qu'en planches isolées » (Sylvie Aubenas, *ibid.*).

Il existe de « grands albums » avec portraits et vues, et de « petits albums » avec vues seules, sachant qu'une base de 27 vues est commune à la plupart des exemplaires. On observe qu'« il existe une hiérarchie dans l'importance des albums qui correspond très exactement à la hiérarchie de l'état-major du camp » (Florence Le Corre, dans *Une Visite*, p. 136).

Par ailleurs, les variations dans le contenu des albums « laissent penser aussi que chacun des bénéficiaires de l'impérial présent eut son mot à dire sur la composition de son exemplaire » (Sylvie Aubenas, dans *Gustave Le Gray*, p. 135). Plusieurs mentions autographes du général de Wimpffen, au crayon au verso de 3 feuillets, le confirment ici : « ajouter 3 feuilles blanches » (f. 3 v°), « placer une f. pour le g^{al} Clerc [sic] » (f. 7 v°), « placer deux feuilles, 1 pour le g^{al} Cassaignole, 1 pour le colonel Pajol » (f. 11 v°).



Le général de Wimpffen a par ailleurs légendé plusieurs des photographies, à l'encre et au crayon sur les supports, pour repérer des personnages dans des vues de groupes, ou pour préciser leurs grades, notamment quand ils avaient reçu des promotions entre temps. Les indications portées permettent de situer ces annotations vers 1859-1860.

Quatre des personnalités figurant dans l'album ont quant à elles porté des mentions autographes sur leurs portraits. Il s'agit de camarades de la Garde impériale : le général Mellinet (dédicace amicale), le général Camou (signature), le futur général Reille (nom et grade), et le capitaine Blache du 3^e régiment de Grenadiers (nom et grade).

Le présent album comporte des épreuves des photographies suivantes (les feuillets sont indiqués au moyen des numéros qu'ils portent au crayon dans l'angle inférieur droit du recto, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'une foliotation) : **AUGUSTE REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGELY** (f. 5 r°), 307 x 231 mm. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Comte Regnault St-Jean d'Angely. Maréchal de France, com^{dt} en chef la Garde impériale ». — **ÉMILE MELLINET** (f. 6 r°), 329 x 248 mm, correction à l'encre près d'une jambe. Dédicace autographe signée du général Mellinet sur le tirage, « Au g^{al} Félix de Wimpffen, son vieux camarade et ami... ». Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Le général de division Mellinet, com^{dt} la 1^{re} division de la Garde impériale ». — **JACQUES CAMOU** (f. 7 r°), 325 x 248 mm, correction à l'encre près des jambes. Signature du général Camou sur le tirage dépassant sur le support. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Le général de division Camou, com^{dt} la 2^{ème} division de la Garde impériale ». — **CHARLES FRANÇOIS JOSEPH AIMÉ MANEQUE** (f. 8 r°), 324 x 248 mm, infimes traces d'encre sur le tirage. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Manèque, général de brigade [sic] de la Garde impériale, nommé général de division par suite de la bataille de Solferino ». — **CLAUDE THÉODORE DECAEN** (f. 9 r°), 326 x 252 mm, infimes traces d'encre sur le tirage. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Decaen, général de brigade de la Garde impériale, nommé général de division par suite de la bataille de Magenta ». — **LOUIS-MICHEL MORRIS** (f. 10 r°), 324 x 227 mm, infimes traces d'encre sur le tirage. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Le général de division Morris, commandant la division de cavalerie de la Garde impériale » (Une Visite, reproduction p. 63). — **THEODORE ÉLIE DUPUCH DE FELETZ** (f. 11 r°), 324 x 247 mm. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Dupuch de Felletz, général de brigade de cavalerie de la Garde imp^{le}, nommé général de division ». — **ANDRE-CHARLES-VICTOR REILLE** (f. 12 r°), 324 x 248 mm, infimes traces d'encre sur le tirage. Mention autographe signée à l'encre du futur général Reille sous le tirage : « ... Lt-colonel chef d'état-major de la 1^{re} d^{on} d'inf^{de} de la Garde ». Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « nommé colonel durant la campagne d'Italie, aide de camp de l'empereur ». — **ANTOINE JOSEPH EDMOND CETY** (f. 13 r°), 337 x 235 mm. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « M^r Cetty, intendant de la Garde impériale ». — **JEAN JOSEPH GUSTAVE CLERC**

(f. 14 r°), 353 x 263 mm. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Clerc [sic], général de brigade de la Garde impériale. Tué le 4 juin [1859] à Ponte-Nuovo di Magenta ». — **CHARLES-PIERRE-VICTOR PAJOL** (f. 15 r°), 331 x 259 mm. Légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Comte Pajol, colonel d'état-major, chef d'état-major de la division de cavalerie de la Garde ». — **L'EMPEREUR ET SON ÉTAT-MAJOR DEVANT LE PAVILLON IMPÉRIAL** (f. 18 r°), 287 x 363 mm, petite trace d'encre sur le tirage. Mention autographe signée à l'encre par le capitaine Blache, un des militaires figurant sur le cliché, qui s'est marqué sur le tirage par le numéro « 1 » et a indiqué, sous le tirage, « Blache, capitaine 3^e g[renadi]ers ». Légendes autographes du général de Wimpffen qui a marqué sur le tirage deux autres personnes, par les numéros « 2 » et « 3 », et indiqué sous le tirage : « 2 Espinasse », « 3 Fleury », ajoutant « 4 Regnaud de St-Jean d'Angély » et « 5 Lepic », sans que ces deux numéros soient visibles sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 31). — **LA MESSE DU 4 OCTOBRE** (f. 19 r°), 300 x 381 mm. Légende autographe du général de Wimpffen au crayon sous le tirage, « 1 de Wimpffen, 2 [un nom illisible] », ces numéros ne semblant pas figurer sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 44). — **LE GÉNÉRAL FLEURY, LE COLONEL LEPIC, LE LIEUTENANT DE VAISSEAU DE CHAMPAGNY, LE CAPITAINE FRIANT DEVANT LE PAVILLON IMPÉRIAL** (f. 20 r°), 287 x 364 mm, petite trace d'encre sur le tirage. Légende autographe du général de Wimpffen au crayon sous le tirage, « 1 Toulangeon [sic], 2 Lepic », ces chiffres ne semblant pas figurer sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 47). — **L'ARTILLERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 21 r°), 286 x 364 mm, infimes traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 55). — **LES ZOUAVES DE LA GARDE IMPÉRIALE : LA CONSIGNE** (f. 22 r°), 327 x 378 mm, petites traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 35). — **MANŒUVRES DE LA CAVALERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 23 r°), 258 x 341 mm, infimes traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 75). — **LE JEU DE LA DROGUE** (f. 24 r°), 327 x 367 mm. La « drogue » était un jeu de cartes populaire chez les militaires et les marins (*Gustave Le Gray*, n° 145, reproductions n° 160 p. 136, et vignette p. 368 ; *Une Visite*, reproduction p. 38). — **LE REPAS DES ZOUAVES** (f. 25 r°), 326 x 382 mm, petite trace d'encre (*Une Visite*, reproduction p. 43). — **FÊTE ARABE IMPROVISÉE PAR LES ZOUAVES** (f. 26 r°), 201 x 355 mm, reproduction d'une peinture de Bénédict Masson, signature de l'artiste repassée à l'encre (*Une Visite*, reproduction p. 72). — **MANŒUVRES DU 3 OCTOBRE 1857** (f. 27 r°), 259 x 332 mm, petit trait à l'encre sur le tirage (*Gustave Le Gray*, n° 146, reproduction n° 165 p. 138 ; *Une Visite*, reproduction p. 56). — **LES CENT-GARDES** (f. 28 r°), 310 x 374 mm (*Une Visite*, reproduction p. 49). — **LE DÉLINQUANT** (f. 29 r°), 328 x 375 mm, infime trace d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 40). — **[ZOUAVES DE LA GARDE IMPÉRIALE :] LE RÉCIT** (f. 30 r°), 327 x 386 mm (*Gustave Le Gray*, n° 144, reproductions n° 259 p. 224 et vignette p. 369 ; *Une Visite*, reproduction p. 39). — **MANŒUVRES DE CAVALERIE** (f. 31 r°), 275 x 360 mm, infimes traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 82). — **MANŒUVRES DE TROUPES** (f. 32 r°, contrecollé en haut), 154 x 331 mm, infimes traces d'encre (*Gustave Le Gray*, n° 155, reproductions n° 258 p. 224 et vignette p. 370 ; *Une Visite*, reproduction p. 62). — **EN VISITE AU CAMP DE CHÂLONS** (f. 32 r°, contrecollé en bas), 153 x 332 mm, infimes traces d'encre (*Une Visite*, reproduction p. 62). — **LES GRENAIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 34 r°), 305 x 373 mm, infimes traces d'encre (*Une Visite*, reproduction p. 54). — **LANCERS ET DRAGONS DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 35 r°), 294 x 378 mm, infimes traces d'encre sur le tirage. Légendes autographes du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Comte Pajol, colonel chef d'état-major de la d[ivisi]on de cavalerie », « bivouac du général Morris » (*Une Visite*, reproduction p. 48). — **MANŒUVRES : ROUTE EN PERSPECTIVE** (f. 36 r°), 299 x 344 mm, infimes traces d'encre (*Gustave Le Gray*, n° 147, reproductions n° 166 p. 139 et vignette p. 368 ; *Une Visite*, reproduction p. 77). — **LA TOILETTE DES ZOUAVES** (f. 37 r°), 327 x 376 mm, infimes traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 37). — **LE QUARTIER DES ZOUAVES DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 38 r°), 308 x 366 mm, infimes traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 41). — **LA MUSIQUE DES SAPEURS ET LES VOLTIGEURS DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 39 r°), 299 x 350 mm, infimes traces d'encre sur le tirage, légende autographe du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « Relevé des postes de la Garde au bivouac de l'empereur » (*Une Visite*, reproduction p. 33). — **SCÈNE DE CAMPMENT** (f. 40 r°), 289 x 371 mm (*Une Visite*, reproduction p. 61). — **LE CAMPMENT, CHÂLONS** (f. 41 r°), 285 x 370 mm, infimes traces d'encre (*Gustave Le Gray*, n° 148, reproductions n° 167 p. 140 et vignette p. 368 ; *Une Visite*, reproduction p. 52). — **FEUX DU BIVOUAC** (f. 42 r°), 280 x 360 mm, reproduction d'un tableau de Bénédict Masson (*Une Visite*, reproduction p. 73). — **LA TABLE DE L'EMPEREUR** (f. 43 r°), 293 x 359 mm, infimes traces d'encre (*Gustave Le Gray*, n° 149, reproduction n° 168 p. 140 ; *Une Visite*, reproduction p. 57). — **BIVOUAC SUR LA SUIPPE, LE QUARTIER IMPÉRIAL** (f. 44 r°), 286 x 372 mm, petites traces d'encre sur le tirage (*Une Visite*, reproduction p. 58). — **LE QUARTIER DE L'ARTILLERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 45 r°), 271 x 344 mm (*Une Visite*, reproduction p. 71). — **ZOUAVES DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 46 r°), 303 x 383 mm, reprise à la plume et à l'encre, autre infimes traces d'encre (*Une Visite*, reproduction p. 42). — **LA MESSE** (f. 47 r°), 286 x 353 mm, légendes autographes du général de Wimpffen à l'encre sous le tirage, « L'empereur », « Le maréchal Canrobert » partie gauche d'un panorama de 2 clichés à juxtaposer (*Gustave Le Gray*, reproduction n° 311 p. 384). — **MANŒUVRES : ARTILLERIE ET CHASSEURS A CHEVAL DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 51 r°, contrecollé en haut à gauche), 133 x 179 mm (*Gustave Le Gray*, n° 154, reproductions n° 161 p. 137 et vignette p. 370 ; *Une Visite*, reproduction p. 51). — **MANŒUVRES : CAVALERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 51 r°, contrecollé en haut à droite), 132 x 178 mm (*Gustave Le Gray*, n° 152, reproductions n° 162 p. 137 et vignette p. 369 ; *Une Visite*, reproduction p. 51). — **MANŒUVRES ET CIVILS** (f. 51 r°, contrecollé en bas à gauche), 133 x 179 mm (*Une Visite*, reproduction p. 51). — **MANŒUVRES : CAVALERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE** (f. 51 r°, contrecollé en bas à droite), 133 x 179 mm (*Gustave Le Gray*, n° 153, reproductions n° 163 p. 137 et vignette p. 370 ; *Une Visite*, reproduction p. 51). — **PANORAMA**, vue divisée en 6 clichés juxtaposés 2 à 2 sur 3 doubles pages : 307 x 370 et 307 x 370 mm (ff. 51 v°-52 r°), 307 x 355 et 307 x 355 mm (ff. 52 v°-53 r°), 307 x 334 et 307 x 326 mm (ff. 53 v°-54 r°) (*Gustave Le Gray*, n° 151, reproductions n° 307 p. 280 et vignettes p. 369).

Plusieurs des albums connus ont été enrichis de photographies et pièces ajoutées, et c'est le cas de celui-ci qui en comprend 6 : 2 photographies montées dans le corps du recueil, 3 photographies montées sur un feuillet liminaire, et une photographie jointe sur un feuillet volant.

LE GRAY (Gustave). AUTOportrait (f. 16 r°), 263 x 205 mm, sans timbre humide, traces de colle sur le support. **ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ DE GUSTAVE LE GRAY** à l'encre sous le tirage, « au général de Wimpffen... » (Gustave Le Gray, n° 161, reproduction n° 98 p. 86). — **LE GRAY (Gustave). LÉON MAUFRAS** (f. 17 r°), 324 x 251 mm, sans timbre humide, infimes traces d'encre sur le tirage, traces de colle sur le support. **ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ DE LÉON MAUFRAS** à l'encre sous le tirage, « au général de Wimpffen... ». Ami et premier biographe de Gustave Le Gray, qui prit plusieurs portraits de lui, l'avocat Léon MaufRAS le conseilla dans ses affaires, écrivit un article en sa faveur dans le premier numéro du *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, et lui servit de procureur en France quand il quitta le pays (1860). Léon MaufRAS mourut prématurément en décembre 1861. — **LE GRAY (Gustave). BALTHASAR ALBAN GABRIEL DE POLHES** (tirage sur papier ovale), 249 x 183 mm, timbre humide en majuscules romaines au nom de Gustave Le Gray encré rouge, montage sur bristol volant de format plus réduit que les feuillets de l'album. Futur général, Balthasar Alban Gabriel de Bonnet Maurelhan de Polhès était alors colonel commandant le régiment des zouaves de la Garde impériale.

Les 3 autres photographies ajoutées, d'auteurs différents, sont toutes montées en tête sur le f. 3 r° : Le Prince Impérial enfant sur cheval de bois, 145 x 104 mm sur feuillet de format 207 x 135 mm, retouches à l'encre noire. Signature à l'encre sur le tirage : « Mayer f[rè]res, s[uccesseu]r Pierson ». — L'impératrice Eugénie, 168 x 111 mm. Signature à l'encre sur le tirage « Mayer f[rè]res, s[uccesseu]r Pierson ». — Le Prince Impérial nourrisson, d'après un dessin, tirage sur papier ovale, 193 x 150 mm.

GUSTAVE LE GRAY, UN DES ACTEURS MAJEURS DE LA SECONDE NAISSANCE DE LA PHOTOGRAPHIE. Une des particularités de Gustave le Gray (1820-1884) est qu'ayant reçu une formation artistique – il fut l'élève du peintre Paul Delaroche –, il chercha d'abord à s'imposer à la fois comme peintre et comme photographe, entre 1847-1853 environ, et qu'il produisit aussi une œuvre personnelle qui le distingue des photographes commerciaux des boulevards. Il utilisa le daguerréotype, le calotype, la photographie sur papier, mais fut aussi l'auteur d'inventions personnelles importantes : le négatif sur papier ciré sec, ou surtout, conjointement avec Frederick Scott Archer, le collodion sur négatif verre qui offrit une seconde naissance à la photographie en ouvrant des perspectives commerciales nouvelles. Il mena aussi une activité de pédagogue, publiant des manuels et ouvrant un cours où fréquentèrent Léon de Laborde, Maxime Du Camp (qui confierait à Le Gray la réalisation du tirage de ses photographies de voyage en Égypte), Henri Le Secq ou Charles Nègre.

Gustave Le Gray connut avec son atelier un succès croissant : il fut choisi pour participer à la mission héliographique lancée par la Commission des Monuments historiques (1851), reçut la commande de reproductions d'œuvres d'artistes tels qu'Ingres ou Gérôme, des vues des Salons (1851-1853), et des images de propagande bonapartiste : un portrait du Prince-Président (1852) et des reportages sur des événements officiels comme l'inauguration du camp de Châlons (1857).

Il déménagea en 1855 boulevard des Capucines où, grâce au financement d'une société en commandite, il installa un nouvel et luxueux atelier afin de développer une activité de portraitiste du beau monde. Il n'en poursuivit pas moins son activité personnelle, des vues de forêts, des vues de Paris, mais aussi des marines rendues possibles par l'adoption du négatif verre au collodion humide – ces dernières rencontrèrent un immense succès en France et en Angleterre.



Cependant, se consacrant plus à cette œuvre personnelle qu'à l'activité rentable de son atelier de portraits, peu régulier dans sa gestion, incapable en outre de mettre sur pied son projet d'imprimerie photographique, qui aurait pu s'avérer profitable, il connut bientôt de graves difficultés financières : amis et confrères commencèrent à prendre leurs distances, l'affaire périclita et fut mise en liquidation en février 1860.

Peut-être par goût ou pour fuir ses créanciers, Gustave Le Gray partit en Méditerranée afin d'accompagner Alexandre Dumas et d'illustrer de photographies le récit de voyage que celui-ci projetait. Ils passèrent par la Sicile en pleine lutte garibaldienne mais se séparèrent prématurément à Malte durant l'été 1860. Gustave Le Gray suivit alors le journaliste Édouard Lockroy, qui quittait également le groupe d'Alexandre Dumas, pour aller faire un reportage sur l'expédition militaire française en Syrie. Loin de rentrer en France, il se rendit ensuite en Égypte et s'installa en 1861 dans la ville relativement occidentalisée d'Alexandrie où il retrouva des relations et portaitura les voyageurs européens comme le comte de Chambord, avant de se fixer vers 1864 au Caire, ville plus nettement orientale. S'il eut une clientèle de particuliers, notables égyptiens ou membres de la petite communauté française, il vécut principalement des faveurs d'Ismail Pacha : celui-ci lui passa des commandes de photographies, et le nomma professeur de dessin auprès de ses propres enfants et des officiers des Écoles militaires. Sa situation financière semble être demeurée néanmoins précaire – il ne régla d'ailleurs pas ses affaires à Paris, ne fit jamais venir auprès de lui sa première famille et vécut avec une nouvelle compagne dont il eut un enfant.

68. LORRAIN (Jean). Poème autographe intitulé « *L'Émeraude* ». 14 alexandrins sur une p. in-12, en-tête gravé en rouge « Divina belluis ». 200 / 300

SONNET PARU EN 1885 SOUS LE TITRE « AMOUR PUR » DANS SON RECUEIL *MODERNITÉS* (Paris, Giraud), avec très fortes variantes, le second quatrain et les deux tercets entièrement différents.

« Elle est rousse, un peu maigre... un glauque caftan vert / Aux longs plis moirés d'ombre ainsi qu'une eau dormante / De sa cheville grêle à sa nuque charmante, / Suaire étroit, l'étreint, à l'aisselle entr'ouvert. // Dans la sombre harmonie attédie et calmante / Des vieux velours persans et des tapis hindoux, / Son œil verdâtre au guet entre ses longs cils roux / Assoupie et perfide, elle veille, l'amante. // L'étoffe luit et craque aux pointes de ses seins / Et parmi les griffons japonais des coussins / Où l'énervante odeur de sa peau fume et rôde, // Elle a l'air, sous la lampe astrale en vieil étain, / Blanche avec ses yeux verts, d'une froide émeraude / Posée entre les fleurs des carreaux de satin »

Deux mentions autographes, en tête, « Ci-joint une émeraude détachée d'une série de Rochegrosse [le peintre et illustrateur Georges Rochegrosse]. Ébauche. » Au verso, « circonstances... spéciales... et beaucoup plus jeune, très coureur de femmes et très couru par elles, pourrait avoir un caprice pour un... très jeune et très féminin objet, que nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Un bon averti en vaut deux. J'ai dit. »

SOUVENIRS SUR LA REINE POMARÉ

69. LOTI (Julien Viaud, dit). Lettre autographe signée « *Julien* » à sa tante Nelly Lieutier. Lorient, à bord du Tonnerre, 2 novembre 1877. 6 pp. in-12. 200 / 300

FEMME DE LETTRES TENANT SALON, NELLY LIEUTIER (1829-1900) écrivait des ouvrages à destination de la jeunesse, dont un fut couronné par l'Académie française. Elle collabora à de nombreux périodiques et dirigea *La Mode pour tous* et *L'Écho*. Elle aida Loti à placer des textes et des dessins dans les revues.

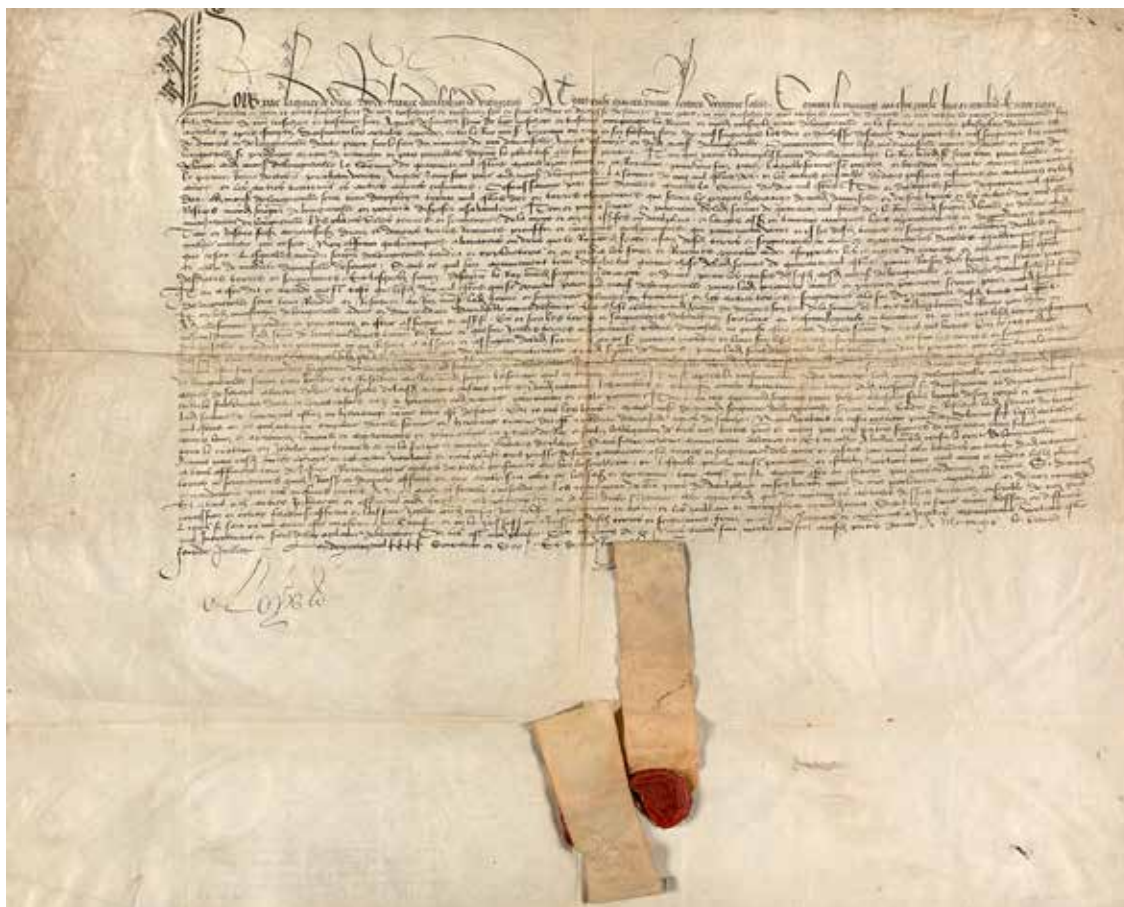
Pierre Loti, qui cherchait un complément de revenus par des publications dans la presse, évoque ici le séjour à Tahiti en 1872 qui lui inspirerait *Le Mariage de Loti* (1879). Il était rentré de Turquie depuis quelques mois, autre lieu d'inspiration qui lui fournirait les éléments à l'écriture d'*Aziyadé* (1879). En 1877, il servait sur le *Tonnerre* où se trouvait aussi Pierre Le Cor, alors quartier-maître, qui devint son ami et qu'il transposerait sous les traits d'Yves Kermadec dans *Mon frère Yves* (1883).

la reine Pomaré

« ... JE VIENS D'APPRENDRE LA MORT D'UNE VIEILLE FEMME POUR LAQUELLE J'AVAIS CONSERVÉ UN CERTAIN ATTACHEMENT – NE RIS PAS –, C'EST LA REINE POMARÉ. Et j'ai songé, en garçon pratique, à tirer profit de cet événement.

J'AI D'ELLE UN AUTOGRAPHE, SA PHOTOGRAPHIE ET LES PORTRAITS DE PLUSIEURS PERSONNES DE SA COUR ; AVEC CELA, DES CROQUIS INÉDITS SUR SON PAYS ; DES DÉTAILS IGNORÉS SUR CETTE COUR, DANS L'INTIMITÉ DE LAQUELLE J'AI LONGTEMPS VÉCU. Tout cela, à la faveur de l'actualité, peut se vendre et se caser quelque part. Mr Hubert [Édouard Hubert, secrétaire de rédaction du *Monde illustré*] l'accepterait peut-être, cela reposerait ses abonnés des Russes et des Turcs qu'il leur sert sous toutes leurs formes. Si cela pouvait être accepté, je me mettrais au travail et je pourrais dans une quinzaine de jours fournir cette commande.

Enfin, j'ai pensé à autre chose... N'y aurait-il pas moyen d'aller trouver Mr Éd. Charton [Édouard Charton directeur du *Tour du monde*] et de lui tenir à peu près ce langage : "UN OFFICIER DE MARINE QUI A PARCOURU LES TROIS QUARTS DES RECOINS DU MONDE, MÊME LES PLUS INVRAISEMBLABLES, EN A RAPPORTÉ DES CARTONS REMPLIS DE CROQUIS BIZARRES. Il offre son concours très intéressé au Tour du monde..." ... Je n'offrirais point de fournir des articles complets de mon cru ; je donnerais seulement à la rédaction une liste des pays sur lesquels elle pourrait m'interroger. Si ces braves gens consentaient à me communiquer à l'avance leur programme, je pourrais, sur les pays qui seraient sous presse, leur présenter quelques dessins pris sur nature. Leurs gravures seraient ainsi plus exactes et moins livrées aux fantaisies de leurs dessinateurs. Tu vois, chère Nelly, que j'use bien largement de l'autorisation que tu m'as donnée de me servir de toi. JE TIRE SI BIEN LE DIABLE PAR LA QUEUE QUE JE NE SAIS QU'IMAGINER... »



MARIAGE DU COMTE DE LONGUEVILLE ET D'AGNÈS DE SAVOIE

70. **LOUIS XI.** Pièce signée « *Loys* » (secrétaire), contresignée sur le repli par son notaire et secrétaire Adam Rolant. Montargis, 2 juillet 1466. 3/4 p. in-folio oblong sur parchemin, vestiges de sceau armorié de cire rouge (dit « sceau dauphin ») sur double queue de parchemin. 2 000 / 3 000

LETTRES PATENTES SANCTIONNANT LE CONTRAT DE MARIAGE DU COUPLE PRINCIER. Louis XI demande que le mariage se fasse « *de present le plus tost que faire se pourra* » et rappelle les conditions pour lesquelles il se porte garant : il s'engage à payer au comte de Longueville la somme de « *quarante mil escus d'or* », dont trente mille à employer « *en terres et seigneuries qui seront le propre heritaige* » de l'épouse et de ses héritiers. Comme gage jusqu'au paiement de la somme complète, il donne au comte de Longueville « *les places, villes, terres et seigneuries de La Mure et Oizans assises ou Daulphiné et Langés [Langeais] assises en Touraine* », lui donne le droit d'en percevoir les revenus « *pour lui aider à supporter les charges de mariage et entretenir son estat* », et déclare que ledit Longueville devra restituer Langeais après avoir reçu les premiers dix-mille écus. En outre, Louis XI confirme que le comte de Longueville devra faire à son épouse une rente annuelle de 3000 livres tournois, sur les revenus de plusieurs des terres appartenant à son père le comte de Dunois, qui s'y obligera : Beaugency, Château-Renault, et, seulement s'il le faut pour atteindre la somme, Valbonnais, Theys et Fallavier en Dauphiné. Suivent des clauses concernant notamment la question de l'héritage, selon que l'un ou l'autre conjoint décède, et selon qu'ils aient eu ou non des enfants.

En fait, Louis XI ne paya effectivement que 20000 des 40000 écus d'or promis. Les terres dauphinoises restèrent donc à Longueville qui s'en contenta.

« **L'UNIVERSELLE ARAGNE** » ET LA SAVOIE. Dans son œuvre d'affermissement de la France au sortir de la Guerre de Cent Ans, Louis XI mena une politique matrimoniale active, poursuivant par exemple le resserrement des liens entre le royaume et le duché de Savoie-Piémont : c'était alors un important ensemble territorial à cheval sur les Alpes, dans une position stratégique vis-à-vis de la France qui avait des intérêts en Italie. Alors qu'il était marié avec Charlotte de Savoie, et que sa sœur Yolande l'était au duc Amédée IX, Louis XI fit épouser une sœur de la reine, Marie de Savoie, au comte de Saint-Pol, une autre belle-sœur, Bonne de Savoie, au duc de Milan, et une troisième belle-sœur, la présente Agnès de Savoie, au comte de Longueville.

LE COMTE DE LONGUEVILLE ÉTAIT LE FILS DU CÉLÈBRE COMTE DE DUNOIS, HÉROS DE LA GUERRE DE CENT ANS ET COMPAGNON D'ARMES DE JEANNE D'ARC.

71. LOUVET DE COUVRAY (Jean-Baptiste). 3 lettres, soit une autographe signée et 2 autographes, à mademoiselle Mestais. 800 / 1 000

ÉCRIVAIN, LIBRAIRE ET HOMME POLITIQUE, JEAN-BAPTISTE LOUVET DE COUVRAY (1760-1797) fut d'abord le secrétaire du baron de Dietrich, savant et académicien, avant d'entrer comme commis chez l'imprimeur parisien Louis-François Prault. De 1787 à 1790, il publia les volumes du roman à succès *Les Aventures du chevalier de Faublas*. Proches des jacobins puis des girondins, il joua un rôle actif sous la Révolution : il lança le journal *La Sentinelle*, collaborant au *Journal des débats*, et fut élu à la Convention en 1792. Marquant son opposition à Robespierre, il dut se cacher sous la Terreur, puis vécut un temps du commerce de la librairie tout en relançant son journal, avant d'être nommé au Conseil des Cinq-Cents (1795). Il mourut prématurément en 1797.

Mademoiselle Mestais, résidant à Nemours, était une amie de la maîtresse et future épouse de Louvet de Couvray, Marguerite Denuelle qui était alors encore mariée à un M. Cholet.



– S.l.n.d. « ... NE DITES PAS À M[A]D[AM]E DE LA PLAIGNE QUE VOUS COPIEZ FAUBLAS. Ne copiez pas devant elle. Je vous renouvelle tous mes remerciemens ; et je vous prie aussi de ne pas vous fatiguer. Je vous fais passer encore un cahier que je me suis tout exprès bien privé de finir. Ma sœur, ce sera moi qui vous apporterai le reste du manuscrit. Malgré les nouvelles affaires dont je suis embarrassé, je compte toujours avoir fini dans les derniers jours de juin ; et je me rendrai avec infiniment de plaisir à votre invitation et à celle de Mr Cholet [l'époux de Marguerite Denuelle, maîtresse et future femme de Louvet]... Assurément, je compte sur vos observations, ma sœur, et je les recevrai avec reconnaissance et plaisir, je vous assure. LA SCÈNE DE L'APPARTEMENT DE M[A]D[AM]E LIGNOLLE DONT VOUS ME PARLEZ EST SANS DOUTE LA GRANDE ENTRE LA M[ARQU]ISE ET LA BARONNE. ÉVERAT LA TROUVOIT TROP COURTE [probablement l'imprimeur-libraire parisien André-Amable Éverat], et vouloit que j'y ajoutasse encore. Il est vrai, comme vous le remarquez fort bien, qu'il en entendoit la lecture. Au reste, il se peut qu'il s'y trouve quelque chose à retrancher : vous savez qu'en pareil cas je ne le fais pas prier, et moi je ne crains pas que vous me fassiez des remarques qui n'aient pas le sens commun, car depuis longtemps nous savons tous que vous avez plus que du sens commun... » Il évoque aussi la mort de son père.

– [Nemours], 6 août 1788 [d'après une note d'une autre main]. 1 p. in-8. Apostille à une lettre autographe de mademoiselle Mestais à lui adressée (1 p. 1/2 in-8) qui a elle-même inscrit une nouvelle réponse autographe (2 lignes). Au sujet d'une brouille. Mademoiselle Mestais lui a écrit : « ... Je vous répète que notre intention étoit de parler une heure avec vous, et que les anguilles seules en ont empêché... Je n'est pas assez de mal interpréter toutes nos actions et toutes nos paroles, vous interprétez encor mon silence de la manière la plus odieuse... Si vous ne vous rendez pas à l'évidence à tout ce que j'ai fait pour dissiper des idées qui n'ont aucune vraisemblance, aucun fondement, je croirai qu'il est impossible d'être votre amie... Je me suis brouillée avec m[a]d[am]e Denuelle, et je vous en ai dit la raison, un petit intérêt a été la cause de notre rupture... » Louvet de Couvray a rétorqué : « ... Je ne vous connais qu'un défaut, c'est d'être prodigieusement susceptible, prodigieusement ingénieuse à vous tourmenter . Je m'en connois un à moi, celui d'être un peu fier... Veuillez relire le peu de mots que je vous écris, et voyez si vous aimez mieux croire que je mens quand je dis que je vous aime, que de croire que vous vous trompez quand vous croiez que je ne vous aime pas. D'ailleurs, il existe une manière toujours sûre de juger ses amis, c'est leur conduite. Réfléchissez à la sienne et à la mienne, et convenez que vous avez de grands torts à réparer envers elle et envers moi ; envers elle que vous voudriez aimer moins ; envers moi que vous avez le courage de haïr... Je commençois, ma femme, à concevoir toute l'étendue de votre force en fait d'anguilles ; cependant, je vous avoue qu'il y en a dans cette brouille qui m'étonnent. Ce ne sont plus des anguilles, mais de vraies couleuvres que j'ai peine à avaler. » Mademoiselle Mestais a ensuite répondu : « Adieu, je vous aime bien. À 9 heures, je vous le dirai moi-même et si vous retardez votre souper, cela me fera grand plaisir. »

– S.l.n.d. : « Écoute, ma bonne amie, demain je commence le régime pour me débarrasser de ce mal de cœur incommode ; aujourd'hui, grand fricot. Porc au gratin, épinards au sucre, orange à desserts ; le café par-dessus tout cela. N'est-ce pas un festin ? Si cela est possible, sans trop chagriner la bonne maman, nous dînerons dans le cabinet. Eh ! bien, est-ce que tu ne viendras pas ? Dis, ma bonne amie ? Toi, tu n'auras aucune peine, c'est moi qui me trémousserai s'il le faut, toi tu seras comme un vrai coq en pâte. Allons, ma bonne amie, je vous attends, et puis le courrier est venu. L'ouvrage intéressant est acheté... » (1 p. 1/2 in-16). Deux apostilles de mains différentes, dont une citation approximative d'un passage de « L'introduction à la Révolution » d'Élisée Loustalot qui ouvre la première livraison des *Révolutions de Paris* (12 juillet 1789) : « Puisque la fureur des conquêtes n'est plus le plaisir des rois et que la raison a déployé la consollante bannière de la raison... »

JOINT, un portrait de Louvet de Couvray, gravé sur cuivre par Johann Heinrich Lips d'après Charles-Paul-Jérôme de Bréa, avec rehauts de couleurs à la main.

« ... *SANCTUS ET HOSANNA VERS LE PREUX PARSIFAL...* »

72. **LOUÏS** (Pierre). Poème autographe signé de ses initiales. Daté « *Bayreuth, 3 août* » [1891]. 15 vers répartis en 5 strophes (5, 4, 3, 2 et 1 vers) sur une p. in-4. 200 / 300

Poème originellement paru le 1^{er} octobre 1891 dans la revue *La Conque*, et intégré l'année suivante dans le recueil *Astarté* sous le titre « Le geste de la Lance » :

« ... *Sanctus et hosanna vers le preux Parsifal*
Qui marchant sur les fleurs dans le soir triomphal
Brandit à bout de bras vers le Graal la Lance ! »

Envoi « à *Teodor de W.* », c'est-à-dire au musicologue et écrivain Théodore de Wyzewa, fondateur de la *Revue wagnérienne*. Cette dédicace figure dans *La Conque*, mais, dans *Astarté*, serait remplacée par une autre à Ferdinand Hérold, avec qui Pierre Louÿs avait fait le pèlerinage de Bayreuth.

WAGNÉRISME DE PIERRE LOUÏS. Familier avec l'œuvre de Wagner dès la prime adolescence, Pierre Louÿs lui voua une grande admiration, autour de laquelle se scella d'ailleurs son amitié avec Claude Debussy. Il fit deux fois le voyage de Bayreuth, en 1891 et 1892, et resta toute sa vie fidèle à l'œuvre du compositeur, le citant par exemple en exergue de sa préface à *Aphrodite* en 1896, ou traitant encore longuement de lui en 1916 dans des lettres à son frère Georges Louis.

PIERRE LOUÏS AVAIT UNE DILECTION PARTICULIÈRE POUR PARSIFAL, qu'il disait savoir à peu près par cœur, avouant à son frère : « Je suis presque ennuyé de ne pas entendre *toujours Parsifal*. C'est un sacrilège que de jouer autre chose à Bayreuth » (5 août 1891), et : « L'émotion que me donne *Parsifal* est une extase continuellement douce et bienfaisante » (7 août 1891).

« *PASSANT DE LA TABLE D'UN MANDARIN DE LANG TCHÉOU*
À L'ASSAUT D'UN REPAIRE DU TONKIN CENTRAL... »

73. **LYAUTEY** (Hubert). Correspondance de 9 lettres autographes signées au diplomate Georges Cogordan alors consul général de France au Caire. Hanoï, Madagascar, océan Indien, Fianarantsoa (Madagascar), Olympie (Grèce) et France. [1893]-1902. 200 / 300

Hanoï, 12 juin 1895. « ... *Ce pays-ci est bien attachant et intéressant – complexe –, de Siam à la Chine c'est un kaléidoscope de questions, le plus souvent peu solubles comme la plupart des questions. J'ai eu de grosses chances. Le plus séduisant et en vue des chefs, LE COLONEL GALLIENI... M'A PRIS EN GRÉ ET, revenu d'hier à Hanoï, VOICI 4 MOIS QUE JE L'ACCOMPAGNE TANTÔT EN MISSION SUR LA FRONTIÈRE DE CHINE, TANTÔT À LA CHASSE AU PIRATE, passant de la table d'un mandarin de Lang Tchéou à l'assaut d'un repaire du Tonkin central. Et cette vie très rude, de pluie et de soleil, de marches dans l'eau et d'escalades de rochers à pic, de chemins ouverts à la hache et de bivouac dans le marais, me convient royalement...* » – Etc.

74. **LYON.** – **LA BAUME** (Roger d'Hostun, comte de Tallard et marquis de). Manuscrit signé en deux endroits, en qualité de sénéchal de Lyon. Lyon, 28 juillet 1655. 78 ff. de parchemin in-folio, reliés sans couverture en un volume, une fente marginale restaurée. 300 / 400

Sentence du présidial de Lyon prononçant l'adjudication par décret à l'ancien consul de Lyon François Basset, d'une maison de la ville où était domiciliée Marie Vignon, marquise de Treffort et veuve du connétable duc François de Bonne de **LESDIGUÈRES**.

Avec plusieurs apostilles (sur les 2 ff. suivants), dont une indiquant la vente de la maison par l'adjudicataire au monastère de Saint-Pierre de Lyon dont était alors abbesse Anne d'Albert de **CHAULNES**, fille du maréchal duc.

75. **MARCHAND** (Louis). 2 lettres autographes signées à Jean-Abram Noverraz. 1833 et 1835. 400 / 500

RELIQUES DE NAPOLEON I^{er} REÇUES PAR SES SERVITEURS DE SAINTE-HÉLÈNE. Par testament, Napoléon I^{er} avait, sur l'île de Sainte-Hélène, confié toute une série d'objets intimes à la garde de son valet Louis Marchand (mèche de cheveux, sceaux, montre, uniforme, etc.), et à celle de son chasseur Jean-Abram Noverraz (selles, brides et éperons, fusils de chasse, etc.), afin qu'ils les remettent à son fils. L'empereur d'Autriche ayant refusé que quoi que ce soit venant de Napoléon I^{er} soit transmis au duc de Reichstadt, et, ce dernier étant mort en 1832, la famille Bonaparte réclama les objets du legs.

– Strasbourg, 29 novembre 1833. « *Je profite de la circonstance qui s'offre de vous écrire, pour me rappeler à votre souvenir, et vous donner communication des pouvoirs, que m'a fait connaître monsieur le duc de Padoue pour recevoir, au nom de la famille de l'empereur, les objets dont nous sommes dépositaires [cousin de Napoléon I^{er}, le général Jean-Thomas Arrighi de Casanova avait été fait duc de Padoue en 1808]. Il suffit, quant à présent, de lui faire connaître si le dépôt qui vous a été confié est toujours le même que celui porté sur l'état, ce que le tems a pu détériorer] et si quelque chose en a été ou non égaré... Il me charge également de vous dire que votre dépôt devra rester entre vos mains jusqu'à de nouvelles instructions de la famille...* » (2 pp. in-8, adresse au dos, déchirure sans atteinte au texte au feuillet d'adresse due à l'ouverture). Marchand était alors l'hôte du général Michel-Sylvestre Brayer, qui commandait la 5^e division militaire à Strasbourg.

– Paris, 8 mars 1835. « *J'ai bien quelques reproches à me faire... de ne vous avoir point fait part de la remise que nous effectuons de nos dépôts, sur la demande qui nous en a été faite par monsieur le duc de Padoue, chargé lui-même de la procuration de Son Altesse Madame Mère de l'empereur, qu'il a déposée entre les mains de Monsieur Guyot-Desfontaines, notaire rue du faubourg-Poissonnière n° 6. St-Denis a remis ce matin les livres dont il était dépositaire [Louis-Étienne Saint-Denis, dit le « mamelouk Ali », qui fut le premier chasseur de l'empereur et qui, à Sainte-Hélène lui servit de bibliothécaire et parfois de secrétaire], moi mes effets et tabatières, et Mr le comte Bertrand quelque peu d'argenterie qu'il avait entre les mains. Monsieur le duc de Padoue m'ayant fait connaître votre réponse qu'il venait de recevoir, m'a chargé de vous en écrire en vous invitant à faire comme nous. J'ai cru pouvoir lui répondre que si vous vous étiez trouvé à Paris vous eussiez effectué votre remise comme nous la lui faisons ; mais qu'éloigné, l'on vous avait conseillé de prendre des sûretés que tout dépositaire est en droit d'exiger. Vous n'avez pas d'autres risques à courir que moi et St-Denis dans la remise de votre dépôt, une décharge vous en sera donnée par le duc de Padoue telle que je la tiens de lui. Si vous voulez vous éviter un voyage très dispendieux, adresse[z] vos caisses à la douane à Paris, faites en sorte qu'elles soient plombées jusqu'en cette ville et charge[z]-moi par procuration de les en retirer, ou adressez-les au duc de Padoue... et il vous en enverra un reçu qui vous mettra à l'abri de toute demande ultérieure. Si au contraire votre intention est d'accompagner vos effets, vous les remettrez vous-même, et vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous revoir...* » (3 pp. 3/4 in-8, en-tête gaufré à son initiale, adresse au dos, déchirure sans atteinte au texte au feuillet d'adresse due à l'ouverture).

DEUX COMPAGNONS DE NAPOLEON I^{er} À SAINTE-HÉLÈNE. Fils d'une protégée de madame de Montesquiou devenue berceuse du roi de Rome et qui suivit celui-ci à Vienne, Louis Joseph **MARCHAND** fut nommé premier valet de chambre de Napoléon I^{er} en avril 1814. Il lui resta fidèlement attaché, le suivant à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène. Là, son dévouement, sa discrétion, lui gagnèrent l'entière confiance et l'attachement de l'empereur qui en fit un de ses exécuteurs testamentaires et écrivit dans son testament : « les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami ». Marchand participerait au voyage du Retour des Cendres, tiendrait les cordons du poêle lors des funérailles nationales. Il laisserait des mémoires publiés seulement en 1952. – Colosse surnommé « mon ours d'Helvétie » par Napoléon I^{er}, Abram **NOVERRAZ** était un originaire du pays de Vaud et était entré au service de la Maison impériale en 1810. Un temps valet de pied en 1813, puis second chasseur, il suivit l'empereur à l'île d'Elbe faisant preuve de courage physique lors du voyage, et ne le quitta plus jusqu'en 1821 : il fut choisi pour faire partie du personnel de Sainte-Hélène où il épousa une femme de chambre de la comtesse de Montholon. Par testament, Napoléon I^{er} lui légua cent mille francs. Rentré en Suisse en 1821, il fut invité en 1840 à prendre part à la mission du Retour des Cendres. Plusieurs récits publiés lui sont attribués, certains apocryphes.

76. **[MARIE-LOUISE (Impératrice)]**. 2 factures manuscrites établies à son nom par des marchands de mode, chacune illustrée d'un grand en-tête armorié gravé sur cuivre ; encadrements sous verre ; rousseurs. 200 / 300

HERBAULT. Pièce signée. Paris, 31 août 1813. « *Vendu à Sa Majesté l'impératrice et reine : un chapeau de gros de Naples blanc, gros rouleau de satin id. avec une double ruché de Tulle français au bord.* » Ancien valet de chambre coiffeur de l'impératrice Joséphine, il s'était installé comme fournisseur de modes. – **NOURTIER.** Pièce manuscrite. Paris, 21 mars 1814. « *Fourni à S. M. l'impératrice et reine 7 au[nes] 1/2 satin blanc...* » Avec apostille autographe signée de mademoiselle **AUBERT**, garde d'atours de Marie-Louise et ancienne femme de chambre de Joséphine.

77. **MARINE.** – ROUSTAN (Adrien Aimé Victor). *Journal de bord individuel* [comme élève] de l'École d'application des aspirants, sur le navire école La Jeanne-d'Arc. 10 octobre 1912-21 juin 1913. Environ 400 pp. à l'encre brune, avec quelques corrections à l'encre rouge de la main de plusieurs officiers, dans 3 volumes in-folio de papier à cadres et rubriques imprimés, reliés en demi-toile, plats de cartonnage avec titre imprimé sur le plat supérieur. 600 / 800

CAMPAGNE EN AMÉRIQUE ET AUX ANTILLES (octobre 1912-mars 1913) : France (Brest), Madère (Funchal), Uruguay (Montevideo), Brésil (Rio-de-Janeiro, Bahia), La Martinique (Fort-de-France), Panama (Colón), Mexique (La Vera Cruz), États-Unis (La Nouvelle-Orléans), Cuba (La Havane), Haïti (Port-au-Prince), actuel Sénégal (Dakar), îles canaries (Las Palmas), Gibraltar, France (Toulon).

CAMPAGNE EN MER BALTIQUE : France (Toulon, rades d'Hyères, de Fréjus, de Saint-Raphaël), Italie (Naples), Tunisie (Bizerte), Algérie (Alger, Oran), Espagne (Cadix), France (La Pallice à La Rochelle, Danemark (traversée des détroits), Russie (Cronstadt), Suède (Ytterby, Stockholm, Karlskrona), Danemark (Copenhague),

ILLUSTRATION DE NOMBREUX CROQUIS ORIGINAUX, à l'encre, parfois rehaussés au crayon noir ou de couleurs : **CARTES DES MOUILLAGES**, vaisseaux, machines, armes, circuits électriques, balises.

Promu enseigne de vaisseau en 1913 puis lieutenant de vaisseau en 1919, Adrien Aimé Victor Roustan mourut en 1923 dans l'accident du dirigeable militaire qu'il commandait au-dessus de la méditerranée.

Joint, une vue photographique de *La Jeanne-d'Arc* au recto d'une carte postale avec cachets de 1903, soit neuf ans avant que ce bâtiment ne devienne navire école pour aspirants officiers de Marine.

78. **MARS** (Anne Françoise Hippolyte Boutet, dite Mademoiselle). Correspondance de 17 lettres, soit 15 autographes signés et 2 autographes, adressées au baron Isidore Justin Séverin Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français, et aux directeurs de la scène du même théâtre, Hyacinthe Albertin et Jacques Solomé. S.l., vers 1825-1835. Le tout monté sur onglets et relié en un volume in-8 carré de demi-chagrin bleu nuit à coins, dos à nerfs, reliure légèrement frottée (*reliure moderne*). 300 / 400

« Ce 25 » : « ... Je ne vous avais pas écrit plus tôt..., mais je vous croyais en voyage ; j'ai appris hier que vous n'aviez point quitté cette pauvre Comédie à qui vos soins paternels sont si nécessaires en ce moment ; soins que les comédiens se plaisaient il y a peu de tems encore à méconnaître ; le malheur et la crainte que doit leur inspirer l'avenir ont-ils servi au moins à les rendre plus sages, plus justes, et surtout plus reconnaissants ? C'est ce qu'il faudra que vous m'assuriez pour que je le croye ; ce sont des gens qui courent à leur perte avec un aplomb, une confiance et une sottise incorrigible... » Soulignant l'animosité des sociétaires à son égard, elle dit déplorer la fuite des bons auteurs vers d'autres théâtres, et le soutien vacillant du Gouvernement à la Comédie-Française. Elle parle aussi de ses émoluments à la Comédie-Française, de ses tournées en province, de ses congés de la Comédie-Française, ses rôles, *Henri III* d'Alexandre Dumas, *Le Misanthrope* de Molière, ou, entre autres, formule des demandes de faveurs au bénéfice de tiers, notamment le comédien Prosper Valmore, époux de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore.

JOINT, une lettre autographe signée du baron Taylor.

« JE PARS SAMEDI À NICE POUR EN FICHER UN COUP... »

79. **MATISSE** (Henri). Lettre autographe signée au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. [Probablement Étretat], 17 août 1921. 1 p. in-4, d'une écriture hâtive. 500 / 600

« J'AI FAIT LE DESSIN QUE VOUS M'AVEZ DEMANDÉ SUR VOTRE ALBUM. Je crois prudent de garder ce dernier jusqu'à votre retour. Écrivez à la maison à cette époque et mon fils vous portera l'album [le futur galeriste Pierre Matisse]. JE PARS SAMEDI À NICE POUR EN FICHER UN COUP. Cordialement à vous... »

À Étretat, où il passa ses vacances d'été en 1920 et 1921, Henri Matisse peignit une quarantaine de paysages. Depuis 1917, il partageait le reste du temps sa vie entre Paris et Nice, et, à la fin d'août 1921, allait emménager à sa nouvelle adresse niçoise, place Charles-Félix, cours Saleya. Il s'y consacrerait notamment à la peinture de sa série d'odalisques.

*« J'AI PASSÉ À SÉVILLE UN HIVER ENTIER AVEC LUI, ET TRÈS AGRÉABLEMENT,
NOUS TRAVAILLIONS TOUS DEUX COMME DES NÈGRES... »*

80. **MATISSE** (Henri). 2 lettres autographes signées au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. 1921 et 1922.

800 / 1 000

– Nice, 21 octobre 1921. « *CHER AMI, JE SUIS BIEN PEINÉ DE CE QUI ARRIVE À CE PAUVRE ITURRINO QUE J'AIME BEAUCOUP. J'ai passé à Séville un hiver entier avec lui, et très agréablement, nous travaillions tous deux comme des nègres. Vous pouvez compter sur moi pour votre tombola, quand voulez-vous la toile ? Rappelez-moi au bon souvenir de ce pauvre ami et croyez-moi votre tout dévoué...* » (1 p. in-8, quelques rousseurs ; enveloppe).

– Nice, 10 mars 1922. « *Mon cher ami, je lis avec beaucoup d'intérêt le livre que vous m'avez envoyé [Élie Faure a publié et préfacé plusieurs ouvrages en 1921 et 1922]. Je viens de l'avoir en mains seulement ces jours-ci, car ma famille égoïste l'a gardé un certain temps. J'ESPÈRE QUE LA TOMBOLA DE CE BON ITURRINO A DONNÉ UN CERTAIN RÉSULTAT. Veuillez lui présenter mes amitiés. Je vais, du reste, lui écrire – pour lui [dire] le plaisir que j'ai eu d'apprendre qu'il est en convalescence. Encore une fois merci, cher ami, et croyez-moi votre bien dévoué...* » (1 p. in-folio, 10 mars 1922).

CONDISCIPLE DE MATISSE AUX BEAUX-ARTS DANS LA CLASSE DE GUSTAVE MOREAU, LE PEINTRE ESPAGNOL FRANCISCO ITURRINO (1864-1924) fit de fréquents séjours à Paris avant la Première Guerre Mondiale. Il fut l'introducteur du fauvisme en Espagne, sous l'influence de Matisse avec qui il travailla en Andalousie de novembre 1910 à janvier 1911, puis à Tanger en 1912. Amputé d'une jambe en 1921, Iturrino connut une vieillesse difficile, achevée à Cagnes-sur-Mer. Pour lui venir en aide, Élie Faure organisa en 1922 la tombola dont il est question ici.

*J'ai passé à Séville
un hiver entier avec lui*

81. **MENDÈS** (Catulle). Manuscrit autographe signé intitulé « *D'une fillette tout à fait innocente qui, fort en peine d'obéir à son confesseur, interrogea sur son cas un jeune moine camaldule et se trouva si bien d'avoir suivi le conseil donné que désormais elle put entendre sans impatience les joies du paradis* ». 10 ff. in-4 oblong avec ratures et corrections, apprêtés pour l'édition puis montés sur feuillets de papier.

150 / 200

Conte licencieux anticlérical dans lequel le dévoiement du discours pastoral mène une jeune fille à la découverte des joies terrestres. Catulle mendès le publia en 1893 dans son recueil *Nouveaux contes de jadis* (Paris, Ollendorff).

« ... – Oh !, dit-elle. – Qu'est-ce, ma fille ? – Ces petits n'ont aucun vêtement ! – Aucun vêtement, en effet. – Serait-ce donc que, pour mériter le paradis, l'on doit... – On doit, pour se rendre digne des célestes récompenses, obéir à la volonté divine. – Ainsi, mon Père, il faudra que je quitte mon corsage, ma jupe... – Et votre chemise, oui, ma fille. – Hélas ! Que voilà une extraordinaire obligation ! – Votre confesseur ne vous a-t-il pas conseillé, que dis-je, ordonné d'être comme les petits enfants ? – Il est vrai, dit-elle. Ce soir, donc, quand tout le monde sera endormi, quand les chandelles seront éteintes, je ne manquerai point de me mettre toute nue. – Vous l'entendez mal, mon enfant. Je ne vois pas que ces petites filles et ces petits garçons aient attendu pour se dévêtir le sommeil des gens et l'obscurité. – Quoi ? Me déshabillerai-je en plein jour ? – Vous ferez comme il vous plaira, ma fille. Je n'ai point de commandement à vous faire, n'étant pas le directeur de votre conscience. Je me borne à vous montrer, dans l'intérêt de votre salut, le moyen d'éviter les chaudrons et les bouchers d'enfer. – Ah ! Que vous m'épouvantez, mon Père ! Je tâcherai de m'accoutumer l'esprit à un si singulier devoir, et, sans doute, quelque jour... – Prenez votre temps. Je ne vous veux point presser. Je dois vous faire remarquer pourtant, par charité, que la promptitude dans l'obéissance rend la soumission plus agréable au Seigneur... »

JOINT, un portrait photographique de Catulle Mendès tiré sur carte postale.



LES HUGUENOTS

82. **MEYERBEER** (Giacomo). Manuscrit musical autographe, pour chant et accompagnement de clavier. 3 systèmes de 3 portées et un système de 2 portées, à l'encre, sur une p. in-4 oblong, avec ajouts et corrections à l'encre et au crayon, une biffure au crayon rouge ; apostille ancienne à l'encre. 600 / 800

Passage du deuxième couplet de la romance de Raoul (« Plus blanche que la blanche hermine »), au premier acte de l'opéra *Les Huguenots* : « En m'écoutant, un doux sourire / Trahit le trouble, trahit le trouble de son cœur, / Et dans ses yeux moi j'ai su / Lire le présage de mon bonheur / Amant fidèle, flamme nouvelle / Me brûle encor, hélas, loin d'elle / Me brûle encor. »

Version primitive comportant des variantes de texte et de musique avec la version imprimée en 1847 à Paris chez Brandus. Le contrechant du début de l'accompagnement du présent manuscrit serait ainsi employé par la suite comme thème du chant.

Composé sur un livret d'Eugène Scribe d'après la *Chronique du règne de Charles IX* de Prosper Mérimée, cet opéra fut créé le 29 février 1836 à l'Opéra de Paris.

83. **MINORQUE.** – BOUFFLERS-REMIENCOURT (Charles-Marc-Jean-François-Régis de). Visa signé (s.l.n.d.) sur une pièce signée par deux membres du régiment Royal-Infanterie avec visa du colonel, le marquis Charles-Claude-François Du Tillet (Metz, 25 septembre 1765, 1/2 p. in-folio, cachet de cire rouge du régiment). 100 / 150

Demande d'admission aux Invalides pour un grenadier « blessé à la tête au siège du fort St-Philippe en l'île Minorque [en 1756] ».

84. **MIRBEAU** (Octave). Lettre autographe signée. « Du Père-Lachaise », 11 décembre 1886. 1 p. in-8. 200 / 300

« *MA PETITE TOMBE ADORÉE, nous irons demain te prendre, à sept heures précises. Fais-toi belle, comme pour notre enterrement. J'ai pris aujourd'hui une loge pour les Variétés. J'espère que cette dernière épreuve te ramènera à la vérité, sur la voie du macabrisme. Nous t'embrassons. Octave Mirbeau. Jean-Louis Forain [ce dernier nom également de la main de Mirbeau]* ».

DESSIN ORIGINAL REPRÉSENTANT UNE TÊTE DE MORT RAYONNANTE avec devise de Louis XIV, « *nec pluribus impar* ». Octave Mirbeau venait de publier le 23 novembre un roman macabre, *Le Calvaire*.

LE PRÉSENT DOCUMENT A FIGURÉ DANS L'EXPOSITION DESSINS D'ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XIX^e SIÈCLE, tenue à la Maison de Balzac à Paris du 25 novembre 1983 au 26 février 1984 (n° 131 du catalogue). Il a fait l'objet d'une notice avec reproduction dans l'ouvrage de Roselyne de Ayala et Jean-Pierre Guéno, *Les Plus belles lettres illustrées* (Paris, Éditions de La Martinière, 1998, pp. 108-109).



14 février 1905

GIVERNY
PAR VERNON
EURE

Monsieur,

Je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu à l'appel qui m'a été fait, mais je suis surmené de travail en ce moment et n'ayant pas de toiles à pouvoir donner, je n'ai pas le temps de rien terminer en dehors de ce que j'ai à faire en ce moment.

Je vous prie donc de m'inscrire pour la somme de 300 f. que je vous adresserai lorsque vous me le direz, vous priant de m'excuser auprès de votre comité de ne pouvoir faire mieux. Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués...

MONET EN SOUTIEN À LA RÉVOLUTION RUSSE DE 1905

85. **MONET** (Claude). Lettre autographe signée « Claude Monet » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Giverny, 14 février 1905. 2 pp. in-8, en tête imprimé à son adresse de Giverny. 1 000 / 1 500

« Monsieur, je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu à l'appel qui m'a été fait, mais JE SUIS SURMENÉ DE TRAVAIL EN CE MOMENT ET, N'AYANT PAS DE TOILES À POUVOIR DONNER, JE N'AI PAS LE TEMPS DE RIEN TERMINER EN DEHORS DE CE QUE J'AI À FAIRE EN CE MOMENT.

Je vous prie donc de m'inscrire pour la somme de 300 f. que je vous adresserai lorsque vous me le direz, vous priant de m'excuser auprès de votre comité de ne pouvoir faire mieux. Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués... »

LE MASSACRE DU « DIMANCHE ROUGE » (22 janvier 1905). Ce drame, qui vit l'armée tirer sur des manifestants pacifiques, donna le signal d'une première révolution en Russie, eut un retentissement international et suscita un large mouvement de soutien. C'est ainsi qu'Élie Faure organisa immédiatement à Paris une tombola en faveur des révolutionnaires russes.

86. **MONET** (Claude). Lettre autographe signée « *Claude Monet* » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Giverny, 2 novembre 1921. 1 p. in-8, en-tête imprimé à son adresse de Giverny ; enveloppe. 800 / 1 000

« Monsieur, j'ai beaucoup donné pendant les guerres et suis à présent assez dépourvu de toiles à pouvoir donner.

JE NE VEUX CEPENDANT PAS RESTER SOURD À VOTRE APPEL, EN FAVEUR D'UN CONFRÈRE SI CRUELLEMENT TOUCHÉ. Je vous envoie donc ci-joint un billet de mille francs, qui lui sera utile de suite. Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments... »

AIDE AU PEINTRE FRANCISCO ITURRINO. L'artiste espagnol, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme (comme Raoul Dufy) et introduit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

87. **MUSIQUE.** – MANUSCRIT. France, fin du XVIII^e siècle. 36 ff. in-4 oblong de plusieurs mains, reliés en un volume de demi-basane, plats semi-rigides de papier marbré, reliure usagée, travaux de vers (reliure de l'époque). 150 / 200

Recueil d'œuvres et extraits d'œuvres vocales avec accompagnement : les chansons « *Philis un autre amant...* » et « *La bergère Célimène...* » d'Antonio **ALBANESE** (voix et accompagnement de harpe et basse continue, dont la seconde inspira à Mozart 12 variations pour violon et clavier), un air de Julie de Nicolas **DEZEDE** (acte III, scène 10, voix et accompagnement de basse continue), 3 airs d'André-Ernest-Modeste **GRETRY** (*Zémire et Azor*, acte III, scènes I et V, voix et accompagnement de harpe et basse continue, et acte IV, scène 4, voix et accompagnement de clavier, *Le Huron*, acte I, scène 1, voix et accompagnement de clavier), la romance « *Les regrets de Pétrarque* » de Charles de **LUSSE** (voix et accompagnement de harpe et basse continue), un trio de *La Belle Arsène* de Pierre-Alexandre **MONSIGNY** (acte III, scène 9, parties de voix seules). Avec 3 pièces instrumentales, dont une sonate pour clavecin de Domenico **ALBERTI** et une sonate pour violon de Luigi **BOCCHERINI** (partie de violon seule), etc.

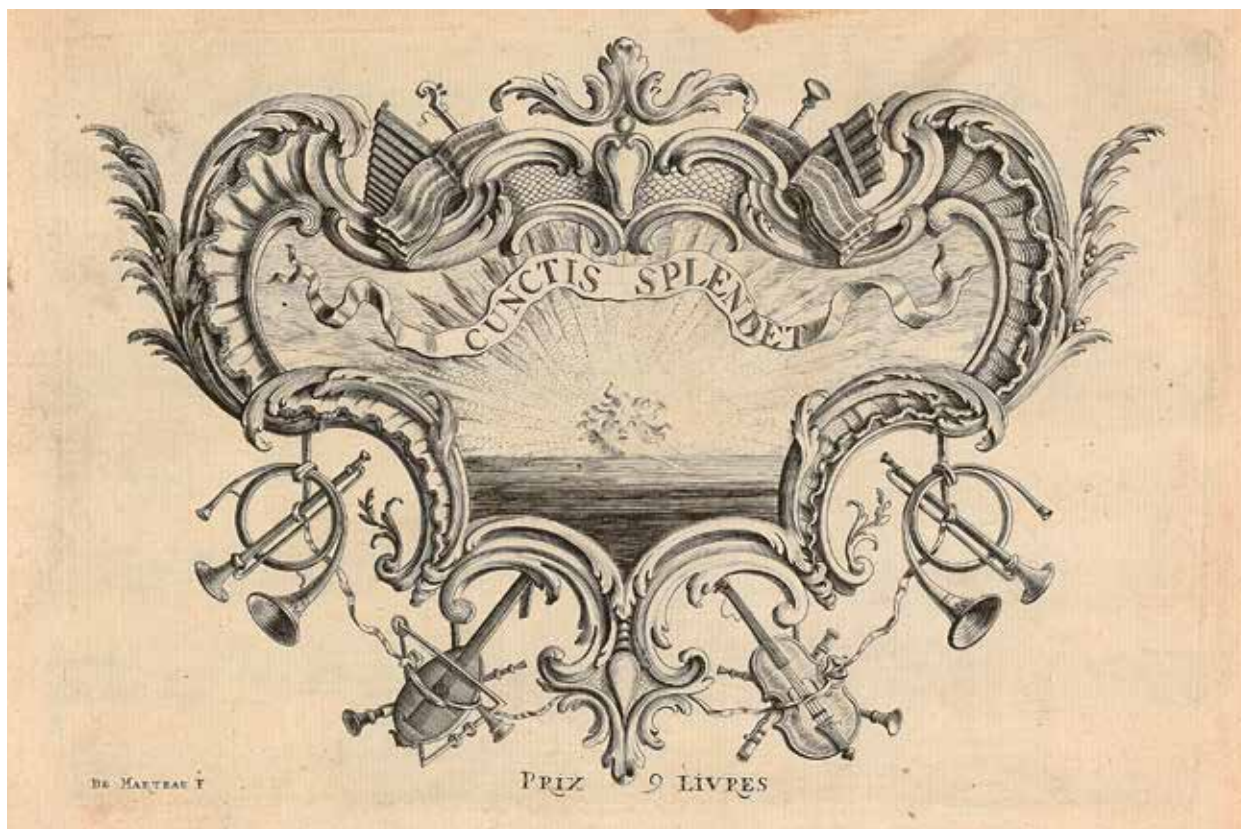


88

88. **MUSIQUE.** – MANUSCRIT. France, XVIII^e siècle. 65 ff. in-4 oblong de plusieurs mains dont une pour la majeure partie du volume, reliés en un volume semi-rigide de parchemin manuscrit ancien de récupération (*reliure de l'époque*). 200 / 300

RECUEIL DE MOTETS, sans accompagnement : Nicolas **BERNIER**, *Surge prope soror* (à une voix), *Intonuit de cælo Dominus* (à une voix) ; André **CAMPRA**, *Omnes gentes plaudite manibus* (à 2 voix), *Cari Zephiri volate* (à deux voix), *O dulcis amor* (à une voix) ; Pierre **GAULTIER**, *O mysterium ineffabile* (à une voix) ; Michel Richard de **LALANDE**, *Miserere* (à une voix) ; Jean-Baptiste **LULLY**, *Venerabilis barba capucinatorum* (à trois voix) ; Jean-Baptiste **MORIN**, *Ad mensam cælitus paratam* (à une voix) ; etc. En fin de volume, un motet avec accompagnement et quelques pièces instrumentales. Table des matières manuscrite au recto de la première garde volante, pièces de vers aux recto et verso de la dernière garde volante.

Le manuscrit ayant servi à la reliure, comportant de la musique notée, fait partie de la liturgie de la Vigile de Pâques (*Exsultet* et, en trait, le cantique de Moïse).

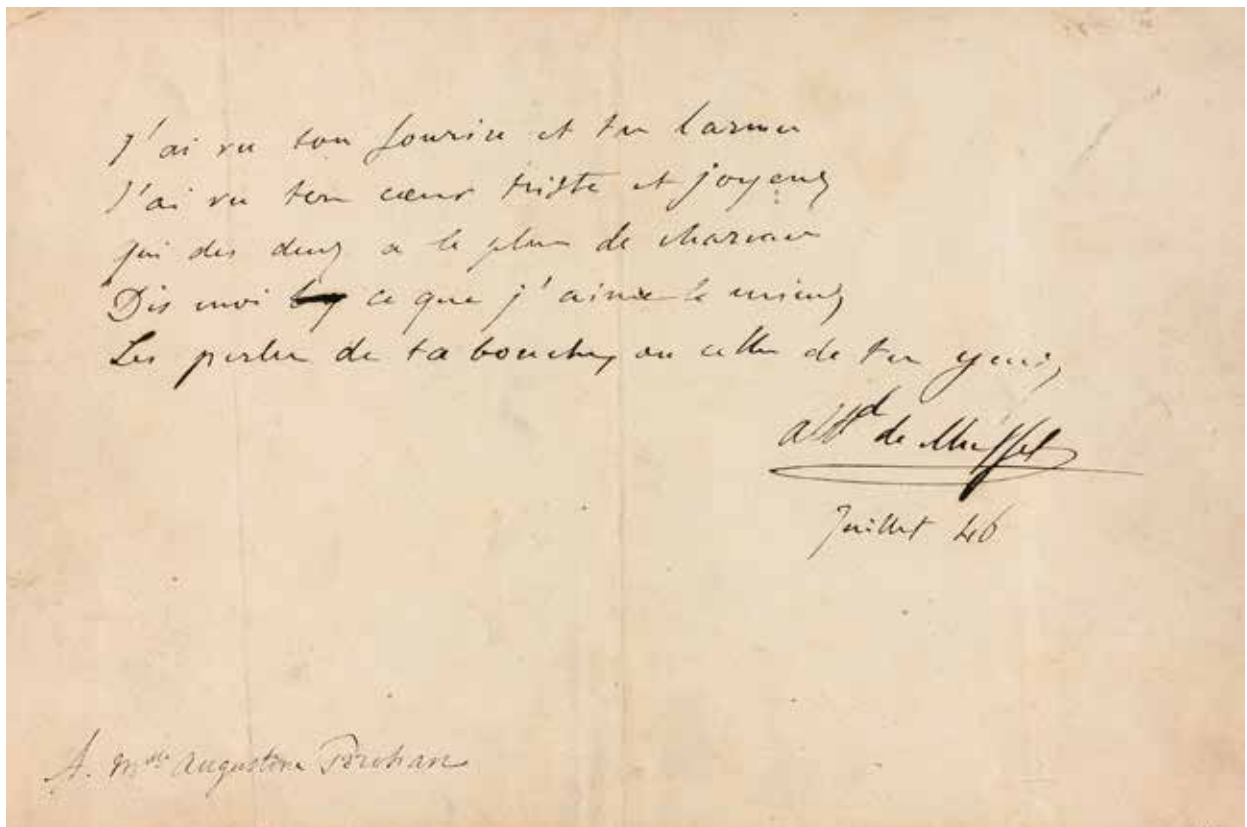


89. **MUSIQUE.** – PERGOLESI (Giovanni-Battista Draghi, dit). *Tracollo. Intermède en deux actes.* Se vend à Paris aux adresses ordinaires, [1753]. In-4 oblong, 43 ff. gravés sur cuivre, parchemin vert, dos à nerfs, reliure frottée avec coins émoussés (reliure de l'époque). 200 / 300

ÉDITION ORIGINALE (RISM, P 1413), comprenant un frontispice par Gilles Demarteau, un feuillet de titre, un feuillet de dédicace, et 80 pages de musique notée. Composée sur un livret de Tommaso Mariani, cette pièce fut créée sous le titre de *Livietta e Tracollo* le 25 octobre 1734 au théâtre San Bartolomeo de Naples, comme intermède (intermezzo) à un *opera seria* du même Pergolesi, intitulé *Adriano in Siria*. Cet intermède devint séparément une pièce à succès jouée dans toute l'Europe, notamment le 1^{er} septembre 1753 à l'Académie royale de musique de Paris sous le titre *Tracollo, medico ignorante*.

RELIÉ À LA SUITE : **COCCHI** (Gioacchino). *Ouverture e scelta d'arie della Scaltra governatrice*. [Paris, 1753]. In-4 oblong, 22 ff. gravés sur cuivre. Soit un frontispice par Gilles Demarteau identique à celui de l'ouvrage ci-dessus, et 42 pages de musique notée, dont la première porte le titre. **ÉDITION ORIGINALE** (RISM, C 3233). Ouverture et choix d'airs de l'opéra *La Scaltra governatrice*, représenté pour la première fois en France le 25 janvier 1753 à l'Académie royale de musique.

AU CŒUR DE LA QUERELLE DES BOUFFONS. Autour de l'introduction en France de l'opéra bouffe (issu de l'intermède) comme ceux de Pergolesi par la troupe italienne des Bouffons, l'opinion se divisa en deux partis, celui du « coin du roi », emmené par Rameau, qui défendait la musique française, et celui du « coin de la reine », où la voix dominante était celle de Rousseau, qui défendait le naturel de l'opéra italien. Le frontispice de chacune des deux pièces du présent volume, qui porte l'emblème à la devise « cunctis splendet », n'apparaît que sur 4 éditions connues, toutes en 1753, toutes de compositeurs italiens, dont une dédiée au comte de Clermont, le principal tenant à la Cour du « coin de la reine » et probablement le mécène de ces éditions ; l'ouvrage de Pergolesi porte ici une dédicace gravée du chanteur italien Giuseppe Cosimi de la troupe des Bouffons à la duchesse d'Orléans, Louise-Henriette de Bourbon-Conti, autre soutien actif de l'opéra italien en France.



90

90. **MUSSET** (Alfred de). Poème autographe signé. Daté « juillet 46 ». Quintil sur une p. in-4 oblong, traces de colle au verso. 1 000 / 1 500

Charmant quintil dédié « à M^{lle} Augustine Brohan », comédienne qu'il rencontra en 1846 et avec qui il entretint une relation d'amitié amoureuse. Il lui dédia également une « Chanson » (« Bonjour, Suzon, ma fleur des bois »).

Le présent poème parut d'abord le 5 novembre 1850 dans le *Journal des femmes*, puis fut publié en fac-similé sous un portrait d'Augustine Brohan dans le n° 5 du *Décameron dramatique*, périodique dirigé par Jacques Offenbach alors chef d'orchestre de la Comédie-Française. Il fut enfin intégré en 1866 dans les *Œuvres posthumes* du poète (Paris, Charpentier, *Œuvres complètes*, t. X).

« J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton cœur triste et joyeux.
Qui des deux a le plus de charmes ?
Dis-moi ce que j'aime le mieux,
Les perles de ta bouche ou celle de tes yeux. »

91. **MUSSET** (Alfred de). Lettre autographe signée au pianiste et compositeur Hermann Cohen. [Paris], s.d. 1 p. in-8. 200 / 300

« Ce soir, chez la d[uche]sse de Castries, il y a une petite soirée. Ces dames (M^{me} de Fittsbjames, M^{me} de Contades, etc.) veulent vos Suzons. Voulez-vous venir en personne ? Voulez-vous me dire si vous êtes libre, voulez-vous passer chez moi à 8 h. et demie ? Je vous écris à la hâte et à brûle-pourpoint. Excusez-moi. Mille amitiés... »

Alfred de Musset et Hermann Cohen (ancien élève et collaborateur de Franz Liszt) composèrent ensemble trois chansons, « Bonjour, Suzon ! », « Non, Suzon, pas encore ! » et « Adieu, Suzon ! ».

92. **NADAR** (Félix Tournachon, dit). Correspondance de 32 missives (30 lettres et 2 cartes), soit 30 autographes signées et 2 autographes, dont 2 incomplètes, adressées au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. 1900-1905 et s.d. Dont 6 avec grand en-tête illustré à son nom et au ballon monté ; une quinzaine d'enveloppes conservées.

800 / 1 000

NADAR MARSEILLAIS. Après la cession de son affaire parisienne à son fils Paul, en 1894, Nadar vint se fixer un temps à Marseille, en raison de l'état de santé de son épouse et pour tenter de remédier à ses difficultés financières. Il y fonda en 1897 une nouvelle maison de photographie, tenue par des employés, mais où il se réservait les prises de vue des personnalités. En juin 1899, il céda contre rente la direction de cet atelier à deux amies, Germaine Sallenave et Marie Gilard. Cette dernière, surnommée Miche, était la sœur de Suzanne Gilard, l'épouse d'Élie Faure. Le docteur Faure était par ailleurs le neveu d'Élisée Reclus, grand ami de Nadar depuis l'époque de la Commune. Un des célèbres portraits d'Élie Faure fut pris dans l'atelier Nadar de Marseille vers 1903.

BELLE CORRESPONDANCE FAMILIÈRE ÉVOQUANT ENTRE AUTRES SON ATELIER DE PHOTOGRAPHIE MARSEILLAIS ET SES SOUVENIRS D'AÉROSTIER. Nadar et Élie Faure étaient très proches, comme le soulignent ici le tutoiement, les adresses « mon Élie » et les signatures « Tonton Nadar », et la présente correspondance parle de vacances communes, donne des nouvelles de la belle-sœur d'Élie Faure, évoque des envois de livres, des corrections d'épreuves d'articles de Nadar. Celui-ci annonce à Élie Faure qu'il va lui léguer ses papiers (octobre 1902) et lui demande de l'aide pour éviter Bicêtre à son frère cadet (« il faut que mon amitié pour toi soit grosse, à tant abuser de la tienne ! », 16 décembre 1902).

Marseille, octobre 1901. « En très hâte, – un service à te demander d'archi-urgence... L'ami Borie [André Borie], correspondant du Monde illustré vient me voir et, en parlant du BALLON DE LA VAUX [l'aéronaute Henry de La Vaux effectua des expériences en ballon à Paris en 1900], me demande pour son journal UN ARTICLE QUE J'ÉTAIS À CONCLURE ET DONT LE CLOU EST UN SOUVENIR D'HENRI RIVIÈRE [le peintre], une bonne fortune d'actualité... La publicité d'un quotidien porte mieux, mais auquel, pour NE PAS FRAYER AVEC L'ENNEMI ? AVANT TOUT, RIEN AU FIGARO... » – Marseille, « 31 8^{bre} » [probablement 1902]. « ... Ça m'est très bon de retrouver en toi ce qui est moi, de penser comme tu penses, ce que tu penses. J'aurais ajouté q.q. chose à ta PESÉE COMPARATIVE DE BALZAC AVEC ZOLA. Ceci :... L'un est resté stérilement tourné sur hier, la mort ; l'autre regarde et voit demain, la vie. Je crois essentiel d'insister sur la démoralisation, le découragement, la dissolution que nous laisse Balzac, monarchique et papiste. Et parfois que de sottise dans le tranchant de ses affirmations !... » – Nadar évoque également ses portraits par les peintres **CAROLUS-DURAN** et Georges **MITA** (4 mars 1903), **SON ÉPOUSE ET COLLABORATRICE ERNESTINE** (« Nous devons le témoignage à qui nous donna l'exemple », 31 octobre, probablement 1902), Eugène **CARRIÈRE** (31 octobre 1902, 4 mars 1903), Honoré **DAUMIER** (18 juin 1901), Anatole **FRANCE** (1^{er} novembre 1900), Urbain **GOHIER** (19 juillet 1900), l'écrivain et homme politique Clovis **HUGUES**, ancien communal marseillais (9 février 1904), l'homme politique et ethnologue anarchiste Élie **RECLUS** (9 février 1904), Laurent **TAILHADE** (19 juillet 1900), l'**EXPOSITION UNIVERSELLE** (7 novembre 1900), etc.

JOINT : un brouillon autographe de lettre de Nadar au verso d'une page autographe d'un texte de lui sur Élisée Reclus (ce brouillon accompagnait la lettre de Nadar à Élie Faure du 2 octobre 1905). – Une carte de visite autographe signée de Nadar à l'écrivain et homme politique Clovis Hugues devant servir de recommandation à Élie Faure auprès de lui (s.l.n.d.). – 2 cartes autographes signées de Nadar à des journalistes (dont une à Philippe Gille) par lesquelles il demande d'annoncer la vente aux enchères des collections de son ami l'écrivain et aquafortiste Aglaüs Bouvenne (toutes deux datées de Dax le 1^{er} novembre 1891). – Une lettre adressée à Nadar par un ami (1891).

MENELIK II « EST MECONTENT.

LES GÉNÉRAUX LE BLÂMENT DE TROP BIEN ACCUEILLIR LES EUROPÉENS... »

93. **ORLÉANS** (Henri d'). 4 lettres et cartes autographes au diplomate Georges Cogordan, alors consul général de France au Caire.

150 / 200

Djibouti, 4 mai [1898]. « ... Djibouti s'est pourtant bien transformé ; on bâtit de tous côtés. Il y a plus de 600 colons européens. Mais l'administration et les formes qui pourraient convenir à un protectorat de Somalis sont loin d'être satisfaisantes pour le nouvel état de choses. Et pour dire vraiment la vérité, il règne une certaine anarchie. On ne sait à qui s'adresser. Les commerçants trouvent à jute titre que non seulement on ne les encourage pas, mais on entrave leurs efforts... Nos rapports du côté de l'Abyssinie commencent à devenir tendus ; ils pourraient se tendre encore plus. L'empereur est mécontent. Les généraux le blâment de trop bien accueillir les Européens. Et les cadeaux qui lui viennent de France commencent à l'effrayer. D'un autre côté, le peu de justice que les Abyssiniens qui viennent à Djibouti y trouvent, les irrite. Ils commencent à préférer Zeylah [ville portuaire tenue par les Anglais]. On répète à Addis-Ababa les conversations imprudentes qui ont lieu ici, telles que celle de la possibilité de la prise de Harrar. Il est triste de dire qu'à Zeylah on fait tout pour encourager le commerce... » Il évoque ensuite l'échec des missions de Christian de Bonchamps et du capitaine Clochette, le ras Makonnen, parle du Choa, du pays Galla... – Etc.

94. [POMPADOUR (Marquise de)]. – [FALQUES (Marianne-Agnès Pillement, dite mademoiselle de)]. Manuscrit intitulé « *Histoire de madame la marquise de Pompadour* ». Probablement fin du XVIII^e siècle. 43-38 pp. in-4, de deux mains différentes, en 2 cahiers brochés ensemble sous couverture de papier dominoté. Le tout placé dans une chemise à dos de veau rouge avec pièce de titre sur le premier plat, sous étui bordé (*chemise et étui modernes*). 600 / 800

Violent pamphlet contre la marquise de Pompadour, qui est dépeinte sous les traits d'une intrigante sans morale, sans vision politique, et même, en 1758, sans beauté : « ... Ainsy elle avoit toutes les raisons du monde de triompher et de se féliciter d'avoir sçu choisir l'unique sûr[e] voye qui s'offroit de captiver le roy et de s'en assurer la conquête... Ce secret consistoit uniquement à saisir l'humeur du roy et à prendre à tâche de s'y conformer en tout. De là venoit qu'il ne trouvoit nul[le] part de plaisir plus grand que dans sa compagnie. ce n'est ny la grande beauté ny le grand esprit qui conduit à ce but, c'est plutôt une sage discussion qui ose sacrifier à la complaisance, une esprit personnellement intéressée qui, surtout dans des bagatelles, dans de petits caprices, dans de sott[e] passion[s], préfère toujours sa satisfaction particulièr[e] à celle des autres... » (première partie, p. 28).

Ce texte, qui se présente comme achevé en 1758, fut publié en 1759, dans une impression hollandaise sous l'adresse fictive de S. Hooper à Londres – il en parut une traduction anglaise, concurrentement ou peut-être même un peu avant.

Le présent manuscrit a été établi sur papier d'Auvergne filigrané « *Gourbeyre* » et daté « 1742 », mais ce millésime continua à être placé en filigrane sur des papiers fabriqués bien après, parfois jusque dans les années 1780. En fait, la présente copie a probablement été établie à l'époque où Marie-Antoinette faisait à son tour l'objet d'une violente campagne de libelles.

UNE MYSTÉRIEUSE FEMME DE LETTRES, « MADEMOISELLE DE FALQUES ». Dite aussi Mademoiselle de Fauques, avec ou sans « s » final et avec ou sans particule, elle était née Marianne-Agnès Pillement (1720-1804), dans le Comtat-Venaissin, peut-être à Avignon, vécut un temps en Angleterre, et publia des contes dans les années 1750-1770. On sait peu de choses d'elle mais sa vie fut entourée de rumeurs : Quérard, par exemple, en fait la sœur du peintre et graveur Jean Pillement, et l'épouse de l'agent de change Charles Falque qui fut pendu pour faux, avant d'indiquer que, veuve, elle mena une vie aventureuse, de « catin, même, sous le nom de comtesse de Clermont ». Il la fait se défenestrer en 1773.

Provenance : bibliothèque de l'historien Amédée de Caix de Saint-Aymour.

JOINT, UN VOLUME IMPRIME, ÉDITION DU TEXTE ÉTABLIE SUR LE PRÉSENT MANUSCRIT (Paris, Mercure de France, in-8, demi-basane dans le goût du XVIII^e siècle, tirage sur vergé, probablement hors commerce).

« DANS LE CŒUR L'UNE DE L'AUTRE
POUR PRIER TOUJOURS DIEU ENSEMBLE... »

95. **PORT-ROYAL.** – **SAINTE-EUGÉNIE** (Anne de Boulogne, baronne de Saint-Ange, dite en religion Anne de). Lettre autographe signée à **ANGÉLIQUE ARNAULD D'ANDILLY**, dite en religion Angélique de Saint-Jean. S.l., [probablement au monastère de Chaillot], « *ce jour S[ain]t-Jean* » [24 juin 1665]. 1 p. in-8, adresse au dos, petit manque marginal de papier. 400 / 500

« J'attendois une occasion pour vous escrire & j'en ay trouvé une fort favorable puisque vous me priez par humilité de vous loger dans mon cœur pour vous porter avec moy quand je vay prier Dieu. Je vous supplie de la mesme chose, ma très chère sœur, & je croy que c'est Dieu qui vous a donné cette pensée pour ma consolation de voir une union sy parfaite que d'estre dans le cœur l'une de l'autre pour prier tousjours Dieu ensemble. Il n'y a point de joye au monde pareille à celle quy vient de ses tesmoignage[s] d'affection[n] quy ne regarde que Dieu. Je suis en luy toute à vous... Je salue très humblement ma s[œu]r Madeleine de S[ain]te-Agnès [Madeleine de Ligny, qui fut abbesse de Port-Royal]. Et toutes nos sœurs. Et toutes nos petite[s] sœurs de toute mon affection... »

dans le cœur l'une de l'autre

DEUX DES SEIZE RELIGIEUSES OPPOSANTES AU FORMULAIRE, EXILÉES DE PORT-ROYAL. Fille de Jules de Boulogne, gouverneur de Nogent-le-Roi et maître d'hôtel ordinaire du roi, **ANNE DE BOULOGNE** fut l'épouse de François Le Charron, baron de Saint-Ange, premier maître d'hôtel ordinaire de la reine, et elle-même un temps au service d'Anne d'Autriche comme dame d'honneur. Dévote, d'abord familière des jésuites et des carmélites, elle se rapprocha des jansénistes et prit Saint-Cyran comme directeur de conscience. Ayant eu dès l'enfance une attirance pour la vie monastique, elle entra à Port-Royal en 1653, deux ans après la mort de son époux. Refusant farouchement de signer le Formulaire imposé par la papauté, elle fut placée de force au monastère de Chaillot d'août 1664 à juillet 1665. Robert Arnauld d'Andilly écrivit son panégyrique. – Seconde Angélique Arnauld et nièce de la première, **ANGÉLIQUE ARNAULD D'ANDILLY** entra à Port-Royal en 1641, devint sous-prieure et maîtresse des novices (1653), puis prieure (1669), et fut l'abbesse du monastère (1678). Ayant refusé de signer le formulaire, elle fut exilée de juillet 1664 à août 1665 au monastère des Annonciades. Elle a laissé divers textes de piété publiés après sa mort.

RARE.

96. **PROUST** (Marcel). Précieuse correspondance de 17 lettres autographes signées au poète Fernand Gregh. 1892-1909. 50 pp. de formats divers. Le tout monté sur feuillets de papier fort en un volume in-4, maroquin bleu nuit, dos à nerfs cloisonné de listels de cuir beige mosaïqués, encadrement mosaïqué et doré sur les plats formé d'un filet doré et de listels de cuir beige avec bouquets de feuilles beiges aux angles cerclés d'étoiles dorées, encadrement intérieur de maroquin bleu nuit fileté avec bouquets de feuilles de cuir beige mosaïqués aux angles, doublures et gardes de soie grège brochée d'or, tranches dorées, chemise doublée à dos et bandes de maroquin bleu nuit, étui bordé (René Kieffer). 40 000 / 50 000

1 dans l'ordre chronologique restitué (« 5 » dans l'ordre physique du recueil). 4 pp. in-16. Marcel Proust, *Correspondance* (édition établie par Philip Kolb), Paris, Plon, vol. I, 1970, n° 47 ; Marcel Proust, *Lettres* (anthologie proposée par Françoise Leriche), Paris, Plon, 2004, n° 25. - 2 (« 3 »). 2 pp. in-8 au crayon sur papier à en-tête de la revue *Le Banquet*. *Correspondance*, vol. I, n° 51. - 3 (« 4 »). 3 pp. in-12, au verso, entame de lettre biffée datée « Paris 24 octobre ». *Correspondance*, vol. I, n° 63, dans un texte incomplet de la fin, établi d'après l'ouvrage de Gregh, et qui ne mentionne pas l'apostrophe. - 4 (« 1 »). 1 p. in-16. *Correspondance*, vol. I, n° 65 ; *Lettres*, n° 28. - 5 (« 2 »). 2 pp. in-12 sur un feuillet réglé d'écolier. *Correspondance*, vol. I, n° 206 (lettre de Proust) et n° 205 (lettre de madame Arman de Caillavet, numérotée « 2bis » dans le recueil). - 6 (« 10 »). 1/2 p. in-8. Marcel Proust, *Correspondance*, vol. II, 1976, n° 112 - 7 (« 8 »). 4 pp. in-12, enveloppe (jointe par erreur à la lettre numérotée « 9 »). *Correspondance*, vol. II, n° 298, dans un texte légèrement fautif établi d'après l'ouvrage de Fernand Gregh. - 8 (« 9 »). 3 pp. in-12, enveloppe (jointe par erreur à la lettre numérotée « 8 »). *Correspondance*, vol. III, 1977, n° 203, dans un texte tronqué de trois mots et avec deux variantes, établi d'après l'ouvrage de Fernand Gregh. - 9 (« 12 »). 2 pp. 1/2 in-12, enveloppe. *Correspondance*, vol. III, n° 254. - 10 (« 6 »). 4 pp. in-12, enveloppe (jointe par erreur à la lettre numérotée « 13 »). *Correspondance*, vol. IV, 1978, n° 76 ; *Lettres*, n° 147. - 11 (« 15 »). 4 pp. in-12, enveloppe. *Correspondance*, vol. IV, n° 123, dans un texte tronqué du post-scriptum, établi d'après l'ouvrage de Fernand Gregh. - 12 (« 11 »). 4 pp. in-12. *Correspondance*, vol. IV, n° 215, dans un texte avec une variante, établi d'après l'ouvrage de Fernand Gregh. - 13 (« 13 »). 1 p. 1/2 in-12. *Correspondance*, vol. IV, n° 222. - 14 (« 14 »). 1 p. in-12, enveloppe. *Correspondance*, vol. IV, n° 223. - 15 (« 16 »). 1 p. in-12, enveloppe. *Correspondance*, vol. V, 1978, n° 3. - 16 (« 7 »). 3 pp. 1/2 in-12. *Correspondance*, vol. V, n° 143. - 17 (« 17 »). 4 pp. in-12, enveloppe. *Correspondance*, vol. IX, 1982, n° 13 ; *Lettres*, n° 261.

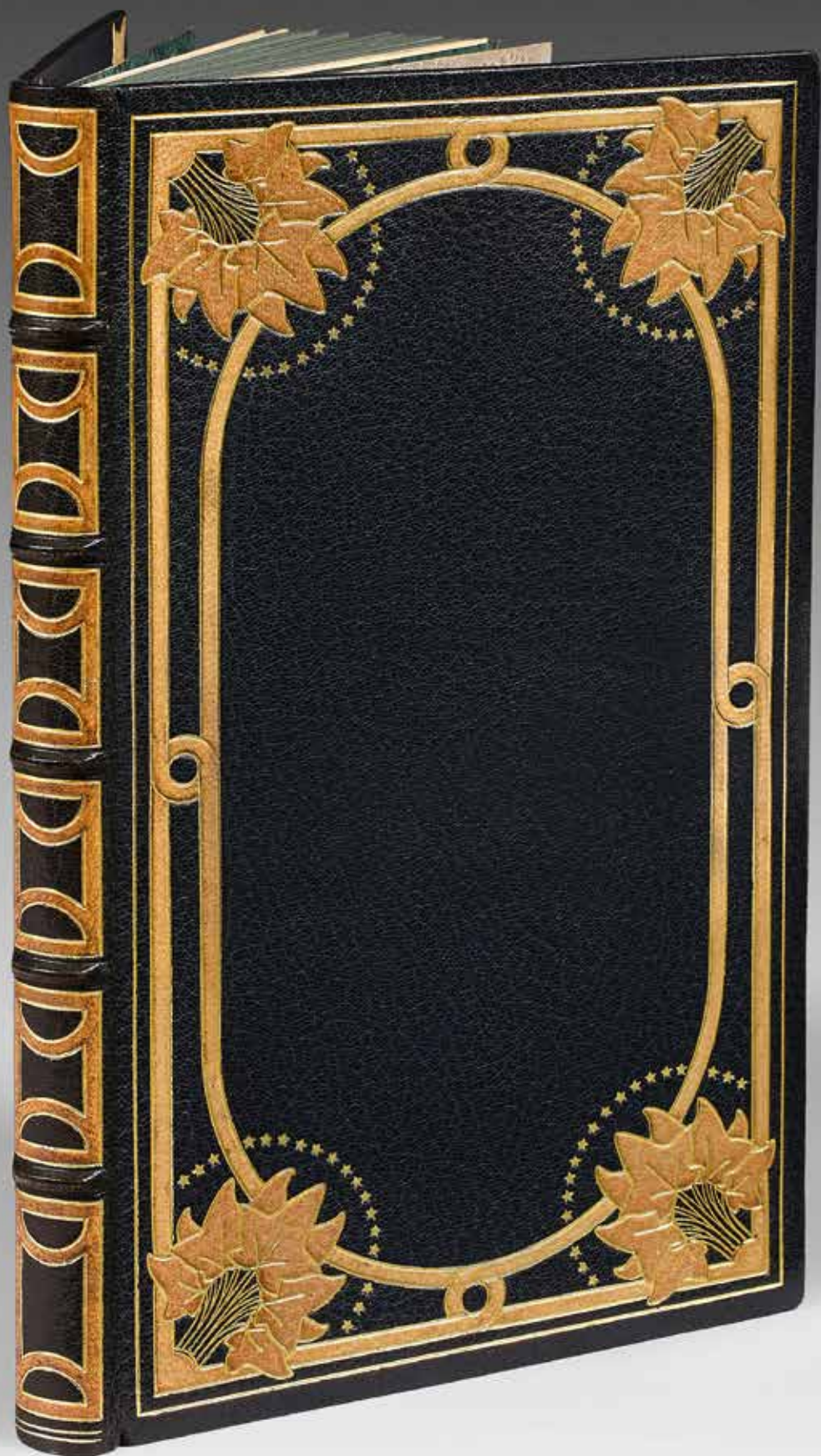
Importantes lettres de jeunesse et de maturité

ÉVOCATIONS DE SES PREMIERS PAS LITTÉRAIRES. Marcel Proust cite ici plusieurs textes publiés dans la revue *Le Banquet* (1892-1893), qu'il intégrerait ultérieurement dans ses propres recueils : « La Mer » et « Portrait de madame XX », qui figureraient en 1896 dans *Les Plaisirs et les jours*, de même qu'un pastiche d'Henri de Régnier qui viendrait prendre place en 1919 dans *Pastiches et mélanges*. Il annonce aussi l'envoi d'une notice sur une nouvelle d'Henri de Régnier, notice recueillie en 1927 dans *Chroniques*, et consacre plusieurs de ses lettres à faire de la critique littéraire, concernant des textes publiés par ses camarades dans *Le Banquet* et surtout des poèmes de Fernand Gregh. Il évoque également l'historien et théoricien de l'art John Ruskin dont il traduisit deux ouvrages en français, ou encore le prince Constantin de Brancovan, qui publia des extraits de ses œuvres dans sa revue *La Renaissance latine*.

FLORILÈGE POÉTIQUE. Proust émaille plusieurs de ses lettres de citations de vers de Baudelaire, Hugo ou Molière, ou d'allusions admiratives à Chénier, Homère ou Musset.

ÉCLAIRAGES SUR DES SOURCES DE JEAN SANTEUIL ET DE LA RECHERCHE. Plusieurs anecdotes dans ces lettres ont trait au professeur de philosophie de Marcel Proust, Alphonse Darlu, décrit sous les traits de monsieur Beulier dans *Jean Santeuil*. De même, un pan de l'univers proustien transposé dans la *Recherche* vit dans les présentes lettres : s'y retrouvent Anatole France, modèle principal du personnage Bergotte, Paul Dubois, modèle du docteur Du Boulbon, et Proust mentionne sa croisière en mer sur un yacht qui lui a inspiré deux passages des *Jeunes filles* et d'*Albertine disparue*. En outre, il évoque le philosophe Henri Bergson dont les idées fournissent une des clefs de la Recherche.

FERNAND GREGH, HOMME DE LETTRES ET CAMARADE DES DÉBUTS DE PROUST. C'est en janvier 1892, parmi les élèves du lycée Condorcet qui animaient la revue littéraire *Le Banquet*, que Fernand Gregh (1873-1960) rencontra Marcel Proust. Il devint rapidement le directeur de ce périodique, tandis que Proust y publiait parmi ses premiers textes importants, littéraires et théoriques. Avec deux autres élèves du lycée et membres du *Banquet*, Louis de La Salle et Daniel Halévy, Proust et Gregh entreprirent en 1893 l'écriture d'un roman à quatre mains. Ce texte collectif, conçu sur le modèle de *La Croix de Berny* (composé par Gautier et trois autres écrivains) ne fut pas achevé, mais Proust en fut le principal rédacteur et y plaça déjà des thèmes qui se retrouveraient dans la Recherche. Fernand Gregh se consacra ensuite presque exclusivement à la poésie, remportant un prix de l'Académie française en 1896, et joua un certain rôle dans la vie littéraire par sa position de secrétaire de rédaction à la *Revue de Paris* (1894-1897) et de rédacteur des *Lettres* (jusqu'en 1909). Son amitié avec Proust connut cependant des intermittences, en raison notamment de divergences esthétiques. Par ailleurs, comme beaucoup d'écrivains « arrivés », Gregh regarda Proust d'abord avec un peu de condescendance, tandis que Proust moquait de son côté le ridicule du caractère « charmant » de son ami. Fernand Gregh entra à l'Académie française en 1953 et laissa d'importants souvenirs littéraires, dont un volume intitulé *Mon Amitié avec Marcel Proust* (1958), dans lequel il édita ses lettres reçues de l'auteur de la Recherche.



*L'aventure littéraire de la revue Le Banquet
et les débuts magistraux de Proust dans la critique*

— Paris, « 9^b Malesherbes, ce jeudi » [juin 1892, probablement le 2]. Lettre n° 1 (« 5 »).

PROUST ANALYSE ICI LES CONTRIBUTIONS DU N° 4 DE LA REVUE LE BANQUET ET ÉREINTE CRUELLEMENT LÉON BLUM. Ce numéro paru au début de juin 1892 comprenait plusieurs textes de Fernand Gregh sous pseudonymes, « Soir », « Banlieue – amours défuntes », « Pessimisme », « Petit conte métaphysique ». Il comprenait également « Pholoé » de Louis de La Salle (dédicataire de « La Mer », cf. *infra*, lettre n° 3) et « Méditation sur le suicide d'un de mes amis » de Léon Blum.

« Mon cher Fernand, je viens de relire ton admirable "Soir" et malgré les objections de Jacques Bizet qui prétend avoir des "autorités" pour lui, je le préfère de beaucoup à ta "Banlieue" et à tes "Amours défuntes", comme JE PRÉFÈRE "LE VOYAGE" DE BAUDELAIRE À "SILVIA" DE MUSSET. Pourtant j'adore "Silvia" et "La banlieue", et "Les amours défuntes". Je n'ai encore que parcouru le reste, le charmant "Conte métaphysique", et "Pessimisme", un peu moins agréable il me semble. Mais cela ("Pessimisme") paraîtra tout à fait bien quand dans vingt ans un peintre s'inspirant de l'illustre Fernand Gregh exposera un grand grand tableau pour la médaille d'honneur, le dernier homme tuant la dernière femme [dans le récit intitulé « Petit conte métaphysique », l'humanité est sauvée d'une extermination complète par la dernière femme, « misérable folle » qui seule conserve encore un désir aveugle de la vie]. Au-dessous, il aura copié tout ce "passage" dont il se sera inspiré. Et les critiques d'art qui préfèrent, les uns le geste de l'homme, les autres le regard de la suppliante, quelques-uns le fond "cosmique", tiendront le tableau pour inégal à la description du "prosateur". Après ces éloges, puis-je faire des reproches dont ma mauvaise santé fera peut-être passer la violence. FAUT-IL QUE VOUS SOYEZ TOUS ASSEZ BÊTES POUR AVOIR PRIS "MÉDITATION SUR LE SUICIDE D'UN DE MES AMIS", PAR MONSIEUR JE NE SAIS PLUS COMMENT [LÉON BLUM]. LE MARQUIS ET LE VICOMTE DANS LES PRÉCIEUSES RIDICULES SONT DEUX LARBINS QUI SINGENT INEPTEMENT LES FAÇONS DE PARLER DE LEURS MAÎTRES. CET ARTICLE POURRAIT ÊTRE ÉCRIT PAR LE LARBIN DE BARRES. Avec cela il respire une indulgence à l'endroit des usuriers, des billets, des emprunts qui ne peut que déshonorer la rédaction du Banquet. Le jeune homme, Maxime, a-t-il réellement existé ? Si oui, je le plains de la chromo fin de siècle, la plus répugnante de toutes, dont il vient d'être le modèle. Mais non, il n'a jamais existé ! Comment un monsieur, dégoûté de tout, désabusé de tout (attitude pour laquelle l'auteur professe une admiration irritante, qu'il croit évidemment tout à fait "distinguée" et "intelligente") emprunterait-il de l'argent, signerait-il des billets, aurait-il recours aux usuriers. MAINTENANT TU ME DIRAS PEUT-ÊTRE QUE MES ARTICLES SONT PIRES. SOIT, MAIS JE SUIS DU BANQUET. Il est fait pour publier mes productions. Mais quand on prend des articles au dehors, il faudrait qu'il ne soit pas si stupide qu'on l'eût refusé s'il avait été de l'un de nous. Vraiment, cela déshonore une revue, parce que cela la caractérise. Publier de mauvais articles de mode, cela ne déshonore pas. Mais écrire cela sur la mort ! Moi qui ai refusé à un officier des articles militaires ! Ça aurait été mille fois mieux et moins compromettant. Je suis désolé pour Le Banquet de cet article. Les vers de Louis de La Salle sont d'une belle couleur et d'une belle forme. Mille tendres pensées de ton affectionné Marcel »

LE BANQUET CONTIENT LES PREMIERS TEXTES IMPORTANTS DE PROUST. Au début de 1892, Marcel Proust participa à la fondation de cette revue littéraire avec plusieurs anciens camarades du lycée Condorcet attirés par l'écriture, Fernand Gregh, Robert Dreyfus, Louis de La Salle, Daniel Halévy, Horace Finaly et Jacques Bizet. Le titre faisait référence à Platon, et la ligne éditoriale fut choisie en opposition au symbolisme et au décadentisme, avec une curiosité particulière pour la littérature étrangère. Un comité de lecture fut désigné, dont Proust fit partie, mais la direction fut bientôt assumée par Fernand Gregh, parent de l'imprimeur à qui était confiée la revue. *Le Banquet* parut de mars 1892 à mars 1893 – avant d'être absorbé par la *Revue blanche* des frères Natanson. Proust y publia huit contributions (dont sa première nouvelle) qui, sauf deux, seraient reprises dans ses recueils *Les Plaisirs et les jours* (1896) et *Chroniques* (1927). Il y dessine une doctrine personnelle qui trouverait une application concrète dans la rédaction de ses grandes œuvres, notamment en ce qui concerne la distance séparant le rêve et la réalité, ou sa conception du temps, de la beauté, des voyages. Il y donne déjà de sublimes pages sur le thème baudelairien de la mer, et y décrit la comtesse de Chevalignè qui prêterait certains de ses traits à la duchesse de Guermantes.

Le paysage marin des Jeunes filles prend ses contours

— S.l., [octobre 1892]. Avec apostille autographe signée de Fernand Gregh à l'imprimeur de la revue Le Banquet, Eugène Reiter. Lettre n° 3 (« 4 »).

« MON CHER FERNAND, VOICI 1° DES "ÉTUDES". LA 1^{RE} SERA : "LA MER" copiée sur ces grandes feuilles. La 2^e (toujours dans le même article "Études" et en mettant seulement le chiffre II et le sous-titre) sera ce "Portrait de madame XX" sur petit papier écrit au recto et au verso mais c'est si lisible ! ENFIN POUR LES VARIA (et je ne tiens pas du tout à ce que cela soit signé, tout au plus M. P., à moins que vous ne préfériez dégager votre responsabilité de cette ordure – ou que vous trouviez cela plus poli POUR RÉGNIER, auquel cas mettez la signature), J'AI BACLÉ, n'ayant pu retrouver mon article, cette petite note également ci-jointe et écrite sur papier écrit au recto seulement. Cela me gênait un peu à cause de mon examen mais je suis si confus vis-à-vis de Régnier qu'il fallait en finir. ENFIN VOICI LES VERS DE ROBERT DE FLERS qu'il m'a donnés pour vous envoyer. Mille tendresses, cher petit, de ton inaltérablement dévoué et tendre Marcel... MP »

LETTRE ACCOMPAGNANT L'ENVOI DE 3 TEXTES DE PROUST POUR LE N° 6 DE LA REVUE LE BANQUET qui devait paraître au début de novembre 1892. « **LA MER** », rêverie inspirée par les paysages marins de Trouville, datée de septembre 1892, serait intégrée en 1896 dans *Les Plaisirs et les jours*. Proust y aborde avec magie le grand thème baudelairien du paysage marin, qui lui était si cher, et qui lui inspirerait parmi les plus belles pages d'*À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*. « **PORTRAIT DE MADAME XX** », éloge littéraire d'Elena Goldschmidt-Franchetti, épouse de Guillaume Beer, connue en littérature sous le pseudonyme de Jean Dornis : Proust alla déjeuner quelquefois dans le pavillon qu'habitait à Louveciennes cette élégante qui fut aussi célébrée par Leconte de Lisle dans son poème « La Rose de Louveciennes ». **UNE IMPORTANTE CRITIQUE DE RÉGNIER**, consacrée au recueil poétique de celui-ci *Tel qu'en songe*. B. F. paru le 14 mai 1892. Proust y « précise certains principes [de son esthétique], acquis définitivement : au-dessus de l'intelligence, il y a "une raison supérieure, une et infinie comme le sentiment, à la fois objet et instrument" des méditations des philosophes. La poésie, c'est l'œuvre de "ce sentiment mystérieux et profond des choses". » (Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, Folio, 1999, t. I, p. 249).

*Baudelaire, Molière
Anatole France (Bergotte dans la Recherche)
et Alphonse Darlu (Beulier dans Jean Santeuil)*

— S.l., « mardi », [3 décembre 1901]. Lettre n° 7 (« 8 »).

Marcel Proust venait de parcourir *La Fenêtre ouverte*, recueil d'articles et critiques littéraires de Fernand Gregh, et s'était notamment attardé sur trois des textes publiés : une critique du roman de Gabriele D'Annunzio, *Le feu* (1900), et deux critiques d'Henri de Régnier, l'une portant sur le recueil *Figures et caractères* (1901), l'autre sur la nouvelle « La Courte vie de Balthazar Aldramin, vénitien » du recueil *Les Amants singuliers* (1901).

« Cher ami, je te remercie infiniment de ta lettre mais, COMME POURRAIT DIRE MONSIEUR DARLU, "LES POÈTES DONNENT SANS COMPTER", et je ne voudrais pas que tu te croies un jour obligé par ta généreuse et ton imprudente promesse qui me ferait dans les dédicaces de ton œuvre une place à laquelle je n'ai pas droit. Si les vers de Baudelaire cités l'autre jour devaient encore s'appliquer, je craindrais cette fois que mon nom ne "Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon" [CITATION DE « **SPLEEN ET IDÉAL** » DE BAUDELAIRE DANS *LES FLEURS DU MAL*]

JE VIENS DE LIRE LE SUPERBE ET TERRIBLE ARTICLE SUR LE FEU D'ANNUNZIO QUE TU AS VRAIMENT FAIT PASSER PAR LES ÉPREUVES DU FEU. Du livre il ne reste plus que l'indestructible. Mais il a dû te falloir beaucoup de courage pour contrister ainsi un grand écrivain qui de plus t'était sympathique.

TON RÉGNIER EST MERVEILLEUX MAIS UN PEU SÉVÈRE À MON GRÉ. Comme prosateur je te trouve tous les jours plus étonnant et "La Courte vie de Baldassare Aldramin" m'a beaucoup plu. C'est à peu près tout ce que j'ai encore lu de *La Fenêtre ouverte*, étant trop souffrant pour lire beaucoup à la fois.

MAIS J'AI APERÇU DES CHOSES QUI M'ONT REMPLI DE JOIE COMME L'EXPLICATION DU DÉBIT DE MONSIEUR FRANCE QUAND IL PARLE. Veux-tu avoir l'amabilité de dire à ton frère [le futur compositeur et éditeur de musique Henri Gregh] que je le remercie bien sincèrement de m'avoir invité à son mariage et que mon état de santé me prive malheureusement d'y assister. Cela m'est matériellement impossible. Surtout ne prends pas la peine de me répondre, il n'y aurait plus de raison pour que cela finisse : "Et lui d'une troisième aussitôt repartant / D'une troisième aussi j'y repars à l'instant. / ... / Ne voulant point céder et recevoir l'ennui / Qu'il me pût estimer moins civile que lui" [CITATION DES FEMMES SAVANTES DE MOLIERE, acte II, scène 5]. Ton très affectonné Marcel Proust »

PROUST ET FERNAND GREGH CHEZ ANATOLE FRANCE : Proust, qui fréquentait depuis 1889 le salon de madame Arman de Caillavet et d'Anatole France (dont il fit le modèle principal du personnage de Bergotte dans la *Recherche*, y introduisit Fernand Gregh durant l'été de 1892. Ils y furent les témoins privilégiés des discours de l'écrivain. Proust vante dans la présente lettre un autre article publié par Gregh dans *La Fenêtre ouverte*, décrivant le talent de causeur d'Anatole France.

PROUST RÉVÉLÉ À LUI-MÊME PAR LE PROFESSEUR DARLU. Proust étudia longtemps la philosophie auprès d'Alphonse Darlu, d'abord à partir de 1888 au lycée Condorcet, puis en cours particuliers pour passer sa licence. Personnalité haute en couleurs, sarcastique, destructrice, même, Alphonse Darlu (1849-1921) était qualifié de « joli cerveau » par Anatole France et fut un des rares à se voir épargné par les critiques que Bergson adressait au monde universitaire. Il cherchait à former des esprits autant qu'à enseigner un corpus philosophique, et poussait ses élèves à penser par eux-mêmes. Proust le cita avantageusement dans la préface de son livre *Les Plaisirs et les jours* (1896), l'évoqua sous les traits du professeur Beulier dans *Jean Santeuil*, en partie sous ceux de Bergotte dans la *Recherche*, et transposa dans son œuvre ses idées sur l'irréalité du monde sensible.

— S.l., [13 novembre 1903]. Lettre n° 9 (« 12 »).

MON ONCLE EST ALLÉ VOIR LE D^r DUBOIS qui lui a dit : "je ne peux rien vous faire, vous n'avez rien". Mon oncle a été persuadé et en somme cela a plutôt amélioré son état. EN SOMME MONSIEUR FRANCE DANS SON ADMIRABLE DISCOURS SUR RENAN AVAIT TORT DE DIRE QUE NOUS N'AVONS PAS DE PROPHÈTES EN OCCIDENT. EN VOILA UN [allusion au discours que prononça France lors de l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier le 13 septembre 1903]. *Et tu prouves que nous avons aussi des poètes. Ton admirateur et ton ami, Marcel Proust* »

CÉLÈBRE PROFESSEUR DE NEUROPATHOLOGIE, LE DOCTEUR PAUL DUBOIS, tenait une clinique à Berne, et publia plusieurs ouvrages dont *De l'influence de l'esprit sur le corps* (1901). Fernand Gregh avait reçu ses soins en 1900, et Proust, qui songerait à aller le consulter en 1905, le recommanda à son oncle Denis-Georges Weil. Citant les théories de Dubois dans les notes de sa traduction de *Sésame et les lys* de Ruskin, **PROUST TRANSPOSERAIT ÉGALEMENT L'ANECDOTE DE LA VISITE DE SON ONCLE AU DOCTEUR DANS LE COTÉ DE GUERMANTES** : Dubois dit à Weil qu'il n'était pas malade et celui-ci en ressentit immédiatement un mieux, comme il advient à la grand-mère du Narrateur auprès du docteur Du Boulbon. Proust ferait également mourir son personnage de l'urémie qui emporterait son oncle.

L'ONCLE WEIL, PERSONNAGE AMICAL DE L'ENFANCE HEUREUSE DE PROUST. Frère de la mère de Proust, Denis-Georges Weil représente un parfait exemple de l'union familiale que Proust connut dans son enfance, qui se caractérisait par une étroite vie commune et un amour partagé de la conversation – l'oncle Weil tint de longues causeries littéraires avec l'écrivain au point parfois d'en oublier l'heure de se rendre au tribunal où il occupait une charge de magistrat. Il fut en outre copropriétaire avec madame Proust de l'immeuble du boulevard Haussmann où Proust viendrait habiter à partir de 1906.

*Brillante mise en œuvre
des outils conceptuels esthétiques du jeune Proust*

— S.l., [4 juin 1904]. Lettre n° 10 (« 6 »).

À l'occasion de la critique élogieuse qu'il adresse ici à Gregh sur son recueil poétique *Les Clartés humaines* paru le 4 juin 1904 (dont il cite des passages concernant Victor Hugo), Proust expose avec une grande précision ses conceptions esthétiques encore marquées par les cours de philosophie d'Alphonse Darlu. Il cite notamment les poèmes « Rêve », « Femmes au jardin », « L'Aube et le matin », « Une fleur », « Songes d'un jour d'été » du recueil de Gregh, ainsi qu'un article de celui-ci sur Verlaine, qui venait de paraître dans *Le Figaro* du 7 avril 1904.

« **MON CHER FERNAND, TE RAPPELLES-TU CE QU'ON NOUS DISAIT DE LA MÉTAPHYSIQUE D'ARISTOTE**. Avant lui l'erreur des matérialistes croyant par l'analyse trouver la réalité dans la matière, l'erreur des platoniciens la cherchant en dehors de la matière dans des abstractions ; Aristote comprenant qu'elle ne peut être dans une abstraction, qu'elle n'est pas pourtant la matière elle-même mais ce qui en chaque chose individuelle est en quelque sorte derrière la matière, le sens de sa forme et la loi de son développement. **AINSI POURRAIT-ON DIRE DE TA POÉSIE, NI MATÉRIALISTEMENT DESCRIPTIVE, NI ABSTRAITEMENT RAISONNEUSE, MAIS QUI EN TOUT DÉGAGE, DE LA FORME MÊME, L'ESPRIT INDIVIDUEL ET TRANSCENDANT QU'IL Y A EN CHAQUE CHOSE, EN CHAQUE CHOSE DE LA NATURE ET DE L'HOMME, que ce soient** : "Les yeux petits d'Hugo, mouillés par la paupière / Petits mais où l'immense univers a tenu, / Ces yeux las, usés, hagards un peu", ou dans son front "Deux plis élus parmi la matière infinie / Pour être les sillons illustres du génie", ou la clarté "Que sans fin après eux traînent les soirs d'été", ou l'aube "Où les feuilles au vent ne tremblent qu'une à une", ou la forêt qui "recommence" "Profonde pleine encor de biches et de louves". **TOI MÊME AS DONNÉ LE PLUS PARFAIT EXEMPLE DE LA MÉTAPHYSIQUE QU'EST TA POÉSIE DANS LA MERVEILLEUSE PIÈCE APPELÉE "UNE FLEUR" ET DONT LES DIX DERNIERS VERS, PAR LE SOUDAIN APPROFONDISSEMENT DE LA PENSÉE ET L'ÉTERNITÉ ATTEINTE DANS CETTE PETITE FLEUR, SONT PARMI LES CHOSSES LES PLUS COMPLÈTEMENT BELLES QUE TU AIES ÉCRITES**. Voilà, cher ami, ce que je me disais en feuilletant le livre que j'ai reçu tout à l'heure et où j'ai déjà retrouvé quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qui, encore inédits pour ainsi dire, semblent déjà classiques, la certitude de durée que donne leur style admirable nous donnant l'illusion qu'ils sont déjà très anciens (pendant spirituel de l'illusion du train qui semble marcher par rapport à l'autre). **ET DE MÊME J'ESSAYAIS DE DÉGAGER TA MORALE : PLUS VRAIE QUE LE PESSIMISME, PLUS VRAIE QUE L'OPTIMISME, CONNAISSANT TOUTES LES DOULEURS DE LA VIE, MAIS Y TROUVANT LA JOIE, NI PESSIMISME, NI OPTIMISME, LE VITALISME**. Oui, certes, ton nom est un de ceux qu'ajouteront à [la] liste glorieuse ceux qui après toi s'adresseront "Au vent d'automne" [poème du recueil *La Beauté de vivre* de Fernand Gregh]. Et les "Songes d'un jour d'été" resteront à la fois ton Art poétique et ton Évangile.

Cher ami, je suis fatigué ce soir. Sans cela je t'aurais dit comment ayant été très malade je n'ai pu te remercier de ta gentille lettre, ni TE FÉLICITER DE TON SUPERBE ARTICLE SUR VERLAINE. Et pour ne pas écrire davantage ce soir, je t'envoie simplement ma fidèle et admirative amitié. Marcel Proust »

14
Dis lui mes regrets & dis lui
les respects & encore mes
vives adieux à Madame Guegh.

Mon cher Fernand

Le h'ai pas osé sortir
par ce froid. Le ferais-je
s'il y avait de la chaleur &
à l'air extrême et soufflant.

Elle aurait peut-être bien
joli nos larmes de cette
bonne; ne dis pas les
larmes. Ton
Hortense

Monsieur

Fernand Guegh

25 Avenue Bonaparte
(Antony) Paris

— S.l., 22 août 1904. Lettre n° 11 (« 15 »).

SOUVENIR D'UNE CROISIÈRE QUI INSPIRERAIT À PROUST DEUX PASSAGES DE LA RECHERCHE : l'écrivain était parti le 9 août pour s'embarquer au Havre sur le yacht *Hélène*, qui appartenait au banquier et régent de la Banque de France Paul Mirabaud. Il vogua jusqu'à Cherbourg, Guernesey, Saint-Malo et Dinard, en compagnie de son ami Robert de Billy, gendre de Mirabaud, et plusieurs autres personnes dont madame Fortoul, future maréchale Lyautey. Proust s'y épuisa, eut des crises d'asthmes, mais revint à Paris le 14 août avec la mémoire pleine de beaux spectacles « de nature et d'humanité ». Il s'en inspirerait en partie pour écrire le passage d'*À l'Ombre des jeunes filles en fleurs* dans lequel Elstir évoque les toilettes des femmes sur les yachts modernes, et celui d'*Albertine disparue* dans lequel le Narrateur promet à Albertine de lui acheter un yacht pour la faire revenir.

RAFFINEMENT TOUT BYZANTIN DE L'AMITIÉ PROUSTIENNE. La présente lettre concerne un article intitulé « Fernand Gregh », paru le 15 août 1904 dans la revue *La Renaissance latine* dirigée par le prince Constantin de Brancovan : dans cet article, Gaston Rageot ironise sur la réputation usurpée du poète, fondée selon lui plus sur le charme de sa personnalité immature que sur un style trop éclectique. Ami de Constantin de Brancovan comme de Gregh, Proust cherche ici à se maintenir dans une position médiane ménageant l'un et l'autre.

« **MON CHER FERNAND, EN RENTRANT À PARIS APRÈS QUELQUES JOURS PASSES EN BATEAU (CELA T'AVAIT-IL FAIT DU BIEN OU DU MAL À TOI, LE YACHT ?)**, j'ai trouvé *La Renaissance latine* et j'ai été péniblement impressionné par l'article qui t'y est consacré. Ce serait plus de tact de ma part de ne pas t'en parler, et à vrai dire ce serait aussi plus de sagesse tant la chose a, à tous les points de vue, peu d'importance. **MAIS JE SAIS QUELLE NÉCESSITÉ DÉLICATE EST CHEZ TOI L'ENVELOPPE HARMONIQUE DE TA SENSIBILITÉ, DE TON IMAGINATION ET DE TON CŒUR, ET J'AI PEUR QUE CES CHOSES ABSURDES NE T'AIENT ENNUYÉ, ET JE ME SUIS DIT QUE PEUT-ÊTRE LA PENSÉE AFFECTUEUSE DE QUELQU'UN QUI EN A ÉTÉ IRRITÉ, PUIS EN A COMPRIS L'INSIGNIFIANCE ABSOLUE, TE SERA D'UN BON RÉCONFORT.** L'article sera par lui-même une bonne réclame car les gens [ne] lisent pas, et encore là faudrait-il lire "entre les lignes", ce qui serait trop leur demander. **QUANT AUX PERSONNES QUI LISENT UN ARTICLE OU LA BEAUTÉ DES PARNASSIENS (C'EST-A-DIRE ESSENTIELLEMENT UNE BEAUTÉ PRIVILÉGIÉE, LA BEAUTÉ DE CERTAINES CHOSES ET NON D'AUTRES, PAR CONSÉQUENT LA NON-BEAUTÉ DES CHOSES EN ELLES-MÊMES, DE LA VIE EN ELLE-MÊME) EST ASSIMILÉE À LA BEAUTÉ DE VIVRE, À TA CONCEPTION DE LA BEAUTÉ, QUELLE IMPORTANCE UN PAREIL ARTICLE PEUT-[IL] AVOIR, SINON DE MONTRER LA GRANDE PLACE QUE TU AS PRISE et la faiblesse des arguments auxquels sont obligés d'avoir recours ceux qui prétendent te la contester.** Cet article ne m'a donné qu'un regret. **CONSTANTIN [DE BRANCOVAN]** m'AVAIT AUTREFOIS PROMIS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE DANS SA REVUE, non seulement promis mais spontanément offerte. Sans m'en prévenir, il l'a donnée à un autre et nous avons été à cette occasion entièrement brouillés, car je n'avais pu supporter sans éclat cette manière de faire. Depuis nous nous sommes complètement réconciliés car il a agi très délicatement et j'ai oublié ce passé. Mais en voyant la manière absurde dont mon "usurpateur" parle de toi, j'ai regretté pour la première fois de ne pas avoir eu le droit de tenir la plume à sa place. N'est-ce pas, ne t'agite pas d'une chose idiote, ne t'en énerve pas, je t'assure que c'est comme si cela n'était pas, et en somme si une dissonance était utile dans tout ce concert de louanges, dans ce "murmure d'amour élevé sur tes pas" [citation adaptée du célèbre **SONNET DE FÉLIX ARVERS** dans son recueil *Mes heures perdues*, 1833], celle-ci est en somme agréable, a de réels avantages pour toi (quel style !). Je suis bien souffrant pour t'en écrire plus long mais je pense que tu as compris ma pensée. Ton Marcel Proust Te voilà père !! Je suis heureux de penser que voici une fibre nouvelle à ton cœur, une corde de plus à ta lyre. Fais accepter à madame Gregh mes respectueuses félicitations. »

PROUST ET CONSTANTIN DE BRANCOVAN. Ami de Montesquiou, frère d'Anna de Noailles et de la princesse de Caraman-Chimay, le prince Constantin de Brancovan (1874-1917) rencontra probablement Proust en 1893, et noua avec lui une relation amicale et intellectuelle qui se renforça encore lorsque tous deux se trouvèrent dreyfusards. Le prince publia quelques extraits de *La Bible d'Amiens* et de *Sésame et les lys* dans sa revue *La Renaissance latine*.

Proust indigné par les fautes d'impression d'une de ses critiques littéraires citant Hugo et Sainte-Beuve

— S.l., « jeudi » [15 décembre 1904]. Lettre n° 12 (« 11 »).

Sous le pseudonyme « Marc Antoine », Proust avait fait paraître dans *Le Gil Blas* du 14 décembre 1904 un compte rendu de l'ouvrage de Fernand Gregh *Étude sur Victor Hugo*. À son ami Antoine Bibesco qui lui avait écrit le soir même pour le féliciter de cet article, Proust avait répondu : « Je n'accepte pas de compliments pour le stupide article que d'innombrables fautes d'impression ont défiguré sans pouvoir guères l'enlaidir ».

« **CHER AMI, ANTOINE [BIBESCO]** ME DIT QUE TU SAIS OU SAURAS QUI A SIGNÉ "MARC ANTOINE". IL EST DONC EXTRÊMEMENT UTILE QUE JE ME JUSTIFIE D'EFFARANTES COQUILLES. Ainsi j'avais mis "mais quand un poète, un vrai poète, un grand poète" etc. "Un grand poète" a été supprimé au journal, de sorte que la phrase devient idiote. Je ne dis pas que la gradation fût merveilleuse ! Mais enfin cela n'a plus aucun sens, le fait que tu es un vrai poète étant inutile à proclamer ! De même, j'AVAIS PARLÉ POUR LES VERS DE HUGO DE "PIERRES SANS PRIX" CE QUI ÉTAIT EXTRÊMEMENT BANAL. ON A "DES PIERRES SANS FEUX" CE QUI NE FERA AUCUN TORT À HUGO MAIS CE QUI EST IMBÉCILE ET PRESQUE SATANIQUEMENT IMBÉCILE car l'image se suit et cela n'a pas l'air d'une coquille. PLUS LOIN, j'AVAIS DIT "POUR LA POSTÉRITÉ LE PAIN DE MÉNAGE VAUT MIEUX QUE LA FRIANDISE A DIT S^{te}-BEUVE QUI, LUI, RESTA TOUTE SA VIE UN PÂTISSIER". La suppression de "lui" et le présent de l'indicatif rend cela absurde. J'avais voulu dire que S^{te}-Beuve, lui, ne fit jamais que des friandises. Tandis que cela a l'air de signifier que c'est le fait d'un pâtissier de comparer ainsi les livres à du pain et à des gâteaux... ILS ONT ÉCRIT "CLARTÉS HUMIDES" POUR "CLARTÉS HUMAINES"... Excuse-moi d'avoir l'air d'attacher q.q. importance à ces lignes absurdes en relevant ainsi les fautes qui les ont rendues méconnaissables. Mais je ne voulais pas que tu m'attribue des bêtises dont je ne suis pas responsable. Bien affectueusement à toi, Marcel Proust »

Antoine Bibesco, avec qui Proust était intimement lié depuis le début du siècle, mena une carrière de diplomate tout en écrivant des pièces de théâtre et en traduisant Noël Coward ou John Galsworthy.

— S.L., [vers la fin de juin 1905]. Lettre n° 16 (« 7 »).

Proust rend compte du recueil poétique *L'Or des Minutes*, publié par Fernand Gregh : « Mon cher Fernand, je suis obligé de t'envoyer encore un post-scriptum. Pour te dire que quand je t'ai écrit je n'avais pas encore lu les deux dernières pièces du livre. De sorte que comme "LES ANCÊTRES" NE SONT PAS SEULEMENT LA PLUS BELLE PIÈCE DU LIVRE MAIS AUSSI SA PIÈCE CAPITALE, tu pourrais faussement induire de mon silence que je ne l'ai pas aimée. Mon opinion est au contraire celle que tu as exprimée sur "Ève" (enfin la pièce de Victor Hugo, tu sais ce que je veux dire) [allusion au poème de Victor Hugo « Les Malheureux » dans *Les Contemplations*], que C'EST UNE DES PLUS BELLES "INVENTIONS" POÉTIQUES QU'ON PUISSE FAIRE. On ne peut guère détacher des parties dans une chose si grande qui justement est écrite très différemment du reste, un peu rudement, un peu à fresque, mais enfin l'étymologie de Gregh est très jolie, c'est du CHÉNIER au sein de l'Hugo [Gregh écrivait que son nom de famille maltais serait une déformation arabe du mot « grec »]. C'EST AUSSI HUGOLIEN, HOMÉRIQUE, cette double rangée de morts. TU EXCELLES DANS CE "DONNE" DU RÊVE comme dans ton rêve d'Hugo – la "force des lions" dans les reins est magnifique. JE FAIS UNE DEMI-RÉSERVE POUR LE SOC. CAR ENFIN L'IMAGE EST DANS BAUDELAIRE. Je sais bien qu'ici elle prend un autre sens, une autre étendue, mais enfin LE MOT FRAPPE PARCE QUE CES VERS SONT ENCORE SI PRÈS DE NOUS. Maintenant je sais bien que tu en as fait quelque chose de si différent. Tout à toi, Marcel Proust »

*Proust malade se reconnaît
dans un passage de La Légende des siècles*

— Paris, [18 ou 19 février 1909]. Lettre n° 17 (« 17 »).

PROUST CITE DES VERS DU « BOOZ ENDORMI » DE LA LÉGENDE DES SIÈCLES DE VICTOR HUGO, ET ÉVOQUE AUSSI SON PROPRE PASTICHE D'HENRI DE RÉGNIER à paraître dans le supplément littéraire du *Figaro* le 6 mars 1909. « Mon cher Fernand, tu as écrit une adorable féerie, une féerie de grand poète qui s'amuse, et se joue à planter partout, dans tout genre, son pavillon [Prélude féérique, conte bleu en vers, paru au Mercure de France en novembre 1908]. Tu as eu la gentillesse de me l'envoyer. Si je ne t'ai pas remercié (car je ne crois pas l'avoir fait), c'est que j'ai été plus malade que je ne peux dire. Et d'ailleurs cela continue.

SI TU VOIS DANS UN JOURNAL UN PASTICHE DE MOI, N'Y VOIS PAS DE CONTRADICTION AVEC CE QUE JE TE DIS DE MA SANTÉ, CAR CE SONT DE VIEILLES BRIBES. Si écrire même une lettre ne me faisait si mal à la tête, je t'écrirais une vraie lettre sur ta féerie. Dernièrement aussi j'aurais voulu te demander où se trouvaient CES VERS D'HUGO que je ne puis retrouver : "Quand on est jeune on a des matins triomphants / Le jour sort de la nuit comme d'une victoire", etc. J'aurais voulu le prendre comme épigraphe, mais les épigraphes me sont devenues inutiles ! [Il semble que Proust ait eu le projet de faire paraître un recueil d'articles en même temps que ses pastiches.]

Si j'allais mieux je te demanderais peut-être un rendez-vous pour parler de Dubois [le professeur de neuropathologie Paul Dubois, cf. la lettre n° 9] qui pourrait peut-être quelque chose pour divers [?] PHÉNOMÈNES CONSÉCUTIFS À MON ÉTAT PROFOND, auquel il ne peut rien. Mais pour cela, pour te voir, il faudrait que j'aie mieux. Excuse ces jérémiades et crois à ma vieille affection. Mes respectueux hommages à madame Gregh. Tout à toi mon cher ami, Marcel Proust »

Dans cette belle correspondance, Marcel Proust mentionne également les **ÉTUDES DE DROIT** qu'ils suivaient pour donner des gages à son père, et se plaint d'un « examen imminent » qui le fait « travailler toute la journée » alors qu'il ne dort plus la nuit à cause « d'horribles crises d'asthme » (lettre n° 2/« 3 », fin juillet-début août 1892) ; il invite Fernand Gregh à un dîner avec **HENRI BERGSON** (lettre n° 4/« 1 », 7 novembre 1892), repas particulier que Fernand Gregh, dans un volume de souvenirs intitulé *L'Âge d'or*, évoquerait comme « une sorte de communion entre deux jeunes disciples et un maître ». Proust cherche aussi à se sortir d'un mauvais pas vis-à-vis de Fernand Gregh concernant une indiscretion qu'il avait commise auprès de l'**ÉGÉRIE D'ANATOLE FRANCE, LÉÉONTINE ARMAN DE CAILLAVET** (lettre n° 5/« 2 », novembre 1894, probablement le 2, avec, joint par Proust, la lettre à lui adressée par M^{me} de Caillavet à ce sujet). Il adresse aussi ses félicitations à Fernand Gregh après que celui-ci eut vu son recueil poétique *Maison de l'enfance* couronné par l'Académie française (lettre n° 6/« 10 », 21 mai 1897) ; il parle encore de son **ONCLE WEIL** et pose des questions sur le **DOCTEUR DUBOIS**, « Quand on n'est pas seulement neurasthénique..., vous soigne-t-il encore ? Vous guérit-il tout de même... » (lettre n° 8/« 9 », 1903, probablement le 13 août) ; il se désespère qu'une « **COUPE AZURÉE** » DE GALLÉ, qu'il destinait à Fernand Gregh comme cadeau de mariage, se soit brisée sous les doigts de l'artisan à qui il avait demandé d'y graver une citation d'un poème de son ami (lettre n° 9/« 12 », 13 novembre 1903) ; il se désole de ne pouvoir accepter l'invitation de Fernand Gregh au **RÉVEILLON**, cette soirée « à laquelle notre imagination conserve malgré tout un charme légendaire » (lettre n° 13/« 13 », peu avant le 24 décembre 1904), puis regrette de n'avoir pu lui rendre visite au lendemain de Noël, « Cela aurait pourtant été bien joli vos lumières dans cette brume ; UNE CRÊCHE DANS LES TÉNÉBRES » (lettre n° 14/« 14 », 26 décembre 1904). Enfin, il trouve « épatant » un article de l'universitaire André Chevrillon sur la jeunesse de **JOHN RUSKIN**, historien de l'art et théoricien anglais dont il traduisit lui-même deux ouvrages qu'il publia avec importantes préfaces développant ses propres théories esthétiques (lettre n° 15/« 16 », 4 janvier 1905).

97. **PROVENCE.** – Ensemble d'une vingtaine de pièces concernant principalement la seigneurie de Taradel (actuellement Taradeau dans le Var), XVII^e-XVIII^e siècle pour la plupart. 100 / 150

Essentiellement des pièces de procédures judiciaires concernant la seigneurie de Taradel, détenue successivement par les marquis de Villeneuve-Trans puis par la famille de Jouffroy de Sainte-Cécile.

JOINT : BERTOL-GRAIVIL (Eugène Domicent, dit). *Voyage de M. Carnot président de la République dans le Midi et la Corse*. Paris, Paul Boyer, Photographie Van Bosch, 1890. In-4, broché, état délabré. Illustrations gravées sur bois dans le texte, et photographiques en héliographie par Paul Boyer. Envoi autographe signé du photographe au colonel Gay de Taradel.

« *TANGER OU JE FAIS CONSTRUIRE UN ÉNORME ATELIER...* » (Henri Regnault)

98. **REGNAULT** (Henri), Georges **CLAIRIN et autour**. Ensemble d'environ 100 lettres et pièces manuscrites, imprimées et photographiques. 600 / 800

ENSEMBLE DOCUMENTANT LE SÉJOUR DU PEINTRE HENRI REGNAULT À L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, SES VOYAGES EN ESPAGNE ET AU MAROC AVEC SON AMI LE PEINTRE GEORGES CLAIRIN, ET LE DRAME DE SA MORT PRÉMATURÉE DANS LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE (le 19 janvier 1871 à Buzenval).

– **REGNAULT** (Henri). 22 lettres et pièces : notes autographes (sur 10 ff. de formats divers) illustrées d'une douzaine de dessins originaux à l'encre ou à la mine de plomb, projets de tableaux (« *tableau indien* », « *Judith* », « *Pietà* ») ; 2 dessins à la mine de plomb, portraits de femme, avec mentions manuscrite d'une autre main indiquant qu'il s'agit de la duchesse Colonna à Rome et les attribuant à Henri Regnault ; manuscrit autographe (1868 ou 1869), itinéraire d'une partie de son voyage en Espagne ; 9 lettres (7 autographes signées, 2 autographes dont une incomplète de la fin), soit 8 à Georges Clairin (« *Jojobotte* ») ou à la famille de celui-ci et une au peintre Gustave Jacquet. Paris, 1866, Rome, 1868, Tanger, 1869 et Paris, 15 janvier 1871. Cette dernière lettre, écrite 4 jours avant sa mort, évoque la guerre et vibre de foi républicaine.

– **CLAIRIN** (Georges). 3 lettres autographes signées à son père et à sa sœur Marguerite dite « *Quette* », toutes avec apostille autographe signée d'Henri **REGNAULT**. Espagne, 1868. Clairin évoque notamment Velasquez, Ribera, Rubens, Raphaël, Vernet. **JOINT**, copie autographe par Georges Clairin de 2 lettres qu'il a reçues de Henri Regnault (27 septembre 1870, à valeur testamentaire, et 15 janvier 1871).

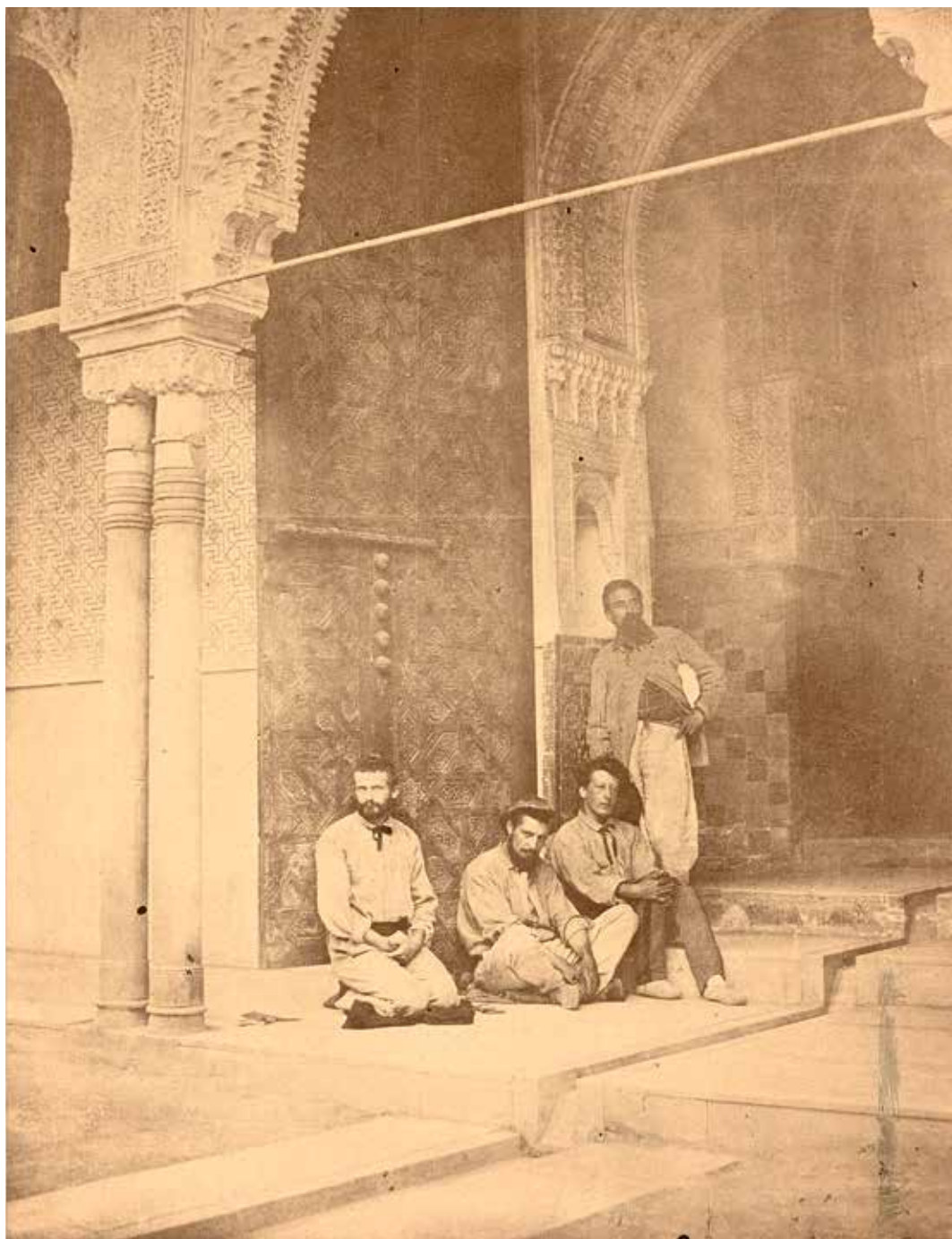
– **CLAIRIN** (Jules). 3 lettres autographes signées du père de Georges Clairin à sa fille Marguerite et à son gendre Edmond Petit de Villeneuve. Février 1871 et s.d. Le père de Georges Clairin leur annonce notamment la mort d'Henri Regnault dont il détaille les circonstances. **JOINT**, 4 pièces autographes de Jules Clairin : brouillons de 2 lettres à son fils Georges Clairin (un incomplet), et copie des 2 mêmes lettres d'Henri Regnault que ci-dessus (27 septembre 1870 et 15 janvier 1871).

– **BRETON** (Geneviève). 5 lettres autographes signées de la fiancée d'Henri Regnault à son amie Marie Clairin, sœur de Georges Clairin et épouse de l'architecte Edmond Petit de Villeneuve. 1871-1872 et s.d. Elle évoque notamment la mort de son promis. Geneviève Bréton épouserait par la suite Alfred Vaudoyer et serait la mère de Jean-Louis Vaudoyer.

– **DUMAS fils** (Alexandre). Lettre autographe signée à Henri Regnault. S.l., 9 juin 1870. Bel éloge du peintre après avoir vu au Salon son tableau *Salomé* : « ... Vous êtes dans le vrai, dans le simple, dans le grand et dans le beau. Vous savez votre métier comme personne. Vous avez devant vous la plus belle carrière et la plus heureuse destinée. Vous allez être imité, pastiché, dénaturé par les petits confrères. Heureusement vous avez des ressources dans votre sac, la variété est dans vos dons, cela se sent, et s'ils veulent vous suivre dans tous les détours que vous êtes capables de faire, il faudra qu'ils aient de bonnes jambes... » – **GOUNOD** (Charles). Lettre autographe signée à Henri Regnault. Montretout, 13 octobre 1866. Lettre de condoléances après la mort de sa mère : « ... Vous avez compris vite que mon cœur vous a été vite ouvert, et je sais gré à votre lettre de m'en avoir apporté la preuve aussi prompte que douloureuse... »

– **PRIM Y PRATS** (Juan). Lettre signée à Henri Regnault. Madrid, 6 mars 1869. Concernant le célèbre portrait de lui que l'artiste a peint l'année précédente : « ... Je vois avec peine que ma franchise toute militaire a pu sinon vous déplaire, du moins vous affecter. Je le regrette, croyez-le, sincèrement. Votre œuvre que comme tout le monde j'admire m'a paru manquer sous le rapport des portraits et la position exagérée à mon point de vue dans laquelle vous m'avez peint, l'expression surtout de la figure malade et effarée m'a choqué, je le déclare, dès le premier abort. Je regrette qu'aucun changement ne puisse être apporté ainsi que vous me l'aviez fait croire et, quoiqu'il en soit, votre tableau restera toujours une belle œuvre telle que sait les créer votre immense talent... » Le général Prim, haute figure politique et militaire de l'Espagne troublée du XIX^e siècle, tenant des idées progressistes, avait retrouvé un grand rôle depuis la révolution qui avait chassé du trône d'Espagne la reine Isabelle II, et allait être nommé régent quelques mois plus tard.

– **REGNAULT** (Victor). 20 lettres du père d'Henri Regnault à Jules Clairin (19 autographes signées et une autographe incomplète). Paris et s.l., 1869-1871 et s.d. Concernant principalement son fils et Georges Clairin. Chimiste, Victor Regnault fut membre de l'Académie des Sciences, directeur de la Manufacture de Sèvres, de même que membre-fondateur et directeur de la Société Française de Photographie. – Etc.



– 30 **PHOTOGRAPHIES** : portraits de Geneviève **BRETON**, Augusta **HOLMES**, du général Lorenzo **MILANS DEL BOSCH Y MAURI** (ami de Juan Prim, qui figure sur le portrait de celui-ci par Henri Regnault), du général Juan **PRIM**, Henri **REGNAULT**. 2 clichés de voyage : **HENRI REGNAULT**, **AUGUSTE LAGUILLERMIE**, **GEORGES CLAIRIN ET MAUZAIZE À L'ENTRÉE DE LA « SALLE DES DEUX SŒURS » À L'ALHAMBRA DE GRENADE** (1868 ou 1869), **GEORGES CLAIRIN ET HENRI REGNAULT À TANGER** (1869). Avec des reproductions d'œuvres.

– **UNE DIZAINE DE COUPURES DE PRESSE ET IMPRIMÉS** concernant le siège de Paris et Henri Regnault : articles d'Emmanuel **DES ESSARTS** (1871), Paul de **SAINT-VICTOR** (*La Liberté*, 30 janvier 1871), ouvrage de Roger **MARX** (*Henri Regnault*, Paris, J. Rouam, 1886, débroché), partition de Camille **SAINT-SAËNS** (*Marche héroïque*, Paris, Durand, Schœnewerk et Cie, s.d., pièce dédiée à la mémoire d'Henri Regnault, ex-libris manuscrit de Marie Clairin, sœur de Georges Clairin), etc.

99. **RÉGNIER** (Henri de). Manuscrit autographe signé intitulé « *Le sixième mariage de Barbe Bleue* ». « *Quimperlé – Paray-le-Monial, septembre 1892* ». 12 pp. 1/2 in-folio, avec ratures et corrections, sur 3 ff. ; estampille des *Entretiens politiques et littéraires* ; le tout apprêté pour l'impression, interfolié et relié en un volume de demi-marroquin bleu à coins, dos lisse avec titre en long, tête dorée (*Canape et Corriez*). 300 / 400

Dédié à l'écrivain Francis Poictevin, ce texte parut d'abord en périodiques, en novembre 1892 dans la revue *Entretiens politiques et littéraires* et en décembre 1892 dans le *Gil Blas illustré*, avant d'être intégré par Henri de Régnier dans son recueil *Contes à soi-même* publié en 1893.

VARIATION SUR LE CONTE LA BARBE-BLEUE DE CHARLES PERRAULT, inspirée par une visite personnelle des environs de Quimperlé : le dur seigneur de Carnoët, près de Quimperlé, eut cinq femmes, les aima pour leurs belles robes et les tua, conservant ces vêtements, mais s'éprit ensuite d'une bergère pour elle-même, l'épousa (elle fut conduite nue à l'église) et ne la tua pas.

« ... La bergère Héliade qui s'était mariée nue vécut longtemps avec Barbe Bleue qui l'aima et ne la tua point comme il avait tué Emmène, Poncette, Blismode et Tharsile et cette Alède qu'il ne regrettait plus. La douce présence d'Héliade égaya le vieux château dont elle avait exorcisé le sortilège meurtrier et sentimental. On la voyait tantôt vêtue d'une robe blanche comme celle des Dames allégoriques de Sagesse et de Vertus devant qui, sous des architectures, s'agenouillaient les pures licornes aux sabots de cristal, tantôt d'une robe bleue comme l'ombre des arbres sur l'herbe, l'été, ou mauve comme ces coquilles qu'on trouve sur le sable des grèves grises, là-bas, près de la Mer ou glauque et encorailée ou d'une mousseline couleur de l'aube ou du crépuscule selon que le caprice des plis en épaississait ou en augmentait la transparence mais, le plus souvent, couverte d'une longue cape de laine grossière et coiffée d'une coiffe de toile, car si elle portait parfois l'une des cinq belles robes que son mari lui avait données, elle préférerait pourtant à leur appareil sa cape et sa coiffe... »

DE LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE (n° 299 de la vente de ses livres et manuscrits, Paris, Hôtel Drouot, 27-28 avril 1925).

RENOIR AUX COLLETES :

« *TOUT POUSSE, C'EST LA CORNE D'ABONDANCE...* »

100. **RENOIR** (Auguste). Lettre autographe signée en deux endroits, « *Renoir* » et « *R.* », adressée au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 31 mars 1914. 2 pp. in-12, enveloppe. 600 / 800

« *CHER DOCTEUR, JE SERAIS TRÈS HEUREUX DE VOUS VOIR À CAGNES où je resterai jusqu'à mon retour, mais le voyage entre Cavallère et Cagnes est si difficile que réellement je n'ose vous y engager.*

JE SERAIS CONTENT DE POUVOIR BAVARDER UN PEU AVEC UN PARISIEN, mais je ne sais si je dois le désirer, à cause de la peine que cela vous donnerais. J'ai lu votre lettre avec plaisir, lettre pleine d'amitié et de bons souvenirs. Enfin, on verra. Bien amicalement à vous et aux amis...

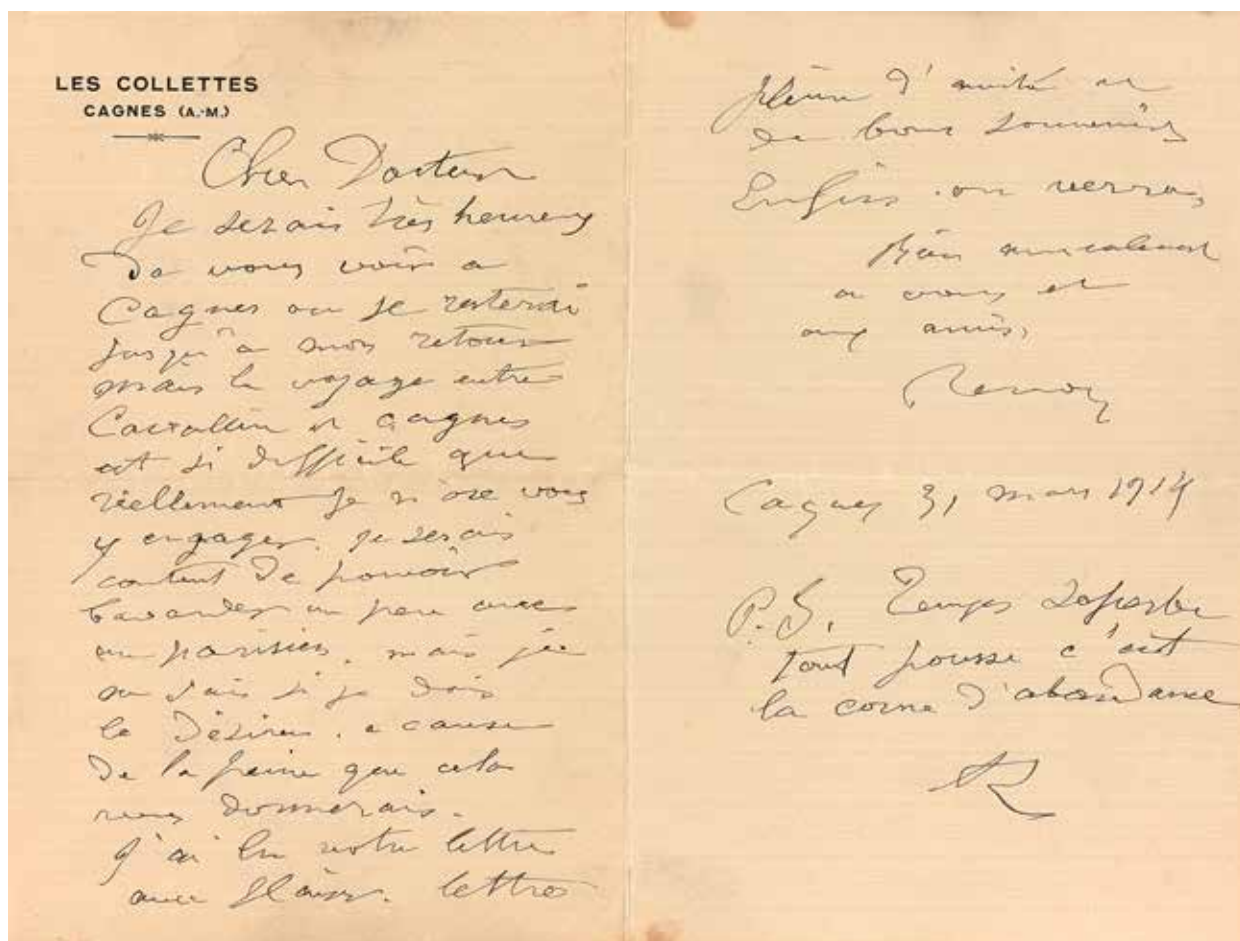
P.S. TEMPS SUPERBE, TOUT POUSSE, C'EST LA CORNE D'ABONDANCE... »

Auguste Renoir avait découvert Cagnes-sur-Mer en 1898, et, enchanté, y était venu régulièrement avant d'y acheter le domaine des Collettes en 1907. Il y passa les hivers, aimant à s'occuper du jardin où il cultivait des rosiers, des orangers – Claude Monet lui offrit d'ailleurs des soleils pour ce jardin. Bien qu'il s'y sentit parfois un peu abandonné de ses amis parisiens, Renoir y travailla fructueusement à son art jusqu'à sa mort.

101. **RENOIR** (Auguste). Lettre autographe signée « *Renoir* » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 3 février 1916. 2 pp. in 12, enveloppe. 400 / 500

CORPS PÉRISSABLE DU PEINTRE IMMORTEL.

« *Cher docteur, ça désespère. Je commence par vous le dire, en vous remerciant de vos bons conseils, je voudrais, si je ne m'abuse pas, vous demander si les sels de Vichy (bicarbonate de soude) et le sulfate de magnésie ont le même effet sur les reins que le sel de cuisine. J'ai été soigné depuis longtemps avec ce bicarbonate pour digérer et à me purger avec du sulfate de magnésie. Est-ce que je puis continuer ? L'aloès me donne des émoroides et le sulfate de magnésie ne me fait aucun mal au trou de balle, et voilà. Je vous écrirai dans quelques jours, si ce mieux continue. Avec tous mes remerciements sincères, à vous...* »



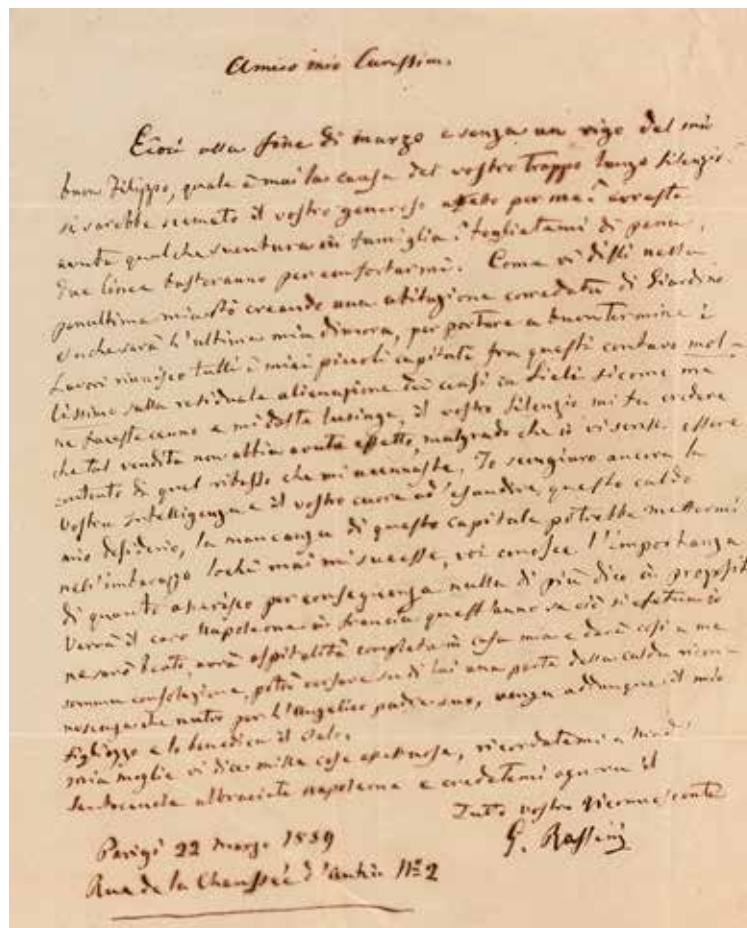
100

« J'AI UN PETIT PAYSAGE DE CÔTÉ POUR VOUS... »

102. **RENOIR** (Auguste). Lettre signée « Renoir » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. [Cagnes-sur-Mer], 27 février 1917. 1 p. in-12, lettre coupée en deux à la pliure. 200 / 300

« MON CHER AMI, PAR LA PLUME DE MON SECRÉTAIRE, JE VOUS FAIS ASSAVOIR QUE J'AI UN PETIT PAYSAGE DE CÔTÉ POUR VOUS, que je serais heureux de vous voir venir chercher vous-même car cela me prouverait que votre fille va bien. Bien cordialement... »

AVEC APOSTILLE AUTOGRAPHE SIGNÉE DU PEINTRE ALBERT ANDRÉ : « Vieux, vous voyez que je vous avais dit la vérité. À présent, une autre vérité, c'est que nous allons quitter Cagnes d'ici 4 ou 5 jours. **LE JEUNE GUINO** vient nous remplacer [Richard Guino]. Autre chose. Je viens d'être nommé conservateur du musée de Bagnols-sur-Cèze !!! C'est beau, hein. On vous embrasse tous... » Albert André, qui avait d'abord adopté l'esthétique des nabis avant de trouver son style personnel, avait été remarqué par Renoir dès 1895, et était devenu son ami. C'est sur l'insistance de Renoir qu'il accepta le poste de conservateur du musée de Bagnols-sur-Cèze, premier musée de province à être consacré à l'art moderne. Albert André a publié en 1919 une monographie consacrée à Renoir, lequel en a reconnu la justesse. Élie Faure possédait des œuvres d'André Albert, dont un portrait de Renoir à Cagnes (dessin, vers 1916), et des Nus dans un paysage méditerranéen au pastel. **LE SCULPTEUR RICHARD GUINO**, meilleur élève de Maillol, assista Renoir de 1913 à 1918 dans la réalisation de sculptures : au départ une simple suggestion commerciale du marchand Ambroise Vollard, cette activité devint le dernier moyen d'expression de Renoir, et comme le couronnement de son œuvre : peu de pièces sortirent de cette collaboration, mais elles comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture française.



« PARCE QU'ELLE SERA MA DERNIÈRE DEMEURE... »
 « Perché sarà l'ultima mia dimora... »

103. ROSSINI (Gioacchino). Lettre autographe signée, en italien, à Filippo Santocanale. à Palerme. Paris, 22 mars 1859.
 1 p. in-4, adresse au dos. 800 / 1 000

SUR LA VILLA QUE LE COMPOSITEUR SE FAISAIT ALORS CONSTRUIRE À PASSY.

« Eccoci alla fine di marzo e senza un rigo del mio buono Filippo ; quale è mai la causa del vostro troppo lungo silenzio ? Si sarebbe scemato il vostro generoso affetto per me ? Avreste avuto qualche sventura in famiglia ? Togliatemi di pena, due linee basteranno per confortarmi. Come vi dissi nella penultima mia, STO CREANDO UNA ABITAZIONE COMEDATA DI GIARDINO. PERCHÉ SARÀ L'ULTIMA MIA DIMORA, PER PORTARE A BUON TERMINE I LAVORI, RIUNISCO TUTTI I MIEI PICCOLI CAPITALI, fra questi contavo mollissime sulla residuale alienazione dei censi in Sicilia ; sicome faceste cenno e mi deste lusinga, il vostro silenzio mi fa credere che tal vendita non abbia avuto effetto, malgrado che io vi scrissi essere contento di quel ribasso che mi accennaste. Io scongiuro ancora la vostra intelligenza e il vostro cuore ad'esaudire questo caldo mio desiderio, la mancanza di questo capitale potrebbe mettermi nell'imbarazzo... »

Traduction :

« Nous voilà à la fin de mars et sans une ligne de mon bon Filippo ; quel est donc la cause de votre trop long silence ? Votre généreuse affection pour moi se serait-elle atténuée ? Auriez-vous eu quelque malheur dans la famille ? Ôtez-moi du souci, deux lignes suffiront pour me réconforter. Comme je vous l'ai dit dans mon avant-dernière lettre, JE SUIS EN TRAIN DE FAIRE CONSTRUIRE UNE MAISON AVEC UN JARDIN A DISPOSITION. PARCE QU'ELLE SERA MA DERNIÈRE DEMEURE, POUR MENER LES TRAVAUX À BON TERME, JE RÉUNIS TOUS MES PETITS CAPITALS, parmi lesquels je comptais très mollement sur l'aliénation résiduelle des cens en Sicile ; puisque vous y fîtes allusion et m'en donnâtes la promesse, votre silence me fait croire qu'une telle vente n'ait pas eu d'effet, bien que je vous aie écrit être satisfait de ce rabais que vous m'avez indiqué. Je conjure encore votre intelligence et votre cœur d'exaucer ce vœu ardent ; la carence de ce capital pourrait me mettre dans l'embarras... » Il dit ensuite espérer de tout cœur la venue à Paris du fils de Filippo Santocanale, le constructeur naval Napoleone Santocanale.

AMI DE ROSSINI ET DE BELLINI, L'AVOCAT PALERMITAIN FILIPPO SANTOCANALE était chargé des affaires en Sicile héritées par Rossini de sa première épouse Isabella Colbran. Personnalité marquante de l'époque, Filippo Santocanale affichait des opinions patriotiques et militait activement en faveur de l'unification de l'Italie : il serait un temps ministre de la Justice de Garibaldi en Sicile (1860) puis élu à la députation en 1861.

104. **ROSTAND** (Edmond). Poème autographe signé intitulé « *La Touche* ». 31 sizains de vers de 7 et 3 syllabes, occupant 11 pp. 1/2 in-12, sur bifeuillets scindés ultérieurement, ce qui oblige à tourner les feuillets deux à deux. 200 / 300

Hommage à son ami le peintre Gaston de La Touche, paru en 1908 en préface au catalogue de l'exposition de celui-ci tenue à la galerie Georges Petit du 11 juin au 13 juillet 1908. Il serait intégré en 1922 dans le recueil posthume *Le Cantique de l'aile* (Paris, Fasquelle), avec infimes variantes.

Gaston de La Touche collabora à l'illustration d'une édition de *L'Aiglon* en 1910, et signa le décor de la villa « Arnaga » d'Edmond Rostand à Cambo-les-Bains.

105. **RUSSIE.** – **PIERLING** (Paul). 2 portraits photographiques. Chacun 115 x 165 mm, encadrements sous verre. 100 / 150

LE PÈRE JÉSUISTE, HISTORIEN DE LA RUSSIE NÉ À SAINT-PÉTERSBOURG, DANS LA BIBLIOTHÈQUE SLAVE qu'il dirigea de 1894 à sa mort en 1922. Les présents clichés ont été pris dans le collège Saint-Michel des Bollandistes où cette bibliothèque fut hébergée de 1901 à 1924, à la suite de l'application de la loi Waldeck-Rousseau.

« QUANT À FAIRE DE LA MUSIQUE, J'EN AI ASSEZ FAIT, JE N'AI PLUS QU'À ME TAIRE.
DÉJANIRE SERA MA DERNIÈRE CARTOUCHE... »

106. **SAINT-SAËNS** (Camille). Lettre autographe signée, illustrée de quatre petits croquis [probablement adressée à son amie Caroline de Serres]. Hammam-Righa [Algérie], 10 janvier 1910. 4 pp. in-folio sur papier quadrillé. 300 / 400

« Coucou ! Me voilà. Je suis venu dans ce coin délicieux, au milieu des montagnes et des bois hantés des bêtes fauves, pour y prendre des bains et du grand air ; cela m'a merveilleusement réussi... Me voilà sur pied et je retourne à ALGER où je n'avais fait que passer ; J'Y VAIS FAIRE RÉPÉTER MES ŒUVRES QUE L'ON SE PRÉPARE À REPRÉSENTER, SAMSON, HENRY VIII, PHRYNE, et cætera. M^{lle} Charny [la cantatrice Lise Charny] vient de Paris pour chanter Dalila et Anne de Boleyn, ces personnes si vertueuses et si sympathiques... Ici, j'ai joui d'une tranquillité et d'un silence que je ne retrouverai pas de longtemps. Il y a eu quelques mauvais jours, il a fallu faire un peu de feu matin et soir. Mais quelle différence, néanmoins, avec nos climats !

QUAND JE NE POUVAIS SORTIR, JE TRAVAILLAIS, NON À DE LA MUSIQUE, JE N'EN FAIS PLUS, MAIS À DES ARTICLES que je prépare pour L'Écho de Paris qui m'en a demandés et à qui j'en ai promis un pour tous les quinze jours. Le premier a dû paraître dimanche dernier. Il traite de L'ORGUE. Le second racontera toutes les péripéties qui ont précédé, pendant dix années, l'apparition au théâtre du TIMBRE D'ARGENT [opéra de Saint-Saëns composé en 1865 mais créé seulement en 1877] ; le troisième parlera de M^{me} VIARDOT [la cantatrice et compositrice Pauline Viardot, épouse du critique et directeur de théâtre Louis Viardot]. J'en écrirai sur toutes sortes de sujets et il y en aura qui feront certainement sensation par les sujets traités. QUANT À FAIRE DE LA MUSIQUE, J'EN AI ASSEZ FAIT, JE N'AI PLUS QU'À ME TAIRE ; DÉJANIRE SERA MA DERNIÈRE CARTOUCHE. Et comme je ne puis rester sans rien faire, je m'amuserai à bavarder la plume à la main, quand les affaires et la correspondance m'en laisseront le temps...

Le tremblement de terre qui a secoué toute l'Algérie ne nous a pas épargnés ; mais je dormais et me suis éveillé quand c'était fini. Il paraît que c'était très effrayant... »

Les croquis représentent 2 frises géométriques, un motif floral oriental, et une fleur en pot.

ÉLÈVE DE FRANZ LISZT, LA PIANISTE CAROLINE DE SERRES, née Montigny-Remaury, était la belle-sœur d'Ambroise Thomas et fut mariée deux fois, dont, en 1886, à Auguste de Serres-Wieczffinski. Elle est la dédicataire d'œuvres composées par Fauré, Lalo, Pierné, et Saint-Saëns, dont, par ce dernier une valse-caprice « Wedding cake » pour piano et cordes et « Six études pour la main gauche seule ».

JOINT, une photographie prise dans les années 1950, représentant l'hôtel thermal de Hammam-Righa.

SAMSON ET DALILA, LA JEUNESSE D'HERCULE, DÉJANIRE

107. **SAINT-SAËNS** (Camille). 3 citations musicales, soit 2 autographes signées et une autographe. 400 / 500

– Citation musicale autographe signée. Cadix, 15 janvier 1897. Air de Dalila à la scène 6 du premier acte de son opéra SAMSON ET DALILA : « Printemps qui commence / Portant l'espérance / Aux cœurs amoureux » (9 mesures sur 2 portées, occupant 1/2 p. in-8, pour chant, sans texte, les 2 dernières mesures appartenant ici à l'accompagnement). Composée sur un livret de Ferdinand Lemaire, cette œuvre fut créée en allemand le 2 décembre 1877 à Weimar, puis en français le 3 mars 1890 à Rouen (elle ne fut représentée à l'Opéra de Paris que le 23 novembre 1892).

– Citation musicale autographe signée. Utrecht, 10 juin 1897. Thème de l'allegro du premier mouvement de son poème symphonique LA JEUNESSE D'HERCULE (8 mesures sur une portée occupant 1/2 p. in-8 oblong). Œuvre créée le 28 janvier 1877 au Théâtre du Châtelet à Paris.

– Citation musicale autographe. Passage de l'air de Déjanire sortant la tunique de Nessus dans l'acte III de l'opéra DÉJANIRE : « J'ai chargé ce tissu de riches broderies, / L'or, les perles, les pierreries » (2 portées pour chant avec texte sur une carte de visite). Composée sur un livret que Camille Saint-Saëns écrivit en collaboration avec Louis Gallet d'après la tragédie de Sophocle *Les Trachiniennes*, cette œuvre fut créée le 14 mars 1911 à Monte-Carlo, et représentée à l'Opéra de Paris le 22 novembre suivant.

108. SAINT-SIMON (Louis de Rovroy, duc de). Mémoire manuscrit, dicté à un secrétaire. Décembre 1747. 4 pp. 1/2 in-folio, avec quelques annotations d'une autre main. 800 / 1 000

« **MON ENTIÈRE INEPTIE EN AFFAIRES** ». Intéressant document sur l'état de la fortune du duc, peu florissante depuis longtemps mais définitivement mise à mal par le décès de sa femme le 21 janvier 1743 – la succession n'en serait véritablement réglée qu'au début des années 1780 (plus de vingt-cinq ans après la mort du duc). Âgé de soixante-douze ans, le duc de Saint-Simon qui avait dû quitter en 1746 la demeure qu'il habitait depuis 1714, refuse ici d'aliéner ses appointements royaux.

ruiné

« Par ce qui avoit été constaté en 1743, il résultoit que mes biens fonds se montoient à cinq millions, mes debtes à moins de deux, par conséquent trois millions de biens restans. AUJOURD'HUI, PAR LES ÉTATS QUE JE REÇOIS, JE ME VOIS RUINÉ SANS RESSOURCE, et les trois millions excédants toutes debtes, absorbés. C'EST LÀ CE QUE JE PUIS D'AUTANT MOINS COMPRENDRE, QUE DEPUIS JANVIER 1743, JE N'AI DONNÉ AUCUNE CHOSE À MA COMMODITÉ, PLAISIR, FANTAISIE en choses que ce puisse être, ce qu'il est aisé de vérifier par les comptes... Et quant à mon équipage, garde-robe et table, on en a pu voir et connoître la plus que modicité, et telle qu'elle avoit été réglée... QUAND ON ABANDONNE TOUT CE QU'ON A, QUE PEUT-ON EXIGER DE PLUS ? Mais abandonner des appointem[ents] qui ne sont pas saisissables et qui ne font pas partie de mon bien, pour demeurer à la merci de la volonté de ceux qui me payeront comme il leur plaira,... C'EST LE CAS D'ALLER DEMANDER L'AUMÔNE À LA PORTE DES ÉGLISES...

Je désire au moins deux choses, pour consolation d'un tel et si total dépouillement. La 1^{ère}, qu'il soit pourvu avant tout, aux legs, tant pieux qu'autres, du testament de Mad[am]e de St-Simon, dont je suis exécuteur, et que quand je ne le serois pas, je voudrois exécuter aux dépens de toutes choses. La 2^{de}, qu'immédiatement après, et avant toute autre chose, il soit pourvu au paiement de mes domestiques jusqu'au jour de l'acte qu'on me propose... **RESTE À SAVOIR COMMENT JE POURRAI VIVRE.** Je ne crois pas qu'on puisse me proposer un estat plus court, que celui de l'estat qu'on m'envoie. Il est fait sur 40000 [livres] de rente, et avec le plus étroit ric-à-ric, la dépense monte à 39823 [livres]. Que peut-il rester pour mille bagatelles imprévues et indispensables. Je dis bagatelles, parce que je ne compte pas de jouer un sou, de donner un verre d'eau à personne, ny de dépenser quoi que ce soit pour mon goust. Mais il y a des bagatelles qui se présentent à l'heure qu'on y pense le moins, et qui sont inévitables, telles sont un voyage à Versailles, ou à pareille portée de Paris, des domestiques malades..., une armoire, une tablette, des riens d'accommodemens de maison, quand on y est pour sa vie, et ces riens coûtent... »

IL SUPPLIE ENSUITE QUE LUI SOIT CONSERVÉE SA MAISONNÉE DE 4 DOMESTIQUES DONT UN SECRÉTAIRE : « Depuis 35 ans dans la maison, [il] sert UNIQUEMENT POUR MES LIVRES, MES PAPIERS, et proprement de secrétaire depuis que je n'en ai plus. De celui-là, il m'est encore impossible de m'en deffaire, il n'a d'autre emploi que celui-là, et il en a ce qu'il en peut faire. Je n'ai de ressource qu'en mes livres & a. C'est lui qui m'y sert en tout et pour tout, ET SANS LUI JE NE SAUROIS RIEN FAIRE... »

IL CONCLUT SUR D'AUTRES « BAGATELLES » INDISPENSABLES : « Sur la dépense proposée pour ma maison, on a oublié l'huile et le sel et le sucre, qui sont un objet, mesme LE CAFFE ET LE TABAC À FUMER ET À PRENDRE QUI EST UNE HABITUDE DE 50 ANNÉES, dont il n'est pas possible de me deffaire, sans d'autres bagatelles dont je ne puis me rapeller, comme PLUMES, ANCRE, PAPIER, CIRE & A, ET DE PAPIER J'EN CONSOMME BEAUCOUP AVEC MES LIVRES, et désormais je n'aurai plus que ce contentement de lecture, dans le vuide de toute le reste et de toute autre occupation... » Le duc de Saint-Simon consacra ses dernières années à la lecture, et à la rédaction de ses fameux mémoires, poursuivie de 1739 à 1749.

109. SARTINE (Antoine de). Lettre signée (3 pp. in-folio) avec apostille autographe (8 lignes 1/2), adressée en qualité de ministre de la Marine à Barthélemy Pinet, contrôleur de la comptabilité des ports et arsenaux. Versailles, 8 août 1777. 200 / 300

« Je vous annonce avec beaucoup de plaisir... que le roi, sur les comptes que je lui ai rendus de votre zèle, de vos talens, et de l'utilité dont vous avez été dans ses ports pour y établir la nouvelle forme de service, a bien voulu fixer le traitement dont vous jouirez à l'avenir, en votre qualité de contrôleur de la comptabilité des ports et arsenaux de Marine. Je n'ai point laissé ignorer à Sa Majesté que, dans la vue de vous livrer entièrement aux fonctions dont il lui avoit plu de vous charger dans Sa Marine, vous aviez abandonné une place de finance qui vous assuroit une fortune honnête ; et sur l'observation que je lui ai faite, qu'il étoit possible que, par la suite, des circonstances qu'on ne pouvoit prévoir vous obligeassent à vous démettre de la place de contrôleur de la comptabilité des Ponts, il lui a paru juste d'avoir égard au sacrifice que vous avez fait, et de fixer votre sort, tant pour le présent que pour l'avenir. CETTE CONSIDÉRATION A ENGAGÉ SA MAJESTÉ À VOUS ACCORDER DIX MILLE LIVRES DE TRAITEMENS, dont cinq à titre d'appointemens, et les cinq autres à titre de pension dont vous jouirez dès à présent ; et elle a bien voulu vous assurer d'avance ladite pension pour traitement de retraite, dans le cas où vous viendriez à quitter votre place... » De sa main, Antoine de Sartine a ajouté : « JE SUIS TRÈS CONTENT DE VOUS. JE N'AI POINT LAISSE IGNORER À S. M. L'UTILITÉ DONT VOUS AVEZ ÉTÉ ET DONT VOUS SERES ENCORE POUR SA MARINE ; continués et comptés sur les bontés du roy et sur mes dispositions ainsi que sur mes sentimens pour vous. »

GRAND COMMIS DE L'ÉTAT DU SIÈCLE DES LUMIÈRES, ANTOINE DE SARTINE fut d'abord conseiller puis lieutenant criminel au Châtelet de Paris, avant d'être nommé lieutenant général de police de Paris (1759-1774). Déployant une intense activité, il améliora sensiblement le confort et la sécurité des Parisiens, ce qui explique que, malgré ses affinités avec les opposants parlementaires au pouvoir royal, il fût nommé secrétaire d'État de la Marine en 1775 puis ministre d'État en 1775. Là encore, son efficacité fit miracle, et il améliora sensiblement le recrutement comme la construction navale, mais, ayant soutenu le projet d'un débarquement en Angleterre voué à l'échec, il fut renvoyé en 1780, et demeura loin des affaires, finissant sa vie en 1801 en Espagne où il avait émigré sous la Révolution.

110. **SAVARY** (Jean-Marie René). Lettre autographe signée « le duc de Rovigo » [adressée au duc de Bourbon]. Paris, 18 octobre 1821. 3 pp. in-folio. 400 / 500

*Sa ligne de défense concernant son rôle dans l'exécution du duc d'Enghien :
honneur et devoir du soldat aux temps troubles de la Révolution*

« Monseigneur, je supplie Votre Altesse Royale de n'attribuer qu'au besoin que j'éprouve d'obtenir son estime, la liberté que je prends de mettre mon nom sous ses yeux et de lui demander l'honneur de l'entretenir ; ma confiance dans l'équité de Votre Altesse Royale me fait espérer qu'elle me pardonnera d'oser renouveler ses douleurs pour satisfaire au cri de l'honneur qui m'en impose le devoir.

JE N'AI RIEN IGNORÉ, MONSEIGNEUR, DE TOUT CE QUI M'A ÉTÉ IMPUTÉ dans l'événement qui me conduit devant Votre Altesse Royale, et c'est parce que je sçais à quel point elle est prévenue contre moi que j'attache encore plus de prix à être moi-même l'interprète d'une justification qui intéresse le repos comme la gloire de ma vie.

JE NE VIENS POINT M'EXCUSER, Monseigneur, Votre Altesse Royale verra que je n'ai pas besoin d'être ménagé, ni lui faire des révélations sur qui que ce soit, elle pourra de même juger si j'en suis capable. Le premier de mes devoirs a dû être d'éclairer la religion du roi, et quoique je dusse être satisfait de ce qu'il a daigné me dire, je ne trouverai un repos parfait qu'après avoir entendu les mêmes paroles de la bouche de Votre Altesse Royale, et j'ose me flatter qu'elle concevra de moi une opinion moins défavorable après qu'elle m'aura admis à l'honneur de lui parler.

AUX TEMPS OÙ LES DISSENSIONS CIVILES AVOIENT MIS LES ARMES À LA MAIN À TOUS LES PARTIS, quoique à peine dans le monde et sans expérience, j'ai été assez heureux pour rester étranger aux honteux écarts qui ont signalé ces fatales époques ; JE N'AI FAIT QUE LA GUERRE, ET J'AI DU TOUT À LA GUERRE qui a fait de moi l'ancêtre de ma famille. J'Y AI EU L'HONNEUR DE COMBATTRE CONTRE VOUS, MONSEIGNEUR, j'étais le commandant d'un des pelotons du centre de la ligne de cavalerie que vous enfonçâtes personnellement à la charge de Bertsheim [bataille de Berstheim qui, près de Haguenau, mit aux prises le 2 décembre 1793 les troupes républicaines de Gouvion-Saint-Cyr aux Autrichiens appuyés par l'armée de Condé], je vous ai vu blesser dans la mêlée par un m[aréch]al des logis du rég[imen]t de Royal-Roussillon Cavalerie. J'étais alors dans l'âge où l'amour de la gloire fait rechercher tout les genres de périls, mais Votre Altesse Royale est trop juste pour reconnoître dans ces sentiments-là autre chose sinon que j'étais digne de la suivre dans un champ de bataille si le destin n'en avoit pas ordonné différemment, et jusqu'à présent je lui rends grâce de m'avoir conduit à cent combats et pas encore à un jugement. Votre Altesse Royale est trop grande pour vouloir conserver une opinion établie sur les calomnies dont j'ai été l'objet, je suis au contraire persuadé qu'elle la redressera avec plaisir parce que les armes de révolutions ne doivent point atteindre le cœur de Votre Altesse Royale. Le premier des biens d'un guerrier est la réputation, parce qu'elle est son œuvre propre, et comment pourroit-il supporter la privation de l'estime du prince sous les ordres duquel il peut être appelé à l'honneur de servir un jour.

SI LA RIGUEUR AVEC LAQUELLE J'AI REMPLI MES DEVOIRS M'A RENDU HOSTILE CONTRE VOTRE MAISON, MONSEIGNEUR, C'ÉTOIT LA CONSÉQUENCE D'UN DEVOIR INDÉPENDANT DE MOI, ET NON CELLE D'UNE DISPOSITION PERSONNELLE PARTICULIÈRE, et je ne serois point autorisé aujourd'hui à réclamer votre estime si j'avois transigé avec ce qui m'étoit imposé quand j'étais ennemi, et, digne héritier du Grand Condé, Votre Altesse Royale ne recherchera pas plus que lui ceux l'avoient combattu en faisant leur devoir... »

LE SULFUREUX DUC DE ROVIGO. Jean-Marie René Savary (1774-1833) rendit des services distingués à Napoléon Ier comme officier, comme diplomate, comme ministre de la police, et comme responsables de missions occultes. Il en fut remercié de nombreuses faveurs, notamment du titre de duc de Rovigo en 1808. Son rôle trouble dans l'arrestation et l'exécution du duc d'Enghien ternit son image pour la postérité.

FILS DU PRINCE DE CONDÉ – LE CHEF DE L'ARMÉE CONTRERÉVOLUTIONNAIRE – ET PÈRE DU DUC D'ENGHIEN QUI FUT EXÉCUTÉ SOUS L'EMPIRE, LOUIS-HENRI-JOSEPH DE BOURBON (1756-1830) garda le titre de duc de Bourbon même après la mort de son père (1818). Il avait reçu la charge de gouverneur de la Franche-Comté, participé à l'expédition de Gibraltar en 1782, et, après 1789, suivit son père en émigration. Envoyé en Angleterre en 1795 pour tenter de préparer un débarquement du comte d'Artois (en vain), il y demeura jusqu'en 1814, menant une vie frivole. Il tenta également sans succès de soulever l'Anjou sous les Cent Jours. Après 1815, grand-maître de la Maison du roi, il partagea sa vie entre le château de Chantilly, le palais Bourbon à Paris, et le château de Saint-Leu acheté en 1821.

JOINT, DU MÊME : lettre autographe signée à un duc. Paris, 18 octobre 1821. Lettre d'accompagnement de la missive ci-dessus : « ... Vous aviez bien voulu me faire espérer que vous auriez l'obligeance de remettre à Mgr le duc de Bourbon la lettre que je projette de lui écrire depuis bien longtemps, vous le sçavez ; voicy la saison des retours en ville qui s'approche, et je désire pour cette fois ne pas ajourner une explication à laquelle j'attache tant de prix. J'ai laissé ma lettre ouverte afin de vous faciliter d'en prendre connaissance, et je vous prie d'avoir la bonté de la sceller avant de la remettre à Son A[ltesse] R[oyale]... » (1 p. in-4).

111. **SCUDÉRY** (Madeleine de). Lettre autographe signée à l'évêque d'Avranches Pierre-Daniel Huet. S.l., « le 21 septemb[re] ». 1 p. 1/2 in-4, adresse au dos, une découpe et une déchirure marginales dues à l'ouverture sans atteinte au texte. 1 200 / 1 500

« QUOYQUE VOUS NE M'AYEZ PAS VOULU HONNORER D'UNE VISITE d'un quart d'heur[e], Monseigneur, pendant un long séjour que vous avez fait à Paris, JE N'EN MURMURE DANS MON CŒUR QUE PAR AMITIÉ ET, POUR VOUS EMPÊCHER DE M'OUBLIER, JE VOUS ENVOY DES VERS QUI ONT EU LE BONHEUR DE PLAIRE AU ROY. Je ne vous demande point de remerciements ni de louan[ges] mais seulement que vous soyez persuadé, Monseigneur que je sens que je suis tousjours, avec toute l'estime dont vous estes digne, vostre très humble et très obéissante servante... »

Madeleine de Scudéry

FEMME DE LETTRES À SUCCÈS, MADELEINE DE SCUDERY (1608-1701) fut, orpheline dès son jeune âge, élevée par un oncle ecclésiastique qui lui donna une éducation soignée. Elle fréquenta l'hôtel de Rambouillet et en poursuivit la tradition en ouvrant son propre salon littéraire, où l'on continua à élaborer et pratiquer l'art de la conversation. Elle y reçut hommes de lettres et aristocrates tels Conrart, Chapelain, Pellisson, le duc de La Rochefoucauld, le duc de Montausier, la marquise de Sévigné, la comtesse de La Fayette ou la future marquise de Maintenon. Elle écrivit deux romans, *Le Grand Cyrus* (1649-1653), plus ou moins en collaboration avec son frère l'officier et écrivain Georges de Scudéry, puis *Clélie* (1654-1660), seule, qui prit rang parmi les plus éclatants succès éditoriaux du Grand Siècle, en inaugurant en France la tradition du roman psychologique.

AMI DE MÉNAGE, DE MADAME DE LAFAYETTE ET DE MADAME DE SCUDERY, LE PRÉLAT PIERRE DANIEL HUET (1630-1721) se fit un nom par sa grande érudition et fut sous-précepteur du Dauphin. Dans le paysage intellectuel de l'époque, il compta parmi les anticartésiens.

LETTRES AU MODÈLE D'ÉLISABETH CHENEAU
DANS LES MALHEURS DE SOPHIE

112. **SÉGUR** (Sophie Rostopchine, comtesse de). Correspondance de 10 lettres, soit 2 autographes signées « grand-mère de Ségur » et 8 autographes, adressées à sa petite-fille Élisabeth Fresneau. 1865-1869 et s.d. Un feuillet avec large fente à la pliure. 1 500 / 2 000

– Les Nouettes (château près d'Aube dans l'Orne), 7 juillet 1865 : « MA BONNE PETITE CHÉRIE, SÈCHE TES YEUX HUMIDES, TU AURAS TES COUSINES le 24, matin ou soir, selon le degré de chaleur, ou des migraines probables. La chaleur les fera voyager de nuit et arriver le matin, la fraîcheur les fera coucher à Séez et arriver le soir ; l'omnibus sera arrêté incessamment à moins que la grande, belle diligence nouvellement établie pour Séez ne vive encore ; je l'ai vue passer hier ; elle était resplendissante de fraîcheur et de beauté et traînée par 4 chevaux allant comme le vent et devant faire la course en 3 h et demie, avec un relai, je ne sais où. **MADELEINE** t'a écrit hier ; elle est enchantée de tes angoisses qui lui prouvent combien tu l'aimes... Ton oncle Woldemar revient probablement demain ou après, de son LONG VOYAGE EN RUSSIE et de sa courte absence pour un si long voyage. Il m'a écrit de Moscou... ; il était enchanté de revoir Lucie, mais triste de ne retrouver qu'elle et de pénibles souvenirs... La pauvre Camille est triste de ne pouvoir t'apporter un petit ouvrage de sa façon ; sa maman le lui a défendu... »

– Les Nouettes, 20 septembre 1865. « ... **MES ÉPREUVES AVANCENT PÉNIBLEMENT**, et ce malheureux libraire, qui profite de mon encombrement pour m'envoyer les secondes épreuves de **MES COMÉDIES** et les premières épreuves de **MON JEAN QUI RIT**. Je me décourage quelquefois devant tout ce qui me tombe sur le dos ou sur la tête... » La comtesse de Ségur allait publier en 1865 son recueil *Comédies et proverbes* et son roman *Jean qui grogne et Jean qui rit*... »

– Les Nouettes, 15 novembre 1865. « ... Je suis ennuyée de lettres de remerciements à écrire aux évêques, archevêques et cardinaux pour leurs approbations louangeuse[s] de **MON ÉVANGILE** que je leur avais envoyées en épreuves il y a une dizaine. Il y a eu une dizaine de corrections très peu importantes qui ont été arrangées ; du reste, éloge complet comme tu le verras en tête de l'Évangile quand il paraîtra... **MON LIVRE AVANCE**, J'AI 100 PAGES DE FAITES. » La comtesse de Ségur ferait paraître *L'Évangile d'une grand-mère* au début de 1866, et de plusieurs ouvrages dans les mois suivants.

– Les Nouettes, 4 décembre 1866. « ... **NE T'ÉTONNE PAS D'AVOIR ENVIE DE FAIRE LE CONTRAIRE DE CE QU'ON TE CONSEILLE** ; j'étais comme toi et je le suis encore, hélas ! **MAIS L'ENVIE DE FAIRE N'EST PAS COUPABLE** ; ELLE REND PLUS MÉRITOIRE TA DOCILITÉ À BIEN FAIRE ; une victoire n'est glorieuse que lorsqu'il y a eu combat ; tu es un vaillant soldat du bon Dieu, une protégée de la S^{te} Vierge, de S^t Joseph, de S^{te} Anne, ce qu'il y a de mieux dans le Ciel après le Bon Dieu et Notre Seigneur... »

Les Nonettes. 1865. 7 Juillet.



Ma bonne petite chérie, réchauffe tes yeux
aussi; tu auras tes cousines le 24, matin
ou soir selon le degré de chaleur, ou des
nuigraines probables. La chaleur lui fera
voyager de nuit et arriver le matin; la frai-
cheur lui fera coucher à soir et arriver
le soir; l'omnibus sera arrêté incessamment
à moins que la grande, belle diligence
nouvellement établie pour le soir, ne vive
encore; je l'ai vue passer hier; elle était
replendue de fraîcheur et de beauté
et trainée par 4 chevaux allant comme
le vent et devant faire la course en 3 h.
et demie, avec un relais, je ne sais où —
Madeleine t'a écrit hier; elle est enchan-
tée de tes angoisses qui lui prouvent

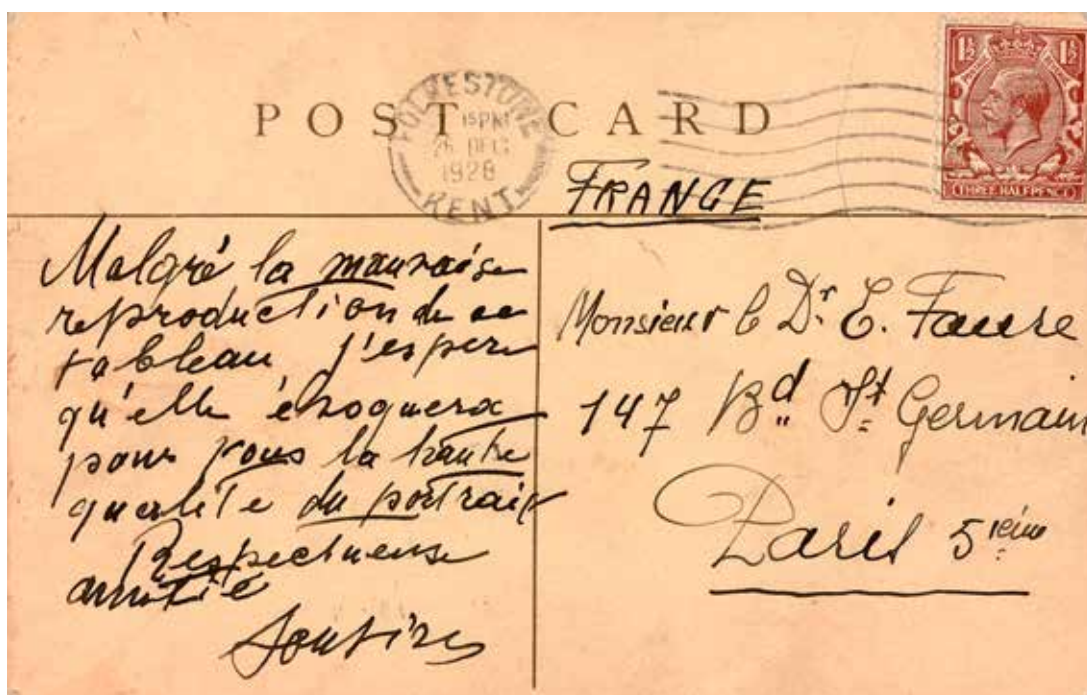
112

– Paris, « 22 décembre » [1867, d'après une note postérieure au crayon]. « ... CHÈRE PETITE, TE VOILA ENFIN BIEN CONTENTE D'AVOIR TES COUSINES ET POUR LONGTEMPS. J'ai eu par ta tante des nouvelles de leur voyage et de l'arrivée... Je reste ici dans la paix du corps presque complète, mais mon cœur et mon esprit s'agitent autour des absents. c'est leur état habituel ; ils devraient y être faits et pourtant ils murmurent et demandent mieux que ce qui est ; ces imbéciles ne veulent pas comprendre que LE MAL C'EST LE BIEN, ET QUE LE BIEN C'EST LE MAL ; malgré que ce soit LA MAXIME DU MISÉRABLE PROUDHON, elle est vraie dans mon sens, que ta sagacité comprend sans que je te l'explique... »

– Paris, 9 août 1869 : « MA MAIN TREMBLOTTE, J'ÉCRIS COMME UN VIEUX CHAT. Très bon voyage, ma chère bonne Élisabeth ; je ne suis pas fatiguée ; j'ai un peu dormi, assez pour ne pas être engourdie, allourdie, hébétée... »

– Etc.

UNE DES DÉDICATAIRES DES MALHEURS DE SOPHIE, ÉLISABETH FRESNEAU Y A INSPIRÉ LE PERSONNAGE D'ÉLISABETH CHENEAU. Ses cousines Camille et Madeleine, autres petites-filles de la comtesse de Ségur également évoquées ici, sont aussi dédicataires et modèles de personnages de plusieurs de ses récits.



113

HOMMAGE DE SOUTINE À VELAZQUEZ

113. **SOUTINE** (Chaïm). Carte autographe signée « Soutine » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Folkestone, 26 décembre 1928, d'après le cachet de la poste. 1 p. in-12. Au recto, reproduction d'un tableau de Diego Velázquez, *Dame à l'éventail*, conservée à la Wallace Collection. 2 000 / 3 000

« Malgré la mauvaise reproduction de ce tableau, j'espère qu'elle évoquera pour vous la haute qualité du portrait. Respectueuse amitié... » Le premier livre d'art qu'Élie Faure avait publié, en 1904, portait sur Diego Velázquez.

CHAÏM SOUTINE VOULAIT UN CULTE AUX MAÎTRES CLASSIQUES, se montrant peu sensible à l'avant-garde picturale de son temps, qu'il jugeait trop cérébrale. Dès son arrivée à Paris en 1913, il fréquenta le Louvre, se passionnant pour Fouquet, Courbet, Corot, Chardin, Rembrandt... De 1923 à 1925, alors qu'il vivait à Cagnes-sur-Mer, il effectua plusieurs séjours à Paris durant lesquels il ne manqua pas de retourner dans ce musée.

SOUTINE LECTEUR DES CLASSIQUES

114. **SOUTINE** (Chaïm). Lettre autographe signée « Soutine » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. S.l.n.d. 1 p. in-12, enveloppe. 1 500 / 2 000

« **CHER MONSIEUR FAURE, EXCUSEZ-MOI D'AVOIR TARDÉ DE VOUS RENDRE LE LIVRE DE BALSAC, mais j'étais malade, sérieusement grippé. Bien sincèrement...** »

La compagne de Soutine dans les années 1937 à 1940, Gerda Groth a souligné dans ses mémoires que le peintre lisait les grands auteurs français comme Montaigne ou Racine (*Mes années avec Soutine*, 1973).

JOINT, UNE PIÈCE CONCERNANT LA LOCATION PAR SOUTINE D'UN HÔTEL PARTICULIER, AUX FRAIS D'ÉLIE FAURE : « Reçu de Monsieur Soutine, la somme de cinq mille quatre cent cinquante francs en un chèque... au nom de M^r Faure à titre de commission forfaitaire sur la location de l'hôtel particulier que je lui ai procuré, 26 passage d'Enfert à Paris, et frais d'enregistrement du bail... » (Paris, 10 janvier 1930, 1 p. in-8 oblong dactylographiée avec ajouts manuscrits). Chaïm Soutine, qui changea souvent de logement, vécut de 1930 à 1936 dans cet hôtel particulier du quartier Montparnasse.

*« AU MOMENT OÙ L'ON M'OUTRAGE,
IL NE FALAIT PAS PARLER DE PEINTURE... »*

115. **SOUTINE** (Chaïm). Lettre autographe signée « C. Soutine » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Paris, « dimanche » 27 avril 1930 ; enveloppe avec cachet de la poste daté du 28, signée au verso. 3 000 / 4 000

UN TÉMOIGNAGE BRÛLANT DE SON CARACTÈRE EMPORTÉ ET ORGUEILLEUX. Tourmenté, emporté dans son travail d'artiste, Soutine n'était pas moins brutal avec ceux qu'il rencontrait, malmenant amis et mécènes, d'où de nombreuses brouilles.

« MONSIEUR, J'AI BEAUCOUP PENSÉ ET RÉFLÉCHI À VOTRE LETTRE ET J'AIMERAIS MIEUX QU'ELLE ME BAFOUTE QUE TOUTE CETTE ADMIRATION QUE VOUS ME JETEZ À LA FIGURE.

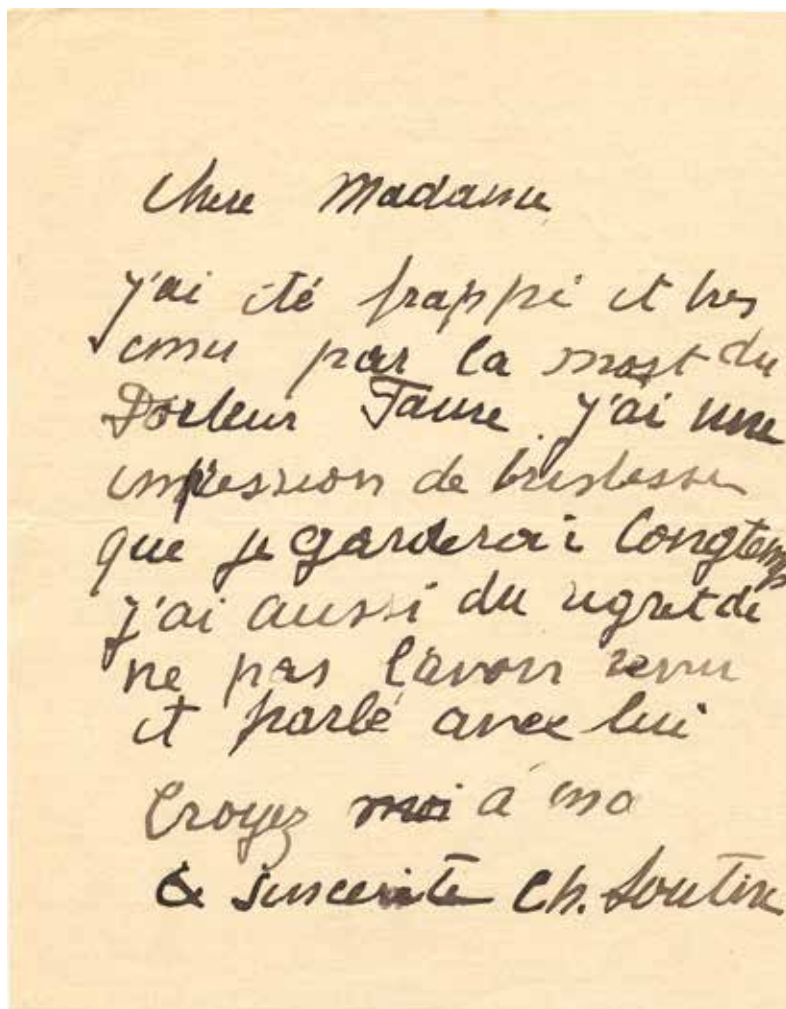
Au moment où l'on m'outrage, il ne fallait pas parler de peinture.

Et vos sentiments d'amitié, que voulez-vous qu'ils viennent à ce moment-là ? La conversation à l'avenir n'a donc plus aucun sens. Croyez cependant que je garde de certaines moments un joli souvenir... »

*Au moment où l'on m'outrage
il ne fallait pas parler
de peinture.*

« **VOUS ÉTIEZ, VOUS ÊTES ENCORE, HORS MES DEUX FILS, LE SEUL HOMME QUE J'AIME** » (**ÉLIE FAURE À SOUTINE**). Élie Faure, qui avait déjà remarqué son œuvre, rencontra pour la première fois Soutine au début de 1927. Il le considérait comme un génie « ivre de peinture », « le premier – de très loin – des peintres vivants », comme il l'écrivait et lui écrivait. Élie Faure accueillit Soutine chez lui, à Paris, à Bordeaux à la fin de 1927 et durant l'été de 1928, en Dordogne dans sa maison familiale durant l'été de 1929, à la suite de quoi il l'emmena en Espagne pour un voyage d'où Soutine revint enchanté. Élie Faure consacra une monographie au peintre en 1929 – la seconde à paraître après celle de Waldemar-George en 1926. Il lui acheta quelques toiles, dont un *Bœuf écorché* et une *Volaïlle suspendue*, et lui apporta un soutien financier en 1930. L'amitié qui liait les deux hommes était très forte, Élie Faure traitant Soutine comme un fils, mais une brouille les sépara au printemps 1930 : Soutine serait tombé amoureux de Marie-Zéline dite Zizou, la fille d'Élie Faure. Il en parla à ce dernier (qui semble avoir gardé le silence auprès de Zizou) mais tarda à se déclarer auprès de la jeune fille elle-même : quand il se décida enfin à le faire, celle-ci s'était entre temps engagée auprès d'un autre – d'où la furie de l'irascible peintre.

JOINT, LE BROUILLON AUTOGRAPHE SIGNÉ DE LA RÉPONSE D'ÉLIE FAURE : « **SOUTINE (ET NON MONSIEUR), VOUS ÊTES D'UNE INJUSTICE ATROCE, QUE VOUS REGRETTEREZ** – je l'espère pour vous – quand le calme sera rentré dans votre cœur. Nul ne vous a bafoué chez moi, nous avons été les uns et les autres victimes des circonstances et d'une imprudence commune où je ne vois rien qui puisse diminuer le respect que je vous garde et que vous me devez aussi... Est-ce là l'estime que vous inspirait ma fille ?... **JE VOUS CONNAIS MIEUX QUE VOUS NE VOUS CONNAISSEZ VOUS-MÊME**, votre lettre n'existe déjà plus dans mon souvenir... Je ne souffrirais pas de votre abandon si je pouvais penser une minute qu'elle représente votre réelle nature. C'est en vous-même que vous chercherez le pardon de l'avoir écrite, et, j'aime à le croire, l'y trouverez. Ce jour-là, je vous accueillerai en homme chez qui "l'admiration" était devenue, depuis que je vous connaissais, le complément nécessaire de l'amitié. **SI, DANS CETTE AMITIÉ, VOUS N'AVEZ, VOUS, SENTI QUE "L'ADMIRATION"**, CE SERAIT POUR MOI UNE RAISON SUFFISANTE DE VOUS RETIRER L'UNE ET L'AUTRE, CAR CELA ME MONTRERAIT QU'IL N'Y AVAIT QU'UN PEINTRE EXCEPTIONNEL LÀ OU J'AVAIS CRU TROUVER UN HOMME. ET CE NE SERAIT PAS TANT PIS POUR MOI, MAIS TANT PIS POUR VOUS. **JUSQU'AU JOUR – QUE J'ESPÈRE PROCHE – OU VOUS VOUS APERCEVREZ QUE L'HUMILITÉ EST LA CONQUÊTE MÊME ET LE REFUGE DE L'ORGUEIL...** Je vous attends donc avec confiance, des mois et des années s'il le faut. **VOUS ÉTIEZ, VOUS ÊTES ENCORE, HORS MES DEUX FILS, LE SEUL HOMME QUE J'AIME...** J'ai 57 ans. Je disparaîtrai peut-être sans que vous m'ayez pardonné le mal que nul chez moi n'a voulu vous faire, et dont je vous pardonne, moi, la vilaine interprétation. Mais si je meurs sans que vous soyez venu me dire que vous vous êtes trompé, non pas sur mon compte, mais sur le vôtre même, ce sera l'âme tranquille, avec la conviction que vous regretterez un jour de ne pas être revenu vers moi. Et c'est dans cette conviction qu'est la preuve de l'affection, du respect et de "l'admiration" qu'il ne dépend que de vous que je persiste à vous accorder. **DE LOIN, VOTRE PEINTURE ME DIRA SI VOUS DEMEUREZ L'HOMME QUE JE VOIS ENCORE EN VOUS. EN ATTENDANT, JE RESTE VOTRE SEUL AMI, ET VOTRE SOLITUDE EST MA SOUFFRANCE...** »



117

116. **SOUTINE** (Chaïm). Lettre autographe signée « Soutine » au médecin, historien et critique d'art Élie Faure. Paris [d'après le cachet de la poste], 5 décembre 1930. 1 p. in-12, enveloppe. 1 000 / 1 500

« Cher Monsieur Faure, j'ai bien reçu vos deux lettres. Je vous en remercie. JE SUIS FRANCHEMENT DANS L'EMBARRAS. LES SOUVENIRS DE L'ANNÉE DERNIÈRES SONT ENCORE RÉCENTS. Il m'est très difficile en ce moment de vous voir. Je vous prie de croire à mes sentiments très sincères... »

Sur la brouille entre Chaïm Soutine et Élie Faure, voir ci-dessus la lettre n° 115.

Lettre présentant une écriture solennelle, plus régulière et posée qu'à l'accoutumée.

117. **SOUTINE** (Chaïm). Lettre autographe signée « Ch. Soutine » à la veuve du médecin, historien et critique d'art Élie Faure, Suzanne Gilard. S.l., [vers la fin d'octobre ou le début de novembre 1937]. 1 p. in-12. 1 000 / 1 500

« CHÈRE MADAME, J'AI ÉTÉ FRAPPÉ ET TRÈS ÉMU PAR LA MORT DU DOCTEUR FAURE. J'ai une impression de tristesse que je garderai longtemps. J'ai aussi du regret de ne pas l'avoir revu et parlé avec lui. Croyez-moi à ma sincérité... »

Élie Faure était mort le 27 octobre 1937, sans avoir pu se réconcilier avec le peintre. Sur la brouille entre Chaïm Soutine et Élie Faure, voir ci-dessus la lettre n° 115.


*« LES COSAQUES SONT TRÈS CRUELS, à ce que m'a dit M^{lle} Ciment
ILS N'ÉPARGNENT PAS LES FEMMES. Je lui ai dit qu'ils avaient bien raison. »*

118. **STENDHAL** (Henri Beyle, dit). Lettre autographe à sa sœur Pauline Périer-Lagrange. Lyon, 16 mars 1814. 2 pp. in-4, adresse au dos, petite déchirure marginale due à l'ouverture sans atteinte au texte, petite fente marginale restaurée de manière visible. 1 500 / 2 000

LETTE FAUSSEMENT DÉSINVOLTE ÉCRITE EN PLEINE DÉBÂCLE MILITAIRE. Auditeur au Conseil d'État, Stendhal avait été envoyé en décembre 1813 dans la 7^e division (Isère, Hautes-Alpes, Drôme, Léman, Mont-Blanc), pour seconder le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire de l'empereur, dans l'organisation de la défense du Dauphiné face aux Autrichiens. Les deux hommes déployèrent une énergie peu commune et s'avérèrent d'une grande efficacité, permettant la reprise de Chambéry. Stendhal, un temps pris de maladie, était conscient que la situation militaire générale était désespérée, et, neuf jours après cette lettre, partirait pour Paris où il assisterait à l'entrée des Alliés, parmi lesquels les Russes. L'Empire avait vécu, et avec lui ses ambitions de Stendhal, qui allait partir à la fin du mois de juillet pour l'Italie.

« Hélas, hélas ! Madame Ciment m'a montré le pouce de sa main gauche empaqueté : elle ne peut presque pas s'en aider depuis trois semaines. C'est un rhumatisme. Quelques personnes avaient prétendu que c'était un rhumatisme gouteux. Rien que ça. Elle en a écrit à son cousin Périer, mais apparemment il n'y a pas fait attention, car il ne lui en a pas parlé dans ses réponses. Enfin, d'après le conseil d'une amie, elle a enveloppé le doigt souffrant dans un petit morceau de peau de chat sauvage. Si cela ne fait pas de bien, cela au moins est bien innocent. Voilà ce que j'ai à te dire pour aujourd'hui, excepté tous mes souhaits pour le bonheur de m[adam]e Derville. La m[ai]tresse de l'Hôtel du Commerce remettra à Girerd ta lorgnette [Henri Girerd était le neveu de l'époux de Pauline Beyle]. Je ferai un paquet de 3 chemises, 3 mouchoirs et 1 cravate, je crois, que j'ai à toi, et te le remettrai à ta première course à Paris. Si tu veux le domestique Garnier, écris à monsieur Frédéric, valet de chambre de M. le b[aron] Finot, préfet à Chambéry [Antoine Finot, alors préfet du Mont-Blanc, qui deviendrait notamment préfet de l'Isère sous la Restauration].

LES COSAQUES SONT TRÈS CRUELS, À CE QUE M'A DIT M^{lle} CIMENT QUI A BEAUCOUP PARLÉ AVEC MOI. ILS N'ÉPARGNENT PAS LES FEMMES. JE LUI AI DIT QU'ILS AVAIENT BIEN RAISON. »



JEUX DE MASQUES. Stendhal fait ici usage de pseudonymes pour désigner des proches : « madame Ciment » et « mademoiselle Ciment » désignent Jeanne-Marie Dumortier et sa fille Marie-Aline Dumortier, cousines des Périer-Lagrange (famille du mari de Pauline Beyle), tandis que « madame Derville » désigne Sophie Gautier, amie de Pauline Beyle. Cette pratique, qu'il s'appliquait aussi à lui-même en signant de noms divers et variés, était fréquente dans sa correspondance : il y entrait du plaisir, un désir d'évasion, mais aussi parfois de la malice et une sorte de tentation parricide. Stendhal en usa également dans son œuvre littéraire, menant un important travail d'invention et de jeu sur les noms de personnages et de lieux, désinvoltés ou ludiques, mais souvent signifiants, notamment pour les personnages les plus importants où ils se donnaient à lire comme le symbole d'un destin.

SŒUR PRÉFÉRÉE DE STENDHAL, PAULINE avait épousé en 1808 François-Daniel Périer-Lagrange et habitait alors au château de Thuellin près de Brangues où se déroulerait le fait divers à l'origine du roman *Le Rouge et le noir*.

Stendhal, *Correspondance*, Paris, Gallimard (Nrf, Pléiade), t. I, 1962, p. 765, n° 559.

JOINT : STENDHAL. *Lettres à Pauline*. Paris, « La Connaissance », 1921. In-12 carré, chagrin bleu, dos à nerfs, couvertures et dos conservés, mouillures marginales aux premiers feuillets. **ÉDITION ORIGINALE**, un des quelques exemplaires hors commerce non numérotés tirés sur vergé d'Arches. 3 portraits hors texte. Envoi autographe signé de l'éditeur René-Louis Doyon au peintre Georges Rochegrosse.

L'écume des jours

119. **VIAN (Boris).** Dactylographie corrigée complète de son roman *L'Écume des jours*, signée au crayon en deux endroits (avant-propos et fin), avec page de titre autographe signée à l'encre. Les corrections, à l'encre bleue et noire ou au crayon, sont de plusieurs mains, dont parfois celle de Boris Vian lui-même, mais le plus souvent celle de Michelle Vian. [1946]. (2)-231 ff. in-folio dactylographiées (carbones), chiffrés 1 à 40 et 42 à 232 sans manque de texte apparent ; en feuilles, trous de classeurs, rares rousseurs et taches, quelques accrocs marginaux. 15 000 / 20 000

PRÉCIEUSE DACTYLOGRAPHIE ANNOTÉE DEMEURÉE INCONNUE AUX ÉDITEURS DE LA PLÉIADE (2013). La saisie en a très probablement été assurée par l'épouse de Boris Vian, Michelle Léglise, comme une autre dactylographie connue mais aujourd'hui disparue. La page de titre, de la main de Boris Vian, porte la dédicace sincère et parodique « *Pour mon bibi* » (surnom familial de Michelle Léglise) qui ne fut pas toujours restituée dans les éditions successives. Cette page porte également le numéro de téléphone et l'adresse du « 98 f[aubour]g Poissonnière, Paris X^e » où le couple résida d'août 1942 à la fin des années 1940. Rappelons que le seul manuscrit autographe connu est actuellement conservé à la Bibliothèque nationale.

NOMBREUSES CORRECTIONS SUR LES TROIS QUARTS DES FEUILLETS, dont une quarantaine destinées à amender le style, les autres corrigeant des fautes de saisie ou restituant des passages mal rendus au carbone.

UN TRIOMPHE LITTÉRAIRE, MAIS POSTHUME. Écrit en moins de trois mois, de mars à mai 1946, ce roman fut soutenu chez Gallimard par Raymond Queneau, et présenté au prix de la Pléiade, richement doté, que la maison décernait à un jeune auteur. Boris Vian crut au succès de cette démarche, en y plaçant l'espoir de pouvoir ensuite embrasser pleinement la carrière d'écrivain – en juin 1946, cependant, le prix fut attribué à l'abbé Jean Grosjean qu'avait soutenu André Malraux. Un contrat fut néanmoins signé avec Gaston Gallimard en septembre 1946, et l'ouvrage, achevé d'imprimer le 20 mars 1947, sortit en librairie le 16 avril suivant dans la prestigieuse « collection blanche ». De larges extraits avaient entre temps été publiés en octobre 1946, par Jean-Paul Sartre dans le n° 13 de sa revue *Les temps modernes*. Rendue méfiante par le scandale de *J'irai cracher sur vos tombes*, la critique demeura généralement silencieuse, et *L'Écume des jours* ne rencontra pas, tout d'abord, le succès attendu : en 1956, même, une partie du tirage fut mise au pilon. Mort en 1959, Boris Vian ne connut pas le succès phénoménal que rencontra son œuvre à partir de 1963, quand elle fut rééditée simultanément chez Jean-Jacques Pauvert et dans la collection de poche « 10/18 » – la barre du million d'exemplaires vendus serait franchie dès 1974.

« *L'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre...* »

SINON LE CHEF-D'ŒUVRE DE BORIS VIAN, DU MOINS, SELON LUI, LE SOCLE FONDATEUR DE SON PARCOURS D'ÉCRIVAIN. Rédigé avec une maîtrise consciente d'elle-même, *L'Écume des jours* est son troisième roman publié, après *J'irai cracher sur vos tombes* (novembre 1946, sous pseudonyme) et *Vercoquin et le plancton* (janvier 1947), et même son quatrième roman achevé, si l'on tient compte de *Trouble dans les andains*, diffusé dans son cercle intime en mai 1943 mais seulement publié en 1966, de manière posthume.

ENCORE MARQUÉ PAR L'INNOCENCE ET L'OPTIMISME, IL S'AGIT DE SON SEUL ROMAN À RACONTER UN AMOUR DE MANIÈRE PUDIQUE, ce qui fit écrire à Raymond Queneau que *L'Écume des jours* est « le plus poignant des romans d'amour contemporains » (avant-propos à *L'Arrache-Cœur*), et à Pierre Mac Orlan qu'elle est « un des rares livres de la jeunesse de ce temps » (dédicace à Boris Vian de son roman *la Lanterne sourde*). Boris Vian résuma lui-même cela d'un air faussement dégagé dans son avant-propos : « Il y a seulement deux choses, c'est l'amour, avec des jolies filles et la musique de La Nouvelle-Orléans ou de Duke Ellington. Le reste devrait disparaître, car le reste est laid, et les quelques pages de démonstration qui suivent tirent toute leur force du fait que l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre... » Michelle Léglise dirait cependant que c'est elle qui a inspiré le personnage de Chloé, ayant, par une grave maladie, donné de l'inquiétude à Boris Vian.

« **UN RÉEL SOMMET DANS LES JEUX DE LANGAGE** » (Pléiade, notice, p. 1189). À la suite d'Alfred Jarry ou de Raymond Queneau, Boris Vian a entrepris ici une déconstruction systématique de la langue française, usant de néologismes, déformations ludiques, calembours, expressions imagées employées dans leur sens littéral, etc. Ces procédés inattendus qui prennent pied dans la réalité du récit entretiennent une impression de comique mais aussi d'étrangeté, avec des résultats parfois proches de l'univers surréaliste, mais aussi de celui de la pataphysique. En revanche, Boris Vian a maintenu un cadre structuré, rappelant la tragédie classique autour du destin malheureux du couple formé par les personnages de Colin et Chloé, avec une progression soulignée par des éléments spatiaux comme le rétrécissement des volumes et le ternissement des couleurs.

LE JAZZ COMME MUSIQUE DE FOND ET PRINCIPE STRUCTURANT DU TEXTE (cf. Pléiade, notice, p. 1184). Boris Vian, lui-même musicien de jazz, évoque ici de manière significative plusieurs des grands standards de cette musique, infusant une atmosphère américaine à ce texte fictivement daté du 8-10 mars 1946 à Memphis, Davenport et La Nouvelle-Orléans aux États-Unis.

AVEC UN HOMMAGE BURLESQUE À LA GESTE SARTRIENNE. Les personnages de Jean-Sol Partre et de la duchesse de Bovouard, présents en pointillé tout au long du récit, permettent à Boris Vian de célébrer ces deux écrivains tout en moquant l'engouement qu'ils suscitaient. Au chapitre XXVIII de *L'Écume des jours*, la transposition truculente de la célèbre conférence de Sartre, « L'existentialisme est un humanisme », demeure un sommet de drôlerie.

D'après une note manuscrite jointe, ce jeu dactylographié proviendrait des papiers de l'écrivain et critique Joë Bousquet qui faisait alors partie du juré du prix de la Pléiade pour lequel *L'Écume des jours* concourut.

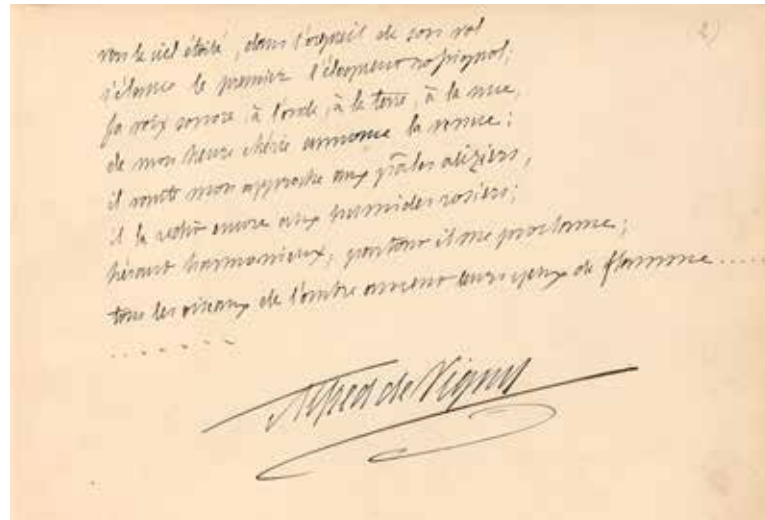
Avant-Propos

Dans la vie, l'essentiel est de porter sur tout des jugements à priori. Il apparaît en effet que les masses ont tort et les individus toujours raison. Il faut ~~se~~ garder d'en déduire des règles de conduite : elles ne doivent pas avoir besoin d'être formulées pour qu'on les suive. Il y a seulement deux choses, c'est l'amour, avec des jolies filles et la musique de la Nouvelle-Orléans ou de Duke Ellington. Le reste devrait disparaître, car le reste est laid, et les quelques pages de démonstration qui suivent tirent toute leur force du fait que l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre. Sa réalisation matérielle proprement dite consiste essentiellement en une projection de la réalité, en atmosphère biaise et chauffée, sur un plan de référence irrégulièrement ondulé et présentant de la distorsion. On le voit, c'est un procédé avouable s'il en fut.

La Nouvelle-Orléans

10 mars 1946

A large, stylized handwritten signature in dark ink, likely belonging to the author, is written over the date. The signature is fluid and somewhat abstract, with a long, sweeping line extending from the end of the name.



120

« JE SUIS CELUI QU'ON AIME ET QU'ON NE CONNAIT PAS... »

120. **VIGNY** (Alfred de). Manuscrit poétique autographe signé. 31 alexandrins occupant 3 pp. in-4 oblong sur 2 ff. reliés dans un volume relié à la bradel en toile grise avec, sur le premier plat, une pièce de titre en cuir marron dans un filet d'encadrement de même couleur. 500 / 600

TROIS PASSAGES D'ÉLOA ou la Sœur des anges, extraits du livre II (« Séduction »). Ce long poème, qui assura la célébrité de son auteur, parut en 1824 chez l'éditeur parisien Auguste Boulland.

L'HYMNE AUX TÉNÈBRES DE L'« ANGE TÉNÉBREUX » :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon Empire de flamme
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
Dans les liens des corps, attrait mystérieux,
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux... »

« LA LUMIÈRE DESCEND MOLLE ET VOLUPTUEUSE... »

121. **VIGNY** (Alfred de). Manuscrit poétique autographe signé intitulé « Le bain d'une dame romaine », daté « août 1832 ». 18 alexandrins sur 2 pp. in-folio oblong, 2 plis plus marqués. 600 / 800

POÈME COMPLET. Achievé de composer le 20 mai 1817, il parut originellement en janvier 1828 dans les *Annales romantiques*, puis fut recueilli en mai 1829 dans la deuxième édition du recueil *Poèmes antiques et modernes* (sous le nouveau titre de *Poèmes*, Paris, Gosselin).

« Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux, une vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit une double tresse ;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit, puis les filles latines,
Sur ses bras indolens versant de doux parfums
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jettant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul et, rêveuse, s'endort. »

Provenance : ancienne collection Daniel Sickles (n° 7146 du catalogue de la vente aux enchères de la seizième partie de sa bibliothèque, Paris, Hôtel Drouot, 10-11 mars 1994).

« La Frégate la Sérieuse »

– Manuscrit poétique autographe signé intitulé « *Fragment de La Frégate la Sérieuse* », daté « 8^{bre} 1829 ».

Consacré à la bataille navale d'Aboukir en 1798, le poème « La Frégate La Sérieuse, ou la plainte du capitaine » parut originellement en mai 1829 dans la deuxième édition du recueil *Poèmes antiques et modernes* (sous le nouveau titre de *Poèmes*, Paris, Gosselin). Le présent extrait correspond à la pièce n° XV (« Le repos ») en entier et au premier vers de la pièce n° XVI (« Le combat ») de ce recueil.

« ... Il dort et de son pied le large gouvernail / trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce, / Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse, / De feuilles et de joncs et d'herbages errans / Qu'apportent près de lui d'invisibles courans. / – / Ainsi, près d'Aboukir reposait ma frégate ;... » (17 alexandrins sur 2 pp. in-4 oblong, quelques déchirures marginale dont une restaurée).

Une variante avec le texte définitif imprimé : on peut lire ici, au vers 6, « se cache sous la plume au soleil essuyée », et non « se cache dans la plume au soleil essuyée ».

Roméo et Juliette

– Lettre autographe signée à Achille Devéria. Paris, 29 mars 1828. « Monsieur Devéria voudra-t-il bien accompagner demain Mr son frère [Eugène Deveria, artiste comme Achille] pour entendre Roméo et Juliette. Si cette soirée lui est agréable, il me sera aussi très doux de le revoir et de lui faire retrouver un ancien camarade de collège qui me parlait de notre enfance hier encore. » (1 p. in-8, adresse au dos, déchirure angulaire due à l'ouverture sans atteinte au texte).

En 1828, en collaboration avec Émile Deschamps, Alfred de Vigny débuta une adaptation française de Romeo et Juliette de Shakespeare. Le texte fut lu en soirée privée chez Alfred de Vigny, le 31 mars 1828, puis reçu favorablement par la Comédie-Française le mois suivant. Cependant, jamais véritablement achevé, il a depuis été perdu.

« JE PORTE DANS MON ÂME LE REFLET DES RICHESSES STÉRILES
D'UN GRAND NOMBRE DE ROIS OUBLIÉS... »

123. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Auguste de). Manuscrit autographe intitulé « *El Desdichado* ». 2 pp. 1/2 in-12 sur 3 ff. reliés en un volume de demi-percaline bronze à la bradel. 500 / 600

Poème en prose paru dans *La Lune* du 18 août 1867, qui forme le noyau primitif des « Souvenirs occultes » parus dans ses *Contes cruels* en 1883 à Paris chez Calmann-Lévy.

Légende nervalienne par son titre et son symbolisme syncrétique, mais hantée par l'obsession d'une filiation avec un passé médiéval mythique.



« JE SUIS ISSU D'UNE FAMILLE DE CELTES, DURE COMME LES ROCHERS. J'APPARTIENS À CETTE RACE DE MARINS, FLEUR ILLUSTRE D'ARMOR, SOUCHE DE BIZARRES GUERRIERS, dont le dernier membre, mon aïeul, – (mon vieux père n'étant qu'un agronome), – combattit aux côtés du bailli de Suffren dans des expéditions d'Asie, et se distingua spécialement dans les Indes, comme spoliateur de tombeaux.

L'aventurier se risquait, de nuit, dans les sépulcres des anciens rois de ces contrées pacifiques et, les sacoches de pierreries au fond de la barque, remontait des fleuves au clair de lune. Séduit, toutefois, par les mielleux discours et les insidieux paradoxes du colonel Sombre, il donna dans une embuscade, et périt au milieu d'affreux supplices. Les hordes himalaïennes disséminèrent ses trésors dans les cavernes, au sommet des montagnes. Et les vieilles pierreries y brillent encore, pareilles à des regards toujours allumés sur les races.

J'AI HÉRITÉ, MOI, DES ÉBLOUISSEMENTS DU SOLDAT FUNÈBRE ET DE SES TERREURS. J'HABITE UNE VILLE ANCIENNE ET FORTIFIÉE OU M'ENCHAÎNE LA MÉLANCOLIE. Je m'attarde quand les soirs du solennel automne allument la cime rouillée des forêts. Parmi les resplendissements de la rosée, je me promène, de nuit, dans les noires allées, comme l'aïeul se promenait dans les tombeaux, et je sens, alors, que JE PORTE DANS MON ÂME LE REFLET DES RICHESSES STÉRILES D'UN GRAND NOMBRE DE ROIS OUBLIÉS... »

En exergue, Auguste Villiers de L'Isle-Adam a inscrit une citation approximative de la nouvelle Bérénice d'Edgar Allan Poe : « Mon nom de baptême est Egæus, et il n'y a pas, dans toute la contrée, de plus mélancolique manoir que mon vieux manoir héréditaire. »

124. ALLEMAGNE. XIV^e-XVI^e siècles. – 5 actes manuscrits, soit : 3 encadrés sous verre, un encadré, et un monté sur carton fort. Quelques manques aux sceaux. 300 / 400

Un acte de l'évêque de Spire Adolf von Nassau (1377, sceau), un traité entre l'évêque de Spire Matthias von Rammung et la ville de Spire (1474, deux sceaux), un acte du comte palatin du Rhin Philippe Ier de Wittelsbach (1478, concernant la ville de Spire), un acte de l'officialité de Spire (1479, sceau), un acte du bourgmestre et des échevins de Germersheim, près de Spire (XVI^e siècle).

125. BEAUX ARTS. XVIII^e siècle-début du XIX^e. – Ensemble de 5 lettres. 300 / 400

– **CHOFFARD** (Pierre-Philippe). Lettre autographe signée au graveur et éditeur Jean-Baptiste Tilliard, avec apostilles autographes de ce dernier. S.l., 19 novembre 1782. « *J'ai l'honneur de faire mille compliments à Monsieur Tillard, je lui envoie douze épr[euves] de L'éveillée du matin d'après Baudouin dont 6 en pap[ier] d'Holl[ande] et 6 autres ordinaire...* » (1/2 p. in-4, adresse au dos). Le peintre Pierre-Antoine Baudouin peint une suite de quatre compositions libertines qu'il exposa dans les Salons de 1765 et 1767. Pierre-Philippe Choffard en grava trois dont « *L'Éveillée du matin* » qui est parfois intitulée « *Marchez tout doux, parlez tout bas !* ». Dans sa première apostille, Tilliard a d'abord résumé ce qu'il doit à Choffard pour les épreuves de cette estampe (35 livres et 2 sous). Dans sa seconde apostille, il tient un compte de ce que lui doit Choffard, déduction faite de cette somme : il détaille les livraisons remises à Choffard de 1781 à 1783 de deux ouvrages qu'il a lui-même édités, le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier, et *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon.

– **LE BARBIER AINÉ** (Jean-Jacques-François Le Barbier, dit). Lettre autographe signée à monsieur Daubas, secrétaire du garde-meuble de la Couronne. S.l., 10 décembre 1787. Lettre concernant une recommandation qu'il fait en faveur d'un jeune homme auprès du premier valet de chambre de Louis XVI et commissaire général du Garde-meuble de la Couronne, Marc-Antoine Thierry de Ville-d'Avray (1 p. in-4, adresse au dos, petite déchirure due à l'ouverture sans atteinte au texte). Provenance : ancienne collection du baron de Trémont. Conseiller d'État, préfet sous l'Empire et sous la monarchie de Juillet, Louis Philippe Joseph Girod de Vienney de Trémont avait réuni une importante collection d'autographes.

– **MARILLIER** (Clément-Pierre). Pièce autographe signée. Beaulieu, sur la commune de Boissise-la-Bertrand (près de Melun, en Seine-et-Marne), 4 mai 1808. « *J'ai reçu de monsieur Cerneau, ingénieur géomètre en chef du département de Seine-et-marne, la somme de cent quarante-quatre francs pour compléter le payement de quatre dessins que je lui ai fait[s] pour orner la carte de la forêts de Fontainebleau, dont quittance...* » (1/4 p. in-4). Provenance : ancienne collection Alfred Dupont.

– **MONSIAU** (Nicolas André). Lettre autographe signée du peintre et illustrateur à l'inspecteur général des Beaux-Arts Lancelot-Théodore Turpin de Crissé, également peintre. Paris, 21 janvier 1826. Remerciements chaleureux pour une faveur (1 p. in-8 carré, adresse au dos, petite déchirure due à l'ouverture sans atteinte au texte).

– **MOREAU LE JEUNE** (Jean-Michel Moreau, dit). Lettre autographe signée à Jean-Henri Eberts. S.l.n.d. « *Fort à cour[t] pour le moment* », le dessinateur lui demande de lui prêter « *5 à 6 louis, ou bien 4* » (soit 96 à 144 livres), et « *de n'en pas parler à madame Moreau* » (1 p. in-12, adresse au dos, petite déchirure due à l'ouverture sans atteinte au texte). Une apostille du destinataire indique qu'il lui a envoyé 72 livres (soit seulement 3 louis). Ancien banquier originaire de Strasbourg, Jean-Henri Eberts était un collectionneur et marchand d'art, graveur lui-même, et s'adressa à plusieurs artistes dont Moreau le jeune pour une des plus belles suites de cuivres de son temps intitulée *Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle*.

126. BEAUX ARTS. XIX^e-XX^e siècles. – Ensemble de 4 lettres. 200 / 300

– **BONHEUR** (Rosa). Lettre autographe signée à un ami à Cagnes-sur-Mer. Paris, 30 décembre 1883. Sur sa santé après une opération, sur son regret de ne pouvoir se rendre à l'exposition internationale de Nice, sur le fait qu'elle renonce à la villa *L'Africaine* dans cette ville, et sur sa compagne Nathalie Micas avec qui elle adresse des vœux).

– **GÉROME** (Jean-Léon). Lettre autographe signée à son « *cher monsieur Baruel* ». Paris, 24 octobre 1885. Pour lui demander, sa femme étant malade, de faire cesser la bruyante réclame qu'un « *charlatan* » venait faire chaque jour sous ses fenêtres.

– **LAURENCIN** (Marie). Lettre autographe signée à André Rouveyre. Paris, 3 septembre 1953. « *... Vieillir, jeune, j'étais malade aussi alors. J'aimerais me changer en arbre – à Paris...* »).

– **NADAR** (Félix Tournachon, dit). Lettre autographe signée à un ami. Marseille, 7 janvier 1898. Il aborde entre autres des questions politiques : « *... J'ai la toute spéciale horreur de tous ces intrigants, tous ces vermineux nés du hideux marchand de paroles Gambetta...* », sur son papier à en-tête illustré au ballon, brûlure angulaire avec manque de texte dont Nadar s'excuse en post-scriptum).

127. **BEAUX-ARTS. XX^e siècle.** – Ensemble de 24 lettres et cartes au médecin, historien et critique d'art Élie Faure.

1 500 / 2 000

– **BERNARD** (Joseph). Correspondance de 6 missives autographes signées du sculpteur, soit 4 lettres et 2 cartes. 1922-1928. « ... *Je me sens aussi pur et plein de courage ; ce que je veux et ce que je sens n'est pas encore éclos, mais j'y vais insensiblement...* » (Boulogne-Billancourt, 22 février 1923, sur carte postale illustrée d'une vue photographique d'un de ses bas-reliefs). – Etc.

– **BOFA** (Gustave Blanchot, dit Gus). 7 lettres autographes signées. 1926-1929 et s.d. Sur son illustration pour Don Quichotte de Cervantès (1926), et sur un projet d'édition illustrée pour un livre d'Élie Faure : « *Toute la guerre a été caricature. Au sens le moins honorable du mot. On sera toujours au-dessus de la vérité. La difficulté n'est pas là, pour le moment, mais dans le temps à trouver pour faire les illustrations. Je suis prisonnier de 4 bouquins qui représentent une quantité de gravures...* » (Paris, « lundi soir », 1929). – Etc.

– **DUFY** (Raoul). Lettre autographe signée. Paris, 21 novembre 1921. Concernant la tombola organisée par Élie Faure en faveur du peintre espagnol Francisco Iturrino, introducteur du fauvisme en Espagne : « ... *Voulez-vous me dire où et quand je dois déposer mon tableau et où je pourrai prendre des billets de la tombola, non dans l'espoir de regagner ma toile mais dans celui d'aider un camarade en risquant la chance d'une bonne fortune...* »

– **FLANDRIN** (Jules). Lettre autographe signée. Paris, 25 août 1907. « *Je vous réponds, un peu tardivement, à propos de décorations à l'hôpital Cochin... Je regrette de n'avoir actuellement ni l'espace ni le temps de m'en occuper...* »

– **FOUJITA** (Fujita Tsuguharu, dit Léonard). Lettre autographe signée. Paris, 14 février 1922. Lettre accompagnant l'envoi d'une somme pour, à l'appel d'Élie Faure, contribuer à aider le peintre espagnol Francisco Iturrino.

– **LAPRADE** (Pierre). Lettre autographe signée. S.l.n.d. « ... *J'arrive d'un long voyage. D'abord Rome qui, avec le Palatin fleuri et son charme violent m'attire plus que tout. Puis Naples, avec son musée extraordinaire, et la vision de cette ville que je trouve dramatique. Je suis revenu par Marseille où j'ai également travaillé. Je viens d'y louer une maison (du moins dans une campagne voisine)...* »

– **OZENFANT** (Amédée). Lettre autographe signée du peintre et théoricien. S.l., 17 novembre 1934. « ... *Certains de vos articles m'avait, il y a quelques années, choqué. Vous montriez la chute d'un art, et d'un monde. C'était tragique. Maintenant, ces mêmes idées, situées dans votre livre parmi de tels espoirs, s'acceptent parfaitement...* »

– **PUY** (Jean). Une lettre et 2 cartes du peintre, autographes signées. 1910-1921. « ... *J'ai été à la fois ému et enthousiasmé par la physionomie que votre écrit prêtait à Cézanne [Élie Faure venait de publier le 1^{er} mai 1910 un article sur Cézanne dans le périodique Portraits d'hier]. Cet homme admirable qui savait sa valeur, mais souffrait de ne pas dire plus, ou d'une façon plus compréhensible pour tous, vous l'avez raconté comme seulement saurait parler du Dieu le grand prêtre, avec un amour et une joie d'apôtre...* » (Talloires en Haute-Savoie, 15 juin 1910). – « *Vous m'avez comblé avec le dernier envoi de votre livre d'Histoire de l'art... Pour nous autres modernes, c'est un encouragement à persévérer dans notre effort, même impuissant, mal coordonné, promettant beaucoup et donnant peu ; car nous ne sommes que des chaînes involontaires ; une force extérieure nous mène ; nous ne sommes responsables ni de notre génie, ni de notre sottise. Produire et nous efforcer, c'est notre but et notre raison d'être ; et qu'importe ce que nous produisons. Le tri des œuvres bonnes se fera de lui-même. Voilà le réconfort et la philosophie que je tire de votre livre. Est-ce la course à l'abîme, en tout cas au mystère éternel...* » (Paris, 2 janvier 1921).

– **VUILLARD** (Édouard). 3 lettres autographes signées. 1904-1922. « *Je ne conçois pas bien l'utilité du projet que vous voulez bien me soumettre : nous avons les Indépendants et les 3 autres salons à jurys pour atteindre le public ; à l'occasion, qui nous empêche d'exposer soit isolément, soit avec quelques amis, comme nous l'avons déjà fait souvent et le referons sans doute, dans telle ou telle galerie particulière, au gré de nos sympathies et sans souci de règlements anonymes ?...* » (Paris, 28 décembre 1905). Les deux autres lettres concernent l'organisation par Élie Faure d'un banquet en l'honneur du peintre Eugène Carrière, et d'une tombola en faveur du peintre espagnol Francisco Iturrino.

128. **BEAUX ARTS. XIX^e-XX^e siècles.** – Ensemble d'environ 90 lettres et pièces.

400 / 500

– **BAUDRY** (Paul). Lettre autographe signée à un « *cher ami* ». [En mer], « *en vue des côtes de France* », 7 mai 1877. « *J'envoie à Garnier par g[ran]de vitesse 2 régimes de bananes de Chine cueillies par notre ami Ali Pacha Chérif... J'ai visité la H[au]te Égypte en compagnie de Mariette Bey... Tu sais la beauté de Thèbes et de Philé où s'est arrêté notre voyage. Au retour, j'ai un peu peint et j'ai à peu près fait l'image d'une fille de fellah, les pieds ornés d'anneaux d'argent jusqu'à sa tête parfumée à l'huile de ricin...* ».

– **BONNAT** (Léon). Lettre autographe signée à Henry Roujon. Gérardmer, 19 septembre 1892. Concernant son portrait du cardinal Charles Lavigier.

– **BOUGUEREAU** (William). Lettre autographe signée. Paris, 16 novembre 1890. Il décline une proposition.

– **CABANEL** (Alexandre). Lettre autographe signée à Charles-Philippe de Chennevières. Paris, 18 juillet 1875. Concernant les modifications à apporter au règlement des expositions.

– **CARRIÈRE** (Eugène). Lettre autographe signée au critique d'art Jules Rais. Mons, 8 novembre 1904. Concernant l'illustration du menu du banquet organisé en son honneur par Élie Faure le 24 novembre.

- **CHASSERIAU** (Théodore). Lettre autographe signée à un « *cher Monsieur* ». S.l., 20 juillet 1853. Concernant la reproduction photographique de son tableau du Salon, Le tépidarium.
- **COGNIET** (Léon). Lettre autographe signée. S.l., 4 décembre 1844. Lettre indiquant des inexactitudes concernant sa personne et son œuvre parues dans une gazette.
- **CONSTANT** (Benjamin). Lettre autographe signée [à l'écrivain voyageur Edmond About, d'après une note postérieure au crayon]. Paris, 12 mai 1884. « *Ce que vous avez dit de mes "Chérifas" dans votre Salon d'hier m'a profondément touché...* » Il donne ensuite l'explication du terme arabe, et porte une insulte antisémite contre le critique du Figaro, Albert Wolff.
- **CORMON** (Fernand). Lettre autographe signée [à Henri Roujon, d'après une note postérieure au crayon]. S.l.n.d. Sur une vente de charité à laquelle participent aussi Jean-Baptiste-Antoine Guillemet, Henri Harpignies, Alfred Roll, et pour laquelle Auguste Rodin va être sollicité.
- **DETAILLE** (Édouard). Lettre autographe signée [probablement à Gustave Larroumet] . S.l., 16 mai 1890. Il propose de rendre la carabine Spencer que celui-ci lui a offerte et explique qu'il en possède déjà une.
- **DEVERIA** (Achille). Lettre autographe signée à Luc Granger. Versailles, 7 mai 1836. « *... S'il peut venir vers 11 heures samedi jusque vers 3 ou 4, j'aimerais mieux ça que plus tard parce que le soleil entre dans nos ateliers vers cette heure et que ça change l'effet...* »
- **DIGNIMONT** (André). Lettre autographe signée à Jean Lacassagne. Paris, « *dimanche* ». « *... J'ai vu avant-hier le directeur de cette plaquette qui doit paraître sur la prostitution et dont je vous ai parlé [Frédéric Drach, qui a dirigé l'ouvrage Traite des blanches et prostitutions, dans Témoignages de notre temps, n° 4, Paris, 1933]. je lui ai dit que vous étiez le seul homme au courant de la question. Je l'ai décidé à faire le voyage de Lyon pour vous rencontrer. Je lui ai dit que vous le piloteriez au musée de votre père [le Musée d'histoire de la médecine et de la pharmacie, fondé par le docteur Alexandre Lacassagne], à l'hôpital, à la prison et aux bouics lyonnais...* » (sur un feuillet illustré d'une gravure sur bois représentant une scène de bordel, mouillure angulaire). Vénérologue, Jean Lacassagne fut également médecin en milieu carcéral, et publia divers ouvrages, notamment d'histoire de la médecine
- **HEBERT** (Ernest). Lettre autographe signée à Adolphe Goupil. Rome, 24 janvier 1870. « *... La loi de destruction de tout ce qui est pittoresque commence à se faire sentir aussi à Rome. Le jour où je suis venu au Lavatore del Papa pour exécuter le tableau de laveuses, j'ai trouvé un joli toit en zinc porté par des colonnettes en fer creux, un escalier irréprochable, des lanternes à gaz, enfin tout ce que je déteste le plus ; je me suis donc retiré le cœur navré de ce nouvel échec, de cette disparition d'un coin plein de caractère devant la civilisation moderne...* ».
- **JOHANNOT** (Alfred). Pièce autographe signée. S.l.n.d. « *J'autorise madame Jobey à faire des croquis d'après mes tableaux qui se trouvent au Salon...* »
- **LEGRAND** (Louis). Lettre autographe signée au collectionneur d'estampes Alfred Barrion. S.l., « *lundi* ». « *... Le dessin pluvieux ne me sera pas utile pour le reproduire, ayant sous la main la même personne qui m'a posé & qui me servira pour en faire la gravure... En attendant que je vous en envoie une épreuve, je vous expédie "Après" & 2 autres que je vous avais promises... "Je me rappelle avoir fait "Avant" & "Après", mais je n'ai sûrement pas fait "Pendant" "... Je profite de l'occasion pour vous communiquer les dessins érotiques dont je vous ai parlé que je néglige d'éditer dans la crainte de Mrs aux bonnets-carrés...* »
- **MERSON** (Luc-Olivier). 57 cartes (56 autographes signées et une autographe) adressées à l'artiste-peintre Marcelle Lambrette. Châtel-Guyon, 23 juillet-23 août 1913, puis Bourbon-L'Archambault, 28 août-19 septembre 1913. Billets amicaux laconiques et humoristiques écrits alors que le peintre suivait des cures en stations thermales.
- **RENOUX** (Charles Caïus). Lettre autographe signée. S.l., 1839. « *... Je travaille comme un enragé. J'espère avoir fini pour la fin de cette semaine et de suite je ferai mon envoi...* » Suit la notice de deux de ses tableaux, Meg Merrilies (d'après Walter Scott), et Vue intérieure du château de Venasque près le mont Maudit, Hautes-Pyrénées.
- **ROBIDA** (Albert). Lettre autographe signée. S.l., « *lundi 29 juillet* ». « *Je vois maintenant que je ne pourrai avoir fini ma pierre demain matin à cause des nombreux costumes à rechercher...* » (traces de colle et déchirures sur le second feuillet, blanc).
- **RODIN** (Auguste). Lettre écrite et signée de la main d'un secrétaire, adressée à l'épouse du député Henry Louville, Marie Durvis (belle-fille du docteur Charcot). S.l.n.d. « *Vous êtes à Paris, et je devrais aller ce soir vous présenter mes respectueuses salutations. Avec votre bienveillance, vous excuserez un homme mort de fatigue... qui est plein de plâtre et de terre...* »
- **VERNET** (Carle). Lettre autographe signée en tête au peintre et lithographe Eugène Lami. S.l., « *mercredi 15* ». « *M. vernet a l'honneur de saluer Monsieur Eugène Lami et le prie de lui renvoyer le petit cheval de bois dont il a besoin pour le moment, devant finir cette suite de chevaux qu'il a commencée pour madame Delpêche [veuve et successeur de l'éditeur François-Séraphin Delpêche]...* »
- Également : Jean **BERAUD** (sur la pièce de Gervex), Fernand **CORMON**, Paul **DUBOIS**, Guillaume **DUBUFE** (sur la pièce de Gervex), Ernest-Ange **DUEZ** (sur la pièce de Gervex), Jules **GARNIER**, Henri **GERVEX** (une lettre ; et une pièce illustrée d'un croquis au crayon cosignée par plusieurs personnes dont des peintres cités ici), Ernest **HEBERT**, Jean-Jacques **HENNER**, Jean-Paul **LAURENS**, Alexandre **LUNOIS** (carte et lettre), Adrien **MOREAU**, Pierre **PUVIS DE CHAVANNES**, Georges **ROCHEGROSSE** (carte évoquant probablement la bibliothèque de son père adoptif Théodore de Banville, et lettre concernant l'enterrement d'Alphonse Daudet), Félix **ZIEM** (2 lettres).

- **COCHIN FILS** (Charles-Nicolas, dit). Dessin attribué à l'artiste par une inscription sur l'encadrement (une note au crayon au verso indique cependant le nom de Moreau le jeune). Sanguine sur papier, 123 x 88 mm, montage sur carton souple. Scène intimiste dans laquelle, sous une tonnelle, une femme tient un enfant juché sur une table, à qui une autre femme donne une grappe de raisin. Provenance : ancienne collection Lucien Rouzé-Huet (cachet bleu à ses initiales). Lucien Rouzé-Huet avait réuni une immense collection d'art qui comprenait plus de 10 000 dessins. À sa mort, ceux-ci devinrent en quasi-totalité la possession de son exécuteur testamentaire, Louis Pauquet.
- **MARILLIER** (Clément-Pierre). Dessin original signé. 1777. Encre, plume et lavis, 140 x 90 mm, encadrement sous verre ; mouillure affectant très légèrement le dessin. Médée après son infanticide. Ce dessin servit de modèle à Pierre Duflos pour sa gravure sur cuivre destinée à servir de frontispice à la seconde édition remaniée de la tragédie de Claude-Joseph Dorat, *Adélaïde de Hongrie*, parue en 1778 à Paris au Bureau du *Journal des dames*. **JOINT**, un tirage de ce cuivre, rogné court.
- **BAC** (Ferdinand). Dessin original signé, intitulé « V. Hugo, 1883, av. d'Eylau avec Arsène Houssaye ». Mine de plomb, 145 x 115 mm. Portrait de Victor Hugo.
- **CABAT** (Louis). Dessin original avec envoi autographe signé « à mon cher Bonnassieux [probablement le peintre et sculpteur Jean-Marie Bonnassieux]. Encre et plume, 127 x 220 mm. Paysage avec deux promeneurs au loin.
- **GREVIN** (Alfred). Dessin original avec légendes autographes : « Mœurs et coutumes », « Ceci vous représente comment dans un bal un peu bien, les dames passent la jambe à la pastourelle ». Mine de plomb avec rehauts au lavis d'encre brune, 190 x 165 mm, montage sur papier brun souple. Scène de bal légèrement libertine.
- **JEANNIOT** (Georges). Dessin original signé en couleurs. Pierre noire avec rehauts d'aquarelle, 104 x 76 mm. Portrait de femme avec coiffe rouge à cocarde tricolore.
- **JOHANNOT** (Alfred). Dessin original signé, daté 1833. Mine de plomb, 124 x 144 mm, gomme arabique ; montage moderne sur bristol. Au verso, note manuscrite moderne : « "Souvenirs du temps passé"... "La leçon de lecture" ».
- **KASTOR** (Robert). Dessin original. Encre et plume, 110 x 110 mm. Daté d'avril 1890 au verso. Portrait de Jean Richepin. Sur un f. in-folio avec, au-dessous, un quatrain autographe signé par Jean Richepin, envoi de la « Ballade du roi des gueux » ouvrant son recueil *La Chanson des gueux* (1877) : « Ô gueux, mes sujets, mes sujettes, / Je serai votre maître queux. / Tu vivras, monde qui végètes ! / Le poète est le roi des gueux ».
- **LELOIR** (Maurice). Dessin original signé. Aquarelle en couleurs, dans un encadrement avec traits à l'encre et à la plume, 178 x 108 mm. Composition inspirée de la scène 4 de l'acte II de la pièce de Victor Hugo *Le Roi s'amuse* (1832), représentant François I^{er}, dame Bérarde et Blanche. Illustration directe de la didascalie : « Elle [dame Bérarde] passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche ». Probablement destiné au volume correspondant de l'« édition nationale » des œuvres de Victor Hugo (1887).
- **RENOUX** (Charles Caius). Dessin original signé, daté 1838. Aquarelle en couleurs, 159 x 116 mm, montage sur papier fort.
- **SOMM** (François-Clément Sommier, dit Henri). 2 aquarelles en couleurs avec traits préparatoires à l'encre et à la plume, chacune 212 x 157 mm. Portrait de la même jeune actrice, sur scène et en coulisses.
- **WILLETTE** (Adolphe). Dessin original signé, daté 1922, avec légende autographe : « La partie de colin-maillard interrompue ». Encre et plume, traits préparatoires à la mine de plomb, 90 x 152 mm., montage sur bristol. Un loup s'invite dans une partie de colin-maillard jouée par de jeunes enfants nus.
- **WILLETTE** (Adolphe). Dessin original signé. Crayon bleu, 265 x 190 mm. Putto coiffé d'un casque militaire, tenant d'une main une lance de tournoi et appuyé de l'autre sur un écu armorié. – Etc.
- **ABBEMA** (Louise). Dessin original signé, daté du 5 juin 1904. Mine de plomb, crayon bleu et rouge avec estompe, 90 x 72 mm). Buste féminin. – **COLIN** (Paul-Émile). Dessin original signé. Pierre noire, 190 x 128 mm. Scène pastorale représentant une bergère portant un agneau et un berger devant un troupeau de moutons.
- **HARPIGNIES** (Henri). Dessin original signé, daté 1908, avec envoi autographe signé au verso : « En face du bois de la Trémellerie [à Saint-Privé, dans l'Yonne]. Hommage à Madame Perrot. Souvenir de bonnes tartes ». Pinceau et encre noire, 151 x 99 mm sur bristol.
- **LEROUX** (Auguste). Dessin original signé. Aquarelle avec rehauts de gouache, traits préparatoires à la mine de plomb, 185 x 165 mm. Scène libertine située au XVIII^e siècle, où une femme demi-nue au lit tente de repousser les assauts d'un homme. Probablement destiné à l'illustration de l'édition des *Mémoires* de Giacomo Casanova publiée par Javal et Bourdeaux en 1931.
- **LOBEL-RICHE** (Alméry). Dessin original signé de ses initiales. Pierre noire, 175 x 117 mm, numéroté « IX ». Composition avec nu féminin représentant un passage du livre *Agora* de René Baudu publié en 1925 à compte d'auteur.
- **LOBEL-RICHE** (Alméry). Dessin original signé avec mention autographe « La Maison Tellier ». Pierre noire et sanguine, 220 x 135 mm. Scène représentant un homme avec une femme nue, illustrant un passage de *La Maison Tellier* d'Honoré de Balzac, destiné à l'illustration de l'édition publiée en 1926 chez Javal et Bourdeaux.
- **MOREAU** (Adrien). Dessin original signé. Aquarelle en couleurs, avec rehauts de gouache, 140 x 92 mm. Composition illustrant une scène de *La Vendetta* d'Honoré de Balzac, représentant Ginevra et Luigi en habits de mariés. Pour servir à l'illustration de l'édition publiée par Ferroud en 1904.
- Etc.

130. **BEAUX ARTS et divers.** – Ensemble d'environ 250 lettres et pièces.

300 / 400

ENSEMBLE PROVENANT PRINCIPALEMENT DES PAPIERS DU SCULPTEUR FRANÇOIS BOUFFEZ, ÉLÈVE DE BOURDELLE, également passé par l'Atelier d'Art Sacré de Maurice Denis et Georges Desvallières.

– **BOUFFEZ** (François). 16 lettres autographes signées ou brouillons de lettres (autographes et autographes signés), concernant ses travaux d'artistes et des affaires privées, avec un dessin original.

– [**BOUFFEZ** (François)]. Environ 140 lettres et pièces à lui adressés, avec parfois brouillon autographe de réponse au verso, concernant la fabrication et le financement des épées d'académicien de Maurice Denis et de Paul Jamot (dont des documents identifiant les souscripteurs, certains avec mentions de la main de ceux-ci), un projet de Pietà pour une église marseillaise, des travaux de restaurations, des expositions personnelles, etc. : Joseph **CANTELOUBE** (4 lettres autographes signées), Pierre **COUTURIER** (3 cartes de Robert Barlet contresignées par lui), Maurice **DENIS** (2 billets autographes signés, dont un contresigné par Pierre Couturier et Robert Barlet), Vincent **D'INDY** (carte autographe signée de son épouse et contresignée par lui, joint, une carte de son épouse et une de leur fils), Paul **JAMOT** (5 lettres autographes signées), **LUGNE-POË** (3 missives autographes signées), Armand **PARENT** (une lettre autographe signée), Gaston **VARENNE** (une lettre et une carte de visite autographes signées), divers fondateurs, commanditaires, institutions, etc.

– [**BOUFFEZ** (François)]. Une trentaine de lettres et pièces à lui adressées concernant la commande du monument à la mémoire du Père de Foucauld et du général Laperrine installé primitivement à Ouargla : René **BARDON DE SEGONZAC** (1 lettre autographe signée), le colonel Gabriel **CARBILLET** (19 lettres autographes signées et une lettre signée), le général Henri **GOURAUD** (2 lettres signées), le général Octave **MEYNIER** (une lettre signée), le général Émile **NIEGER** (2 cartes autographes signées), etc.

– [**BOUFFEZ** (François)]. Une trentaine de lettres et pièces concernant son œuvre après sa mort, adressées à son épouse.

– [**BOUFFEZ** (François)]. Quelques photographies, plusieurs cartons d'invitation à ses expositions, de nombreuses coupures de presse le concernant principalement.

– **BEAUVOIR** (Simone de). Lettre autographe signée à Mireille Dumond. Paris, 4 mars 1955. Remerciements pour des appréciations favorables sur un de ses livres, probablement *Les Mandarins*, parus en octobre 1954. – **DOLMETSCH** (Arnold). 4 lettres autographes signées du musicologue. Londres, 1914-1915. Sur l'achat d'une viole et sur la guerre.

– **HAHN** (Reynaldo). Lettre autographe à la compositrice Gabrielle Daully. Saint-Petersbourg, mars 1911. – [**RECHE** (Albert)]. Correspondance de 22 lettres à lui adressées par des éditeurs. 1942-1944. Concernant la publication de ses livres. – **WILLY** (Henry Gauthier-Villars). 3 cartes postales (2 autographes et une autographe). Milan, Paris et s.l. Il évoque entre autres une réimpression de *Dialogues de bête* de Colette, la Scala (« *c'est moche !* »). Au verso, trois portraits photographiques différents de Willy. – [**DAHOMEX**] : 8 dessins. Plume et encres de couleurs, dont 7 avec textes en lettres arabes, chacun sur un f. in-8 carré (rognés courts). Une apostille au verso de l'un d'entre eux : « *Dessins faits par des indigènes du Dahomey et rapportés par Robert lors de son séjour en ce pays, 1912-1913* ». – Etc.

131. **ESTAMPES et divers.** XVIII^e-XX^e siècles. – Ensemble d'environ 150 pièces.

200 / 300

– **PORTRAITS D'ÉCRIVAINS, D'ARTISTES ET DE MUSICIENS.** Notamment un portrait de Colette gravé à l'eau-forte par André Dignimont, avec mention autographe signée de l'écrivain, « *Je n'ai pas mérité ça. C'est affreux !...* »

– **SUITES ILLUSTRÉES POUR DES OUVRAGES LITTÉRAIRES.** *L'Ensorcelée*, *Le Chevalier Des Touches* et *La Vieille maîtresse* de Jules Barbey d'Aureville (par Félix Buhot), *Salammbô* de Gustave Flaubert (par Gaston Bussière, Georges Rochegrosse, et Pierre Vidal), *Les Noces corinthiennes* d'Anatole France (par Serge Solomko).

– **TAUREL** (André Benoit Barreau). Plaque de cuivre originale gravée au burin, et estampe correspondante. 1824. Portrait du poète Jean-Baptiste Rousseau.

– **BERTRAND** (Louis). *Nuits d'Alger*. [Paris], Ernest Flammarion, 1929. In-4, broché. Édition originale, un des 40 exemplaires numérotés hors commerce, celui-ci sur vélin de Rives avec suite sur japon. Illustration de 21 lithographies d'André Suréda, soit une sur la couverture, une en frontispice, et 19 dans le texte. Exemplaire enrichi de 6 planches en tirages d'état sur différents papiers (parmi lesquelles 3 du frontispice dont une avec bon à tirer autographe signé de l'artiste) ; 2 tirages d'état d'une composition refusée du frontispice.

– **COMMANVILLE** (Caroline). *Souvenirs sur Gustave Flaubert*. Paris, A. Ferroud, 1895. In-8, broché. Illustration gravée sur cuivre d'après des dessins de l'auteur, nièce de Flaubert. Exemplaire hors justification avec envoi autographe signé de l'éditeur Albert Ferroud à la rédaction du Journal des débats.

– [**PUECH** (Denys)] : **JAUDON** (Henry). *Denys Puech et son œuvre*. Rodez, E. Carrère, 1908. Grand in-4, broché. Édition originale. Nombreuses reproductions photographiques hors texte et dans le texte. Exemplaire enrichi de 2 des galvanotypes originaux ayant servi à l'illustration de l'ouvrage : Denys Puech au milieu de ses élèves à la villa Médicis (tiré p. 78), et Denys Puech dans les jardins de la villa Médicis (tiré p. 92). – Etc.

132. [FLAUBERT]. – Ensemble de 5 lettres le concernant.

600 / 800

– **BOUILHET** (Louis). Lettre autographe signée à **LOUISE COLET**. Rouen, 23 juillet 1852. « *Chère Muse... Je vous ouvrirai mon cœur, au sujet de l'histoire M... – il y a des choses que je ne sais pas écrire. Du reste, rien de grave. GUSTAVE, ÉMU D'ABORD, ME SEMBLE TOUT À FAIT REMIS ; SA BOVARY MARCHE – NOUS LIRONDS DIMANCHE SA PREMIÈRE PARTIE. Et vos vers d'Hugo ? Je les attends avec impatience...* » Le poète Louis Bouilhet fut l'ami intime de Gustave Flaubert, lequel s'occupa après sa mort de faire publier ses œuvres et de lui faire ériger une statue à Rouen. La femme de lettres Louise Colet entretint un temps une liaison orageuse avec Gustave Flaubert (1846-1848 et 1851-1854).

– **COMMANVILLE** (Caroline). Lettre autographe signée, [probablement à Catulle Mendès, alors directeur de l'hebdomadaire *La Vie populaire*]. Paris, 1^{er} juillet 1883. Lettre évoquant son « **CHER GRAND ONCLE GUSTAVE FLAUBERT** ». Caroline Hamard (1846-1931), quasi-orpheline, fut aimée de Flaubert comme sa propre fille : il l'appelait « Bibi », « Bichon », « Loulou », etc., et resta très proche d'elle même après qu'elle se fut mariée avec le négociant Ernest Philippe dit Commanville.

– **DUCAMP** (Maxime). Lettre autographe signée. S.l.n.d. « *... J'AI ÉTÉ OBLIGÉ DE FAIRE VENIR CES CHAPELETS DE LA CAMPAGNE OÙ JE LES AVAIS LAISSÉS CHEZ MONSIEUR FLAUBERT. Ils sont en noyaux d'olivier du Jardin des oliviers et les petites croix ont été faites à Bethléem. Le tout a passé une nuit sur le St-Sépulchre et a été béni, entre mes mains, par le patriarche de Jérusalem. Veuillez croire, Monsieur, que je suis heureux de pouvoir offrir CE SOUVENIR DE VOYAGE à ces dames...* » L'écrivain et journaliste Maxime Ducamp, grand ami de Gustave Flaubert, accompagna notamment celui-ci dans son voyage au Moyen Orient, d'Alexandrie à Beyrouth en passant par Jérusalem.

– **CLAUDIN** (Gustave). Lettre autographe signée à un « *cher confrère* » [Georges Montorgueil, d'après une note ancienne à l'encre]. Paris, « 27 février » [années 1880]. Longue lettre **SUR FLAUBERT ET SUR CEUX QUI L'ONT CONNU, COMME MAUPASSANT**. Le romancier et chroniqueur littéraire Gustave Claudin s'était lié avec Flaubert à Rouen au début des années 1850.

– **DUMESNIL** (René). Lettre autographe signée à un « *cher confrère* ». Paris, 21 décembre 1921. **SUR MADAME BOVARY ET LE PROCUREUR PINARD**. Grand flaubertiste, le médecin, librettiste, critique littéraire et musical René Dumesnil était le gendre de l'ami de Flaubert Edmond Laporte.

133. HISTOIRE. XVII^e-XIX^e siècles. – Ensemble de 7 lettres et pièces.

200 / 300

– **ANNE D'AUTRICHE**. Pièce manuscrite. Paris, 18 décembre 1653. Lettres de maîtrise octroyées à un « *frippier chincher à Rouen* » (1650). Provenance : bibliothèque de Bois-Robin (estampille).

– **[ROME]**. Pièce autographe signée par le curé de Saint-Pierre du Vatican, Stanislao Lucchesi, avec visa signé par le vice-régent du diocèse de Rome, l'archevêque *in partibus* de Larissa Francesco-Xaverio Passari. Rome, 28 août 1795. Sur parchemin avec en-tête gravé rehaussé de couleurs à la main, état médiocre. Certificat de mariage religieux de Joseph Heinerich et d'Anna-Maria Schmaus.

– **[POLOGNE]**. 3 lettres à la comtesse Borkowska née Michatowska à Vienne. [Pologne, avec cachets départs de Belzyce et Lublin], 1822-1823 et s.d. Longues lettres amicales traitant de vie privée, de politique et de littérature. Elle annonce qu'elle a commencé à écrire une nouvelle. Une main postérieure a indiqué qu'il s'agirait de Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska, tante de l'épouse de Balzac, Ève Hanska, et dont les mémoires furent publiés.

– **GUILLAUME I^{er} DE PRUSSE**. Pièce signée. Berlin, 29 octobre 1862. Montage sur carton souple. Acte par lequel il décerne la décoration de l'ordre de la Couronne au marquis de Cadore, Louis-Camille Champagny.

– **NAPOLÉON III**. Pièce signée « *Napoléon* » ; contresignée par le ministre des Affaires étrangères Édouard Drouyn de Lhuys. Palais de Compiègne, 9 novembre 1863. Lettres de créances octroyées au marquis de Cadore pour négocier en qualité de ministre plénipotentiaire un traité permettant l'annexion des îles Ioniennes au royaume hellénique.

134. HISTOIRE et divers. XVI^e-XIX^e siècles. – Ensemble de 19 lettres et pièces.

150 / 200

Françoise **ROBERTET**, petite-fille de Florimond, et son mari Tristan de **ROSTAING**, baron de Brou (1580, quelques mouillures), famille de **BOUFFLERS** et autour (1737-1817, dont une lettre du secrétaire d'État des Affaires étrangères Charles Gravier de **VERGENNES**), le commissaire des guerres François **MASSENA** (1803), maréchal Étienne-Maurice **GÉRARD** (1839), maréchal Remy Isidore Joseph **EXELMANS** (1851), maréchal Jean-Baptiste-Philibert **VAILLANT** (1855), reine **VICTORIA** (1856, pièce contresignée par le prince Albert en qualité de grand maître de l'ordre de Bath), **LETTRE DE SOLDAT ILLUSTRÉE** (infanterie, Second Empire, marges légèrement effrangées), etc. **JOINT**, un ensemble de pièces documentaires concernant **LOUIS XVII**.

135. HISTOIRE et divers. XX^e siècle. – Ensemble de 14 lettres et cartes adressées à l'homme politique Yvon Delbos.

150 / 200

BIDAULT (Georges), Léon **BLUM** (2 lettres dont une recommandation pour le réalisateur de cinéma Raymond Bernard, fils de Tristan Bernard), Camille **CHAUTEMPS**, Jean **COCTEAU**, Édouard **DALADIER** (large fente), Jules **JEANNENEY**, Jules **MOCH**, etc.

136. HISTOIRE et divers. XIX^e-XX^e siècles. – Ensemble d'environ 80 lettres et pièces, principalement adressées à l'homme politique et économiste Eugène Duclerc (député, sénateur, président du Conseil), puis à son gendre le diplomate et écrivain Georges Cogordan, puis à la fille et au gendre de celui-ci le diplomate Edmé-Casimir de Croizier. 1876-1922 principalement.

600 / 800

– **ABBAS HILMI II** (khédivé d'Égypte, 1902), Emmanuel **ARAGO** (1848), Louis **BLANC** (1857, demande d'aide pour un exilé, Redon, ami de Barbès, qui cherche un emploi en Espagne), Jean **CASIMIR-PERIER** (s.d.), Paul **DESCHANEL** (1890 et s.d.), Gaston Alexandre Auguste de **GALLIFFET** (1877-1899 et s.d., intéressantes lettres politiques, « ... Je déteste les communards, je ne pactiserai jamais avec eux. Je suis une de leurs victimes désignées pour la première heure et j'en suis très fier, mais je suis tout aussi fier de penser que les cléricaux et les ennemis du pays me comptent parmi leurs plus ardents adversaires... »), Léon **GAMBETTA** (1880), Jules **GREVY** (1886), Othenin Gabriel Paul de Cléron **D'HAUSSONVILLE** (s.d.), **ISABELLE II** d'Espagne, (lettres d'exil dont une incomplète, 1882-1883), Anatole de **LA FORGE** (1876-1883), Alexandre-Auguste **LEDRU-ROLLIN** (1857), Émile **LOUBET** (1902, contresigné par Théophile **DELCASSE**, nomination de Georges Cogordan comme ministre plénipotentiaire auprès du khédivé d'Égypte), Albert de **MUN** (1890-1897 et s.d.), Giuseppe **PRIMOLI** (au verso d'un portrait photographique de la princesse Mathilde), Caroline Rémy dite **SÉVERINE** (1922), etc.

– Juliette **ADAM** (1899-1921 et s.d., dont une exprimant son hostilité à Abdülhamid II, qu'elle surnomme le « *sultan rouge* »), Julia **BARTET** (s.d.), René **BAZIN** (1899), Léon **BONNAT** (s.d.), Paul **BOURGET** (1891-1899 et s.d.), Ferdinand **BRUNETIÈRE** (1894 et s.d.), André **CHEVRILLON**, Ernest **DAUDET** (s.d.), Paul **DÉROULÈDE** (1910, sur le soutien qu'il souhaite apporter aux Jeunes patriotes du quartier-latin dans une manifestation qu'ils souhaitent organiser pour féliciter Julia Bartet d'avoir refusé de jouer à Berlin), Henry **HOUSSAYE** (1898), Ernest **LAVISSE** (1890 et s.d.), Gaston **MASPERO** (1894-1902, concernant notamment des visites en Haute et Basse Égypte), Frédéric **MASSON** (1877), Albert **SOREL** (1895), Albert **VANDAL** (1901 et s.d.), Eugène-Melchior de **VOGÜE** (s.d.). - Etc.

– **SAUGUET** (Henri). *Sept chansons de l'alchimiste, sur des poèmes de Raphaël Cluzel*. Paris, La revue musicale, 1984. In-folio, broché. Édition originale tirée à 250 exemplaires numérotés justifiés par le compositeur et l'écrivain. Envois autographes conjoints d'Henri Saugué et de Raphaël Cluzel.

137. LETTRES ILLUSTRÉES. – Ensemble de 10 lettres.

400 / 500

– **CLAIRIN** (Georges). Lettre autographe signée du peintre aux frères Gaston, Albert et Alfred Tissandier. S.l.n.d. « *Tous mes remerciements et c'est avec grand plaisir que j'accepte l'aimable invitation pour dimanche. Puisque vous me faites l'honneur de me placer dans le bataillon des aviateurs, après examen passé...* » (2 pp. in-12). Dessin original où Georges Clairin se représente en costume fantaisiste d'aérostier tenant d'une main une ancre et de l'autre un ballon monté (pleine page, encre et plume, avec légende « *le nouveau conscrit. Le costume est encore à étudier* »).

– **DEHODENCQ** (Alfred). Brouillon de lettre autographe du peintre à un ami. (1 p. in-12 carré, estampille d'atelier « Alfred Dehodencq »). Mots sans suite. 3 dessins originaux, études de têtes féminines (au total 55 x 118 mm, encre et plume).

– **FERDINANDUS** (Ferdinand Avenet dit Alexandre). Lettre autographe signée de l'illustrateur à l'éditeur Charles Delagrave. S.l.n.d. « *Je crois qu'il y a promesse de manuscrit à illustrer p[ou]r votre collaborateur ami... Est-ce vrai ?...* » 2 dessins originaux, représentant l'un une sorte de pierrot en train d'écrire, l'autre un soldat caricatural achevant la signature (encre et plume avec rehauts à l'aquarelle, 63 x 80 mm et 67 x 54 mm)

– **FLAMENG** (Léopold). Lettre autographe signée du graveur [à Philippe Burty]. S.l., 5 juillet 1864 (d'après une mention manuscrite à l'encre d'une autre main). Lettre amicale. 2 dessins originaux représentant l'un l'artiste l'un faisant un baise-main et l'autre le même embrassant la fille de son correspondant (40 x 30 mm et 37 x 40 mm, encre et plume).

– **HENRIOT** (Henri Maigrot, dit). Lettre autographe signée du caricaturiste. Paris, « *vendredi* ». Demande de places de spectacle. Dessin original représentant une femme en buste (72 x 45 mm, encre et plume). **JOINT**, une lettre autographe signée du même à l'écrivain et journaliste Louis Fournier dit Loys d'Angell, évoquant le premier Charivari (2 mars 1917).

– **LELOIR** (Maurice). Lettre autographe signée de l'illustrateur à Henry de Chennevières. S.l.n.d. Il le remercie pour un mot aimable sur lui dans la revue *Le Chat noir*, et se plaint ensuite de son poète Choubersky, s'amusant à imaginer à ce sujet une saynète dont il fait le récit et qu'il illustre en manière de bande dessinée (« *quelle bonne page de caricatures on ferait dans un journal...* », 3 pp. in-12) : un peintre et son modèle nu connaissent des déboires avec un poète Choubersky qui brûle successivement le tableau de l'artiste et le postérieur de la jeune femme. Le dessin original s'organise en 8 vignettes occupant au total une page 1/2.

– **MEILHAC** (Henri). Lettre autographe signée de l'écrivain à son « *cher ami* ». S.l., « *mardi* ». « *Voulez-vous me donner une loge ou une baignoire pour ce soir...* » (1 p. in-12). Dessin original par l'écrivain d'une femme allongée transpercée d'une lame d'épée (90 x 33 mm, encre en plume).

– **PILLE** (Henri). Lettre autographe signée du peintre à monsieur Doumergue. Essômes-sur-Marne, 17 décembre 1884. Il évoque sa migraine, une visite de Caran d'Ache avec qui il partage le goût de collectionner les shakos (3 pp. in-8). 4 dessins originaux en couleurs représentant l'artiste assailli par trois diables lui frappant le crâne avec des marteaux, un domestique en chaussons le plumeau à la main, une chapska de cavalerie d'Empire, et un homme examinant un shako de même époque (130 x 87 mm, 138 x 80 mm, 62 x 62 mm, 80 x 70 mm, encre et plume avec rehauts à l'aquarelle et au crayon bleu).

– **VIMAR** (Auguste). Lettre autographe signée du peintre et sculpteur [probablement à l'éditeur Charles Delagrave]. Paris, 19 mai [1899]. « *Mes deux ébauches pour les Fables de Lachambeaudie sont faites. Si vous voulez venir les voir samedi, j'en serai très flatté...* » (1 p. 1/2 in-12). Dessin original représentant un cavalier sur un cheval qui s'emballe (52 x 65 mm, encre et plume). Charles Delagrave publia en 1902 une édition des Fables de Pierre Lachambeaudie illustrée par Auguste Vimar.

– **WILLETTE** (Adolphe). Lettre autographe signée du peintre et dessinateur, adressée à l'« *ami Bourgoin* » [probablement le peintre Marie-Désiré Bourgoin]. S.l., 1910. « *Le diable m'emporte... pas même le temps de cueillir la fleur Désirée !...* » (3/4 p. in-4). Dessin original représentant un diable conduisant une voiture lancée à vive allure, tenant par le fond de culotte un pierrot penché vers une fleur au bord de la route (95 x 190 mm, encre et plume).

JOINT, un dessin avec manuscrit apocryphe d'Alfred Grévin, et un dessin avec imitation d'estampille d'atelier d'Alexandre Cabanel.

– **BOUFFLERS** (Stanislas-Jean de). Lettre autographe signée « *Le ch. de Boufflers* ». Landernau, 16 juin 1777. Il demande, à la sollicitation d'une famille, une lettre de cachet à l'encontre d'un officier du régiment de Chartres qui dilapide sa fortune à Saint-Domingue.

– **BOUFFLERS** (Stanislas-Jean de). Lettre autographe signée de son initiale [probablement à la poétesse anglaise Helena-Maria Williams]. S.l., « *ce mercredi* ». Charmante lettre déclinant une invitation.

– **DUCIS** (Jean-François). Lettre autographe signée au philosophe et historien Joseph Droz. Versailles, 3 décembre 1815. Il évoque notamment son « *Épître à mademoiselle Julie Andrieux* », fille de son ami le poète François Andrieux.

– **DUCLOS** (Charles). Lettre autographe signée à un écrivain. Paris, 29 octobre 1755. Il se plaint du libraire-imprimeur Pierre ou Laurent Prault : « *Je suis plus piqué que vous... contre Prault. Après lui avoir dit mon sentiment sur ses procédés, je lui ai déclaré que je ne voulois plus de comerce avec lui...* »

– **GRECOURT** (Jean-Baptiste de Willart de). Lettre autographe signée à Edme-Louis de Boullongne de Coiseau, receveur général des Finances de Touraine. Paris, « *midy, 5* ». « *Comme il n'y a rien de si commode que la comodité de l'écriture, je m'en sers pour vous dire, mon très cher Hyménée, que je vous fais idéalement mes adieux, attendu que je pars pour le pays des prunes ; si je vous avois rencontré, après vous avoir préalablement fait mes compliments sur ce que vous savez, et vous avoir souhaité une brigade du régiment d'Éole pour rafraîchir la course nuptiale que votre amour métamorphose en une forge de Vulcain, je vous aurois prié de trois choses...* » Il lui fait alors une commission concernant trois objets lui appartenant.

– **GRESSET** (Jean-Baptiste-Louis). Lettre autographe signée au poète Jean-Baptiste Rousseau, avec courte apostille autographe de ce dernier. S.l., « *ce 25 juillet* » [probablement 1736]. Il remercie son correspondant pour l'envoi de ses épîtres et l'en félicite avec admiration, puis, évoquant Boileau, réitère l'opinion selon laquelle « *la satire (celle surtout qui nomme les gens) est un talent reprochable et criminel* », et relève plutôt de la médisance que de la plaisanterie.

– **LAUJON** (Pierre). Lettre autographe signée. Chantilly, 30 octobre 1778. Réponse à des remerciements pour l'organisation d'une fête à Chantilly sur commande du duc de Bourbon.

– **LEFRANC DE POMPIGNAN** (Jean-Jacques de). Lettre autographe signée. Paris, 7 mai 1765. Concernant une affaire financière. Le marquis de Pompignan, écrivain académicien, était hostile aux idées des Lumières.

– **MARMONTEL** (Jean-François). Lettre autographe signée au chevalier de Lespinasse à Toulouse. S.l.n.d. Lettre fleurie sur son amitié pour son correspondant, mais expliquant pourquoi il ne se risque pas à proposer une pièce de celui-ci à la Comédie-Française : « *Le Théâtre-François est surchargé de mauvaises pièces qui, ayant été adoptées, attendent qu'on les expose aux sifflets. Si les comédiens connoissoient assés leurs intérêts pour donner le pas à ce qui vaut le mieux. Je pourrois vous promettre de vous faire servir promptement mais ce tribunal n'est pas assés éclairé pour être toujours équitable...* » (taches et fentes restaurées).

– **PARNY** (Évariste). Poème autographe signé, intitulé « *Pour sa fête* ». Quatrain d'octosyllabes : « *Pour la fête d'Alexandrine Lambert* » : « *Femme aimable est chose divine ; / L'encens doit être son bouquet : / Canonisons tout ce qui plaît, / Et disons : "sainte Alexandrine"...* »

– **REGNARD** (Jean-François). Notes autographes. Recueil de bons mots en français et en latin, essentiellement pris dans Prose chagrine de François de La Mothe Le Vayer, dont plusieurs satires du sexe féminin : « *Une femme et un almanach sont deux choses qui ne sont bones que pour un an...* »

– **ROUSSEAU** (Jean-Baptiste). Lettre autographe signée au littérateur Éverard Titon Du Tillet. Paris, 28 mars [1738]. Il lui demande de faire une lecture de sa pièce *L'Hypocondre* sans dire qu'il en est l'auteur, indique le mérite qu'il trouve à celle-ci, et élargit son propos : « *Car j'ai toujours trouvé ridicule dans les pièces qu'on joue de dinner tout l'esprit à des valets pendant que les maîtres ne sont que des sots. Cela me paroît contre le bon sens et ce qu'Aristote appelle les raisons* » (texte repassé postérieurement par endroits à l'encre noire).

– **SAINT-LAMBERT** (Jean-François de). Lettre autographe signée à l'avocat Georges-François de Vaux. S.l.n.d. Il lui reproche une indulgence qu'il attribue à de la paresse vis-à-vis des vers qu'il lui a adressés, lui copie un passage de son poème corrigé, et lui soumet ici un nouveau madrigal.

– **SAINT-LAMBERT** (Jean-François de). Lettre autographe signée (incomplète du début). S.l.n.d. Il évoque ses œuvres et espère que sa conduite rendra sa vieillesse heureuse par les espérance qu'elle lui donnerait « *d'avoir contribué au bonheur de l'humanité* ». Il se défend ensuite de la calomnie d'avoir emprunté sa pensée aux philosophes écossais Adam Smith, Adam Ferguson et Francis Hutcheson, avouant cependant s'être nourri de Locke et de Shaftesbury. Il explique que son engouement pour ce dernier lui est passé comme à Voltaire.

– **SEDAINE** (Michel-Jean). Pièce signée. Paris, 30 germinal an V [19 avril 1797]. Reçu d'une somme à lui payée par le Théâtre de la rue Feydeau pour une représentation de sa pièce *Le Philosophe sans le savoir*.

JOINT : MACHAULT D'ARNOUVILLE (Jean-Baptiste). Lettre signée au duc de Nivernais, Louis-Jules Mancini-Mazarini. Paris, 4 janvier 1750. Alors contrôleur général des Finances, il lui adresse des vœux de nouvel an.

- **BARRES** (Maurice). Lettre autographe signée. S.l.n.d. « *Il faut autant que possible participer à toutes les passions de son siècle : vous avez bien raison de collectionner. Mais si je cherchais des autographes, je m'attacherais spécialement à rassembler les lettres amoureuses de tant de femmes jeunes et ardentes qui troublent et amollissent l'imagination aux historiens. À manier ces feuillets hâtifs où tant de créatures parfaitement douées, – de Marie Stuart à Marie Bashkirtsef – se sont avouées, vous trouveriez... un plaisir très fin, presque sensuel et un peu triste...* »
- **BOUILHET** (Louis). Lettre autographe signée à son « *cher Depret* ». Mantes, 10 août 1862. Il évoque sa pièce *Dolorès* en répétition à la Comédie-Française, et lui communique un de ses poèmes : « *Le soir a tendu ses voiles...* » (7 quatrains d'heptasyllabes). L'écrivain Louis Bouilhet fut un ami intime de Gustave Flaubert qui eut à cœur de publier ses œuvres après sa mort.
- **CLARETIE** (Jules). Lettre autographe signée au peintre et sculpteur Jean-Paul Laurens. Viroflay, 3 juin 1883. Au sujet de ses compositions sur les *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry (traces d'humidité).
- **CLARETIE** (Jules). Lettre autographe signée [probablement au bibliophile Octave Uzanne]. S.l., 13 mars 1893. Concernant entre autres un relieur qui a utilisé de la peau humaine.
- **DUMAS fils** (Alexandre). Pièce signée. Paris, 10 juillet 1894. Autorisation de représenter une pièce de son père, *La Tour de Nesles*, au Théâtre Moncey.
- **HOUSSEY** (Henry). Lettre autographe signée [à Pierre Louÿs]. S.l., [1906]. « *Je vous remercie pour votre Archipel que j'ai visité avec grand plaisir. Peut-être vous surprendrai-je un peu si je vous dis que je suis du même sentiment que vous sur beaucoup de points des questions traitées aux pages 143-193 [essai intitulé « Liberté pour l'amour et pour le mariage », paru dans le recueil Archipel de Pierre Louÿs].* »
- **HOUSSEY** (Henry). Aphorisme autographe signé. « *L'histoire de Napoléon depuis le siège de Toulon jusqu'à la bataille de Waterloo, c'est la vie de la France pendant son âge héroïque. Le récit des guerres de la Révolution et de l'Empire, c'est l'épopée nationale, c'est notre Iliade...* »
- **LECONTE DE LISLE**. Lettre autographe signée à François Coppée. Paris, 9 février 1877. « *J'ai reçu L'Exilée, et je vous remercie bien cordialement de votre beau présent. J'avais déjà lu et j'ai relu avec un vif plaisir ces vers charmants, tendres, délicats et habiles, comme tous ceux que vous faites...* »
- **LOTI** (Julien Viaud, dit Pierre). Carte autographe signée [à Rodolphe Salis]. Bordeaux, 11 janvier 1890. Il décline une invitation au Chat noir.
- **MÉRIMÉE** (Prosper). Lettre autographe signée [à madame Cuvier, d'après une note postérieure au crayon]. S.l., « *mardi* ». « *... Vous apprendrez peut-être que je me suis suicidé à la nouvelle de l'élection de Mr Bonjour. En attendant, je suis fort perplexe et je passe toutes les heures de l'espérance au découragement...* » Casimir Bonjour présenta plusieurs fois sa candidature à l'Académie française mais n'y parvint jamais.
- **MICHELET** (Jules). Lettre autographe signée à monsieur Didier. S.l.n.d. Concernant des critiques sur ce qu'il a écrit concernant le maréchal Berthier. « *Nul détail qui ne soit fondé sur des récits contemporains. Pensez-vous que la famille aient gardé des pièces capables d'infirmer ces récits ?...* »
- **MURGER** (Henry). Lettre autographe signée à sa « *chère mignonne* ». Étretat, « 30 ». « *... Si ma nouvelle est finie au 10, je m'arrangerai pour que tu reviennes me chercher. Nous irons faire un petit tour sur les bords de la mer...* »
- **REGNIER** (Henri de). Lettre autographe signée au poète et critique Jean-Frédéric-Émile Aubry dit Georges Jean-Aubry. Paris, 29 juin 1901. « *... Je n'ai pas pu encore montrer les vers à M. de Heredia parce, ces temps-ci, il a changé d'appartement et est allé s'installer à la bibliothèque de l'Arsenal, mais je les lui porterai bientôt. Quant à sa préface, l'obstacle le plus sérieux sera sa paresse et le manque de temps...* »
- **ROSNY AINÉ** (Joseph-Henri Boex dit J. H.). Manuscrit autographe signé du pseudonyme collectif qu'il employait avec son frère, « *J. H. Rosny* », intitulé « *La cellule* ». Méditation écrite à l'occasion d'une nuit dans un monastère, portant sur la foi, la macération, sur sa jeunesse déiste enfuie, et plus généralement sur « *le prodigieux danger de l'homme seul avec ses machines et ses bêtes domestiques, ses pauvres monstres qu'une épidémie pourrait un jour exterminer tous ensemble, une épidémie de pourriture humaine...* » (feuillets apprêtés pour l'impression puis remontés sur papier). Au verso du dernier feuillet, le nom de Jules Rosati, directeur de *L'Écho de Paris*, où le texte a sans doute été proposé et peut-être publié.
- **SAINT-BEUVE** (Charles-Augustin). Lettre autographe signée au critique Charles Magnin, alors conservateur à la Bibliothèque royale. S.l., 19 novembre 1844. Il demande l'édition originale des *Poésies érotiques* d'Évariste de Parny (1778) pour écrire un article dans la *Revue des deux mondes*.
- **SAND** (Aurore Dupin, dite George). Lettre autographe signée « *Aurore* » à son « *bon Gustave* » [probablement son ami le docteur Gustave Papet]. S.l., « *dimanche matin* ». « *Je suis malade..., ne venez pas dîner avec moi aujourd'hui. Mais mercredi prochain, si je ne suis pas crévée, nous serons tous aimables. Tout à vous...* »
- **SAND** (Aurore Dupin, dite George). Lettre autographe signée [au sculpteur Carrier-Belleuse]. Nohant, 18 juin 1875. « *J'ai été à Paris, ces jours derniers. J'ai vu au foyer de l'Odéon le buste pour lequel j'ai si peu posé. Je l'ai trouvé merveilleux ; ressemblant, je ne sais pas, mais c'est un travail exquis, et, je crois, un de vos chefs-d'œuvre...* » (1 p. in-8).
- Également : Louis **BERTRAND**, Casimir **BONJOUR**, Paul **BOURGET**, Camille **DOUCET**, Georges **FEYDEAU**, Henry **HOUSSEY**.

- **CHAMPSAUR** (Félicien). Manuscrit autographe signé intitulé « *L'honneur pour l'amour* » (conte libre), lettre autographe signée, s.d., et ensemble d'environ 30 photographies de lui ou lui ayant appartenu, dont 3 portraits à lui dédiés.
- **CLADEL** (Léon). Manuscrit autographe signé intitulé « *Héros & pantins. Force à la loi* ».
- **CLARETIE** (Jules). Lettre autographe signée, s.d., concernant Victor Hugo.
- **CLÉMENT** (Jean-Baptiste). Poème autographe signé intitulé « *La Marjolaine* ». Jean-Baptiste Clément est l'auteur de la chanson *Le Temps des cerises*.
- **CONSTANT** (Benjamin). 5 jolies lettres (3 autographes signées et 2 autographes), s.d., de l'auteur d'Adolphe.
- **COURTELINE** (Georges Moinaux dit Georges Courteline). 2 lettres et une carte autographes signées, 1893, 1923 et s.d. Concernant entre autre sa pièce *Boubouroche*, et son ami le dessinateur Steinlen.
- **DUMAS père** (Alexandre). 3 lettres autographes signées, s.d. « *Voici... lisez vite...* » (à Joseph Lockroy), « *Je vous ferai votre préface Révoil quand vous voudrez...* » (à son « *cher Michel* », Dumas père ayant préfacé deux ouvrages de chasse publiés par Bénédic-Henry Révoil), et recommandation pour un camarade de collège, alors chirurgien militaire, qui désire passer dans la cavalerie (à son « *cher enfant* »).
- **DUMAS fils** (Alexandre). 8 lettres et cartes autographes signées, 1888 et s.d. Entre autres, il énonce un aphorisme sur le repentir, et accuse réception d'un tableau.
- **GONCOURT** (Edmond de). 7 missives (4 lettres autographes signées et 3 cartes de visite autographes), 1875-1896 et s.d. Concernant ses œuvres *Manette Salomon*, *La Faustin*, son goût de la collection (« *le prurit de l'achat* »), le lithographe Gavarni, un article du Figaro (« *non satisfait de ne pas me voir joué en France, mais voulant encore m'empêcher d'être représenté à l'étranger* »), etc.
- **HEREDIA** (José-Maria de). Ensemble de 22 lettres et cartes autographes signées à Catulle Mendès, Gabriel Hanotaux et divers, 1874-1903. Sur une lecture publique de ses vers, un dîner avec Henri de Régnier et Georges Louis (frère de Pierre Louÿs), un portrait de Tolstoï, des dessins d'Antoine Bourdelle, etc.
- **HUYSMANS** (Joris-Karl). 2 cartes dont une de visite, autographes signées. S.d. Dont une description sans ménagement de son état de santé.
- **[HUYSMANS]** : [PRENAT (Auguste)]. Manuscrit. Relation d'une visite rendue à Huysmans le 16 septembre 1897. Joint, 4 lettres de Pierre Lambert, secrétaire de la Société des amis de Joris-Karl Huysmans.
- **JANIN** (Jules). Lettre autographe signée à l'écrivain Amédée Achard, 1846. Belle et longue missive littéraire, évoquant notamment *Le Comte de Monte Cristo*.
- **KLINGSOR** (Léon Leclère, dit Tristan). 9 lettres et pièces : un poème autographe signé (« *Les trois gars naïfs des campagnes...* »), un manuscrit autographe signé de son nom de jeunesse intitulé « *Le Burg des symboles* », et 7 lettres également autographes signées de son nom de jeunesse au poète et directeur de revue Paul Redonnel (1891-1893, évoquant ses débuts en littérature et l'adoption de son pseudonyme de Tristan Klingsor).
- **LAMARTINE** (Alphonse de). Lettre autographe signée à son « *cher ami* », s.d. Il annonce la publication d'une réponse, « *article diplomatique où je dois parler par réticences...* »).
- **LA MENNAIS** (Félicité de). Ensemble de 12 lettres autographes signées au baron de vitrolles et à divers, 1837-1838 et s.d.
- **[LE ROY (Eugène)]** : PINGARD (Julia). Lettre signée en qualité de chef du secrétariat de l'Institut, adressée à Eugène Le Roy, 1899. Il lui accuse réception de son roman *Jacquou le Croquant* pour concourir au prix Montyon.
- **PORTE** (Adolphe). Ensemble de 19 pièces, 1841-1861. Soit : 6 poèmes autographes signés ; 6 lettres et pièces autographes signées dont 2 autobiographies ; 6 poèmes imprimés (2 illustrés) dont 5 avec envoi autographe signé ; un portrait photographique. Parmi ces pièces : « *Les Feuilles mortes* », un « *hymne socialiste* » et des éloges de Béranger, Pierre Larousse ou Napoléon III.
- **SAINT-BEUVE** (Charles-Augustin). Lettre autographe signée au philosophe Elme-Marie Caro, 1869. Il fait l'éloge d'un ouvrage de son correspondant.
- **SAND** (Aurore Dupin dite George). Lettre autographe signée à son ami André Boutet, 1867. Sur la reprise de sa pièce *Le Marquis de Villemer*.
- **SCRIBE** (Eugène). 7 lettres autographes signées, 1840-1851 et s.d., dont 4 à l'écrivain et administrateur de la Comédie française Arsène Houssaye.
- **SUE** (Eugène). Lettre autographe, s.d. Il demande une traduction française de la coupure de presse anglaise qu'il a collée au bas de sa lettre et qui annonce sa mort.
- **VERLAINE** (Paul). Pièce signée destinée à l'éditeur Léon Vanier. 1891. Reçu pour une somme à valoir sur la cession de son recueil poétique *Bonheur*.
- **VIGNY** (Alfred de). Lettre autographe signée à Louis-Félix-Étienne Turgot, [vers 1837]. Lettre émouvante exprimant ses inquiétudes sur l'état de santé de sa mère (« *j'ai l'épée de Damocls sur la tête...* »).
- **WILLY** (Henry Gauthier-Villars dit). 6 cartes et billets (4 autographes signées et 2 autographes), 1892 et s.d., dont une carte de visite autographe à Léon Vanier pour lui recommander Rachilde (s.d.).
- Également : Marie d'**AGOULT**, Léon **BLOY**, Auguste **DORCHAIN**, Maxime **DU CAMP**, Léon **GOZLAN**, Pierre **QUILLARD**, Gabriel Randon dit Jehan **RICTUS**, Georges Le Pelletier de Bouhélier dit **SAINT-GEORGES DE BOUHELIER**, Paul de **SAINT-VICTOR**, Édouard **SCHURE**, Octave **UZANNE**, Francis **WEY**, etc.

- **APOLLINAIRE** (Jacqueline). Lettre autographe signée au libraire et bibliographe Maurice Chalvet. Paris, 28 janvier 1956. Au sujet d'un choix de papier, probablement pour édition.
 - **CHENEDOLLE** (Charles-Julien Lioult de). Poème autographe signé intitulé « *Virgile. ode* ». Daté de 1824. 23 sixains. « *Telle au milieu des nuits la harpe d'Éolie, / Magique écho d'amour et de mélancolie / Exhale un son mélodieux...* ».
 - **CONSTANT** (Benjamin). Lettre autographe signée à l'avocat libéral Charles Durand. S.l., probablement 1818. Il évoque notamment le périodique libéral *Le Correspondant électoral*.
 - **HERVILLY** (Ernest d'). Sonnet autographe signé intitulé « *La Rookery* ». 14 vers : « *Les chênes ont gardé le vieil alignement ; L'avenue est immense où le vent de mer sonne...* » (1 f. in-plano avec plis marqués et bords légèrement effrangés). Publié en 1869 dans le célèbre recueil collectif *Sonnets et eaux-fortes* illustré d'une gravure de Francis Seymour Haden.
- JOINT**, un manuscrit évoquant Jean-Jacques Rousseau intitulé « *Promenade aux Charmettes 45 ans après la première* », daté de Genève en 1855, avec apostille postérieure d'une autre main indiquant que l'auteur en est « *Potier qui a été longtemps à la Cour secrétaire de la g[ran]de-duchesse de Russie* » ; et 4 essais typographiques sur un passage du poème « *Le Cimetière marin* » de Paul Valéry.

- **ADAMOV** (Arthur). 7 lettres autographes signées à l'écrivain Henri Thomas, 1949-1952 et s.d. Belle correspondance traitant de leurs états d'âme, évoquant l'appréciation favorable d'André Gide sur sa pièce *L'Invasion*, etc.
- **BARNEY** (Nathalie Clifford). Lettre autographe signée, 1961. Il évoque Roger Martin du Gard et Colette.
- **BERNOIT** (Pierre). 2 manuscrits autographes signés (« *Le Perturbateur du trafic* », et un texte sur les troupes françaises en Syrie en 1940), et 10 lettres autographes signées (Angora, Shangaï et s.l., 1920-1923 et s.d., sur ses voyages, ses articles, etc.).
- **BLASCO IBAÑEZ** (Vicente). 13 lettres et cartes (12 autographes signées et une signée). Sur son livre *Le Pape de la mer*, et principalement sur des corrections d'épreuves.
- **CENDRARS** (Blaise). Lettre autographe signée à Roger Nimier, 1955. Remerciements pour l'envoi d'*Amour et néant*.
- **CLAUDEL** (Paul). 4 lettres autographes signées, 1935-1955. Concernant la parution de plusieurs de ses textes en périodique comme « *Fulgens corona* », extrait de son livre *J'Aime la Bible*, avec une critique acerbe de Geneviève d'André Gide (« *vous avez peut-être voulu m'épargner le voisinage du roman sale et stupide d'André Gide...* »).
- **COCTEAU** (Jean). Lettre autographe signée, 1956. Il évoque entre autres ses travaux de décoration dans la chapelle Saint-Pierre à Villefranche-sur-Mer et son élévation au rang de docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford.
- **D'ANNUNZIO** (Gabriele). Lettre autographe signée [à Jane Catulle Mendès], s.d. « *Hier madame bartet m'a lu "Cortigiana dolorosa" et "Plus tard" [textes de sa correspondante], avec une perfection de style et une profondeur d'émotion admirables... Je ne peux venir chez vous aujourd'hui. Je vais entendre le grand orgue à Notre-Dame : encore un songe, mystique ! Je ne sais pas si je veux vous revoir ou bien si je veux garder les éclairs au fond de mes yeux pour toujours...* »
- **DELARUE-MARDRUS** (Lucie). 9 missives autographes signées (7 lettres, une carte postale et une carte de visite), 1907-1910 et s.d. Elle évoque notamment sa pièce *Sapho désespérée*, remercie pour des félicitations : « *... si l'orgueil était un sentiment possible pour quelqu'une qui n'ignore pas qu'elle n'est, comme tout poète, qu'un instrument sous le souffle des dieux...* », etc.
- **DRIEU LA ROCHELLE** (Pierre). 2 lettres autographes signées, s.d. L'une annonce l'envoi d'une nouvelle et vante les mérites de l'écrivain Evguéni Zamiatine, l'autre annonce qu'il a tellement développé sa nouvelle qu'elle est devenue roman.
- **GENEVOIX** (Maurice). 3 lettres autographes signées. 1925-1927. Concernant des parutions en revue, notamment de son roman *Raboliot*.
- **GIDE** (André). Lettre signée avec 2 lignes autographes, 1930. Sur la traduction française d'un ouvrage d'Arnold Bennett par Marcel de Coppet, qu'il a lui-même révisée avec Roger Martin Du Gard, et sur son voyage au Tchad pour rejoindre Marcel de Coppet.
- **GIONO** (Jean). Lettre autographe signée à la photographe Alice de Certeau, 1954.
- **GIRAUDOUX** (Jean). 2 lettres autographes signées, 1928 et 1929. Il évoque *Suzanne et le Pacifique*, *Le Cantique des cantiques* et *Amphitryon* 38.
- **JOUHANDEAU** (Marcel). Lettre autographe signée, s.d. Concernant l'envoi d'un manuscrit pour parution en revue, avec une question : « *Philippe Soupault ne m'aime plus. Savez-vous ce que je lui ai fait ?* ».
- **JOUVE** (Pierre-Jean). 4 lettres autographes signées, 1926-1958. Sur *Le Monde désert* (1926), *Le Paradis perdu* (1927), les deux dernières étant adressées à André Malraux, « *pas seulement comme ministre, mais comme compagnon de travail et de pensée depuis longtemps* ».

- **KESSEL** (Joseph). 3 lettres autographes signées, 1952 et s.d. Il annonce le renvoi d'épreuves corrigées, et, entre autres, recommande l'ouvrage *Les Grandes familles* de son neveu Maurice Druon.
- **MAUROIS** (André). Lettre autographe signée, 1948, où il exprime son désir de voir son ouvrage *Malte* réimprimé ; et envoi autographe signé à Charles Ephrussi, 1901, sur la couverture du premier numéro de sa revue *Le Monde et la ville* illustré par une lithographie de Steinlen.
- **MAURRAS** (Charles). Feuillet d'épreuve corrigé de son article « 1888-1926 » sur Frédéric Mistral publié dans la Nrf du 1^{er} mai 1930.
- **MONTESQUIOU** (Robert de). Lettre autographe signée à une poétesse, 1905. Critique élogieuse et circonstanciée d'un recueil de vers de sa correspondante : « ... Il présente, et fait se dérouler, harmonieusement, douloureusement, l'histoire d'une vie et d'une âme, d'un esprit, d'un cœur et d'un caractère... »
- **MONTHERLANT** (Henry de). 10 Lettres autographes signées, 1924-1958 et s.d. dont une sur son livre *Le Paradis à l'ombre des épées* (1924, « ... Mes affirmations catégoriques ne sont pas ce à quoi je tiens le plus. Je suis un poète et un botteur de ballons... Ceux qui me donnent d'autres rôles le font à leurs risques et périls... »), une lettre de Fez au Maroc (1932), 2 lettres évoquant *Pitié pour les femmes* (1936), une lettre évoquant ses *Carnets* (1947), une lettre évoquant sa pièce *Don Juan* (1958) ; avec 2 feuillets d'épreuves corrigées d'un passage de son texte originellement paru sous le titre « *Beati non possidentes* » dans la Nrf (1^{er} juin 1927) puis en librairie dans le recueil *Sans remède* (Paris, Trémois, 1927), intégré quelques semaines plus tard sous le titre « Palais Ben Ayed » dans le recueil *Aux Fontaines du désir* (Paris, Grasset, 1927).
- **NOAILLES** (Anna de Brancovan, comtesse de). 5 lettres autographes signées, 1920 et s.d. Remerciements pour des éloges, et félicitations pour des œuvres reçues.
- **PERRET** (Jacques). Lettre autographe signée, [années 1940]. Concernant le manuscrit d'un de ses textes.
- **PEYREFITTE** (Roger). 3 lettres autographes signées, 1945-1947. Concernant notamment son livre *Les Amitiés particulières*.
- **QUENEAU** (Raymond). 2 lettres autographes signées, 1951 et 1968. Concernant notamment le renvoi d'épreuves corrigées d'un de ses textes, la publication des souvenirs d'Odette Joyeux, et le renvoi des épreuves de son ouvrage *Texticules*, qui allait paraître dans une édition illustrée chez Daniel-Henry Kahnweiler à la galerie Louise Leiris.
- **REGNIER** (Henri de). 2 lettres autographes signées, 1929 et 1931. Entre autres sur une nouvelle qu'il vient d'achever, et sur un hommage à la mémoire de Paul Adam qu'il vient de publier.
- **SOUPAULT** (Philippe). 2 lettres autographes signées, s.d. L'une parle de son livre *En Joue !*, et l'autre évoque des voyages au Mozambique et à l'Isola dei Pescatori.
- **TOLSTOÏ** (Léon Lvovitch). Lettre autographe signée au directeur du quotidien *Le Journal*, François Mouthon, 1922. Demande de rendez-vous « pour une affaire littéraire ».
- Également : Julien **BENDA**, Jean **CASSOU**, Noël Jean Mathieu dit Pierre **EMMANUEL**, Jean de **GOURMONT**, Georges **LECOMTE**, Pierre **LOUÏS**, Françoise **MALLET-JORIS**, Marie de **REGNIER**, Jules **ROMAINS**, Robert **SABATIER**, André **SUARES**, Jules **SUPERVIELLE**, René **VALLERY-RADOT**, Fernand **VANDEREM**, etc.

143. LITTÉRATURE et divers. XX^e siècle. – Ensemble d'environ 95 lettres et cartes, adressées au médecin, historien et critique d'art Élie Faure (sauf exceptions indiquées). 1 000 / 1 500

- **BLOCH** (Jean-Richard). 6 missives autographes signées, soit 5 lettres et une carte. 1922-1937. Belle correspondance littéraire : « ... Je suis anxieux de ce que vous penserez de mon travail actuel : un coup à se casser le cou. Faire vivre, au théâtre, pendant quatre actes, dans une action réelle, rapide, dramatique, un monde de demi-dieux humains... Concevez cela : sortir, s'évader des salles à manger du théâtre naturaliste... faire éclater ce cadre étouffant, et, sans verser dans le faux héroïsme ni le faux grand, rejoindre l'humain, le véritable humain dans une surhumanité plastique de géants enchaînés, de héros douloureux, de captifs aussi beaux que ceux du Louvre. Mon ambition serait que, sortant de cette pièce, les spectateurs ne trouvent plus le monde à leur dimension, et que cette vision d'une soirée, agissant sur eux, pendant de longs jours, les tienne, pendant tout ce temps-là, suspendus au-dessus d'eux-mêmes... » Etc. (Abbaye de Varennes, 20 novembre 1927). **JOINT : FAURE** (Élie). Brouillon autographe signé d'une lettre à Jean-Richard Bloch, concernant les rapports entre culture et révolution, et notamment la position de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (Paris, 24 mai 1935).
- **FORT** (Paul). Lettre autographe signée. Paris, 24 mai 1905. Annonce du lancement de sa revue *Vers et prose*, consacrée au « lyrisme en prose et en poésie ».
- **GASQUET** (Joachim). 4 missives, soit : 3 autographes signées et une dictée à son épouse Marie avec apostille autographe signée. 1910-1921 et s.d. concernant des ouvrages d'Élie Faure, et son propre livre sur la Grande Guerre, *Les Hymnes* (« l'hymne au vin vous est dédié »). La lettre du 10 mars 1910 comprend un poème autographe de 5 quatrains. Ami de Paul Cézanne qui fit son portrait, le poète et critique d'art Joachim Gasquet fut membre du Félibrige et laissa une œuvre écrite en provençal et en français. Il avait épousé la filleule de Frédéric Mistral, Marie Girard.

– **HALEVY** (Daniel). 4 lettres autographes signées. 1922-1923 et s.d. L'historien et essayiste traite ici du projet d'éditer, dans la collection des « Cahiers verts » qu'il dirigeait chez Bernard Grasset, les ouvrages d'Élie Faure *L'Esprit des formes* et *Montaigne et ses trois premiers nés* : *Shakespeare, Cervantès, Pascal*. Les deux hommes se brouillèrent et ces ouvrages parurent chez Georges Crès. **JOINT : FAURE** (Élie). Brouillon autographe d'une lettre à Daniel Halévy, dans laquelle il exprime son mécontentement des attermolements de son correspondant et de la manière « jésuitique » dont il refuse ses textes (Paris, 2 décembre 1923).

– **HANOTAUX** (Gabriel). Lettre et carte autographes signées. 1930 et 1932. Beaux compliments de l'historien académicien, ancien diplomate et ministre, sur les textes qu'Élie Faure avait publié sur Arthur de Gobineau et sur Rubens.

– **MAGALLON** (Xavier de). Lettre autographe signée. Paris, 22 avril 1922. Le félibre évoque la Société des amis de Joachim Gasquet, qui venait de voir le jour, et le texte d'Élie Faure, qui devait être lu à une cérémonie d'anniversaire funèbre.

– **MARDRUS** (Joseph-Charles). Lettre autographe signée. Noisy-le-Grand, 4 août 1932. Le médecin et écrivain orientaliste fait ici l'éloge de deux ouvrages d'Élie Faure, dont le récit de son tour du monde : « ... J'avais préparé une longue lettre..., quant j'ai eu honte d'être si inférieur à ce que je ressentais ; et, terrifié également de peser lourdement sur les ailes de l'oiseau Simourg qui venait de faire le tour du monde intelligible, du monde intellectuel et de la Voie lactée, j'ai préféré m'abstenir... »

– **MARGUERITTE** (Paul). 2 lettres autographes signées. 1918. Nice, 1^{er} avril 1918 : « Je viens d'achever la lecture de La Sainte Face [souvenirs et réflexions d'Élie Faure sur son expérience de la guerre comme médecin militaire, paru en 1917]... Il est trop certain que nous payons nos fautes... Je vous suis mal dans votre altruisme vis-à-vis de l'ennemi... ». « Clair-Bois » à Hossegor (Landes), [16] juillet 1918 : « ... J'ai foi, comme vous, dans les énergies secrètes & profondes d'où nous viendra une rénovation indispensable, si, après les tueries, nous voulons vivre, c'est-à-dire croître en valeur... » **JOINT : FAURE** (Élie). Fragment autographe, passage d'un des ses livres sur la Grande Guerre.

– **MAUROIS** (André). Une lettre et une carte autographes signées. 1921. « ... Vous êtes peut-être le seul Français de ce temps qui ait le sens profond de l'Histoire, qui la voit comme vivante et pensante. Certaines de vos formules ont éclairé pour moi des groupes immenses de "faits obscurs". "L'homme, précipité hors de son propre cœur par la connaissance, erre en lui-même et sur la terre d'expérience en expérience pour y rentrer". C'est le plus saisissant raccourci que je sache de l'histoire de l'esprit... » (Neuilly, 10 février 1921). « ... Il est navrant de constater que le Mémorial [de Las Cases], un des plus beaux livres de notre langue, auquel Stendhal doit le meilleur de sa force, n'est pas lu par les jeunes Français qui y apprendraient le dur, le solitaire métier de chef militaire et civil... » (Manoir de Saint-Nicolas à La Saussaye dans l'actuel département de la Seine-Maritime, 15 mai 1921).

– **RECLUS** (Famille). Ensemble de 16 lettres et cartes, la plupart adressées à Élie Faure (qui, par sa mère Zéline Reclus, était le petit-fils du pasteur Jacques Reclus), 1902-1916 et s.d : l'officier de marine Armand Reclus (1843-1927), membre de l'équipe qui explora le tracé du canal de Panama et en mena les premiers travaux ; l'homme politique, écrivain et ethnologue Élie Reclus (1827-1904), socialiste anarchisant, directeur de la Bibliothèque nationale sous la Commune (dont une lettre critiquant la poésie de Francis Jammes) ; l'historien et haut fonctionnaire Maurice Reclus (1883-1972) ; le célèbre géographe Onésime Reclus (1837-1916) ; le chirurgien Paul Reclus (1847-1914), qui s'employa au service des troupes de la Commune mais ne fut pas inquiété et entra à l'Académie de médecine en 1895 ; l'ingénieur, écrivain et pédagogue anarchiste Paul Reclus (1858-1941), directeur de l'Institut géographique de l'Université libre de Bruxelles. **JOINT : FAURE** (Élie). Lettre autographe signée à Onésime Reclus : « Mon cher oncle, tu as peut-être su que j'étais allé recueillir le dernier souffle de ton frère Élisée... Il s'est éteint très doucement... » (Paris, 6 juillet 1905). **JOINT : BÉRARD** (Léon). Lettre autographe signée en qualité de ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, adressée à Maurice Reclus. Paris, 17 août 1921.

– **SCHWOB** (René). Ensemble de 13 lettres autographes signées (2 de son paraphe). [Vers 1926-vers 1932]. Soit environ 75 pp. in-folio. Correspondance de haute tenue intellectuelle : l'écrivain et critique d'art juif médite sur le catholicisme (auquel il s'est converti en 1926), le protestantisme et Nietzsche, l'amour et la connaissance, le surréalisme et le communisme, le rapport entre l'art et la religion, le rationalisme. Il évoque ses livres *Moi juif* et *Chagall et l'âme juive*, ainsi que de nombreux livres d'Élie Faure. Une lettre renferme une pièce de 57 vers intitulée « Poème pour les pauvres ». **JOINT : FAURE** (Élie). Note autographe sur le christianisme.

– **TAILHADE** (Laurent). 3 missives, soit : 2 autographes signées et une signée. 1904-1905. « Voici plus d'un an que je n'ai pris la parole en public... Mais je n'ai cru pouvoir décliner une invitation à prendre la parole contre l'intervention de la France dans la guerre japonaise [débutée contre la Russie quelques jours auparavant]... » (Paris, février 1904). Etc.

Également : Pierre Abraham Bloch, dit Pierre **ABRAHAM**, qui fut directeur de la revue *Europe* et traduisit Bertolt Brecht (carte autographe signée, 1931). – L'universitaire germaniste socialiste Charles **ANDLER**, qui traduisit Marx et Engels et présenta Élie Faure à Jean Jaurès (lettre autographe signée, s.d., sur Jules Michelet, dont il vante « le grand artiste verbal » mais critique le « grand corrupteur des méthodes » adepte de « l'invention mélodramatique grossière »). – René **ARCOS**, directeur de la revue *Europe* (lettre autographe signée, 1923). – Aurélie de Faucambergue dite **AUREL** (lettre autographe signée, 1918). – Claude **AVELINE** (lettre autographe signée. Paris, 10 août 1937, concernant le sculpteur Antoine Bourdelle). – Maurice **BEDEL** (lettre autographe signée, 1928, sur son roman *Jérôme, 60° latitude nord*). – Henri **BERAUD** (lettre autographe signée, 1921). – Dominique **BRAGA**, proche des pacifistes et des futuristes (2 lettres autographes signées, 1919 et 1921, sur le machinisme, et sur le rapport entre science et religion). – L'écrivain et musicographe suisse Emmanuel **BUENZOD** (7 lettres autographes signées, 1921-1936, belle correspondance littéraire

évoquant notamment Ramuz, Benjamin Constant, Amiel). – Francis **CARCO** (carte autographe signée, 1916). – Jean **CASSOU** (2 lettres autographes signées, 1936 et 1937, « *Je prends, à la demande de nos amis J.-R. Bloch, Aragon, etc., la rédaction en chef d'Europe. Voulez-vous penser, pour un prochain n°, à un essai, aussi large et significatif que possible, sur une des grandes questions qui vous intéressent ? Ce qu'est et ce que deviendra l'activité artistique. Art collectif et art individuel. La notion de civilisation...* », et sur l'ouvrage collectif imaginé par Gorki et Koltzow, intitulé *Une Journée dans le monde entier*). – René **DOUMIC** (2 lettres autographes signées, 1901 et 1902). – Georges-Eugène Faillet dit **FAGUS** (lettre autographe signée, 1932, sur la question de la transmission ésotérique par tradition orale ou écrite). – L'écrivain et critique juif Edmond Flegenhimer dit Edmond **FLEG** (lettre autographe signée, 1922, au sujet de son poème *Le Mur des pleurs*). – Le psychiatre et homme de lettres Maurice de **FLEURY** (lettre autographe signée, 1926). – Anatole **FRANCE** (carte de visite autographe, s.d.). – L'écrivain Paul-Louis **GARNIER**, alors sous-chef de cabinet d'Alexandre Millerand au ministère des Travaux publics (lettre autographe signée, 1910). – Gustave **KAHN** (lettre autographe signée, 1919). – L'écrivain Maurice **MAGRE** (lettre autographe signée, 1919, concernant sa revue *La Rose rouge*). – L'écrivain et journaliste Maurice **MARTIN DU GARD** (lettre signée, 1933, concernant sa revue *Les Nouvelles littéraires*). – Pierre **MILLE** (lettre autographe signée, 1910). – François Félicien Durand dit Francis de **MIOMANDRE** (2 lettres autographes signées, 1911 et 1924). – Joseph-Henri Boex, dit **J. H. ROSNY AINÉ** (4 lettres autographes signées, 1918-1930). – L'écrivain, critique musical et historienne d'art Émilie **SIRIEYX DE VILLERS** (2 lettres autographes signées, 1929 et s.d.). – Charles Messager dit Charles **VILDRAC** (4 lettres et cartes autographes signées, 1914-1931). – **JOINT : MANN** (Thomas). Lettre à l'éditeur Paul Aretz, en copie dactylographie communiquée à Élie Faure. L'écrivain fait l'éloge du *Napoléon* d'Élie Faure dont Aretz venait de faire paraître la traduction allemande (Ettal, 13 janvier 1929).

144. LITTÉRATURE. – MANUSCRITS POÉTIQUES. XIX^e siècle. – Ensemble de 21 pièces.

1 000 / 1 500

– **ABOUT** (Edmond). Poème autographe signé daté du 18 décembre 1851. « *Lorsque tes beaux yeux noirs sous leur longue paupière / Font glisser mollement un regard de velours...* » (4 quatrains d'alexandrins).

– **AUGIER** (Émile). Citation poétique autographe signée. Passage de l'acte III de sa comédie *L'Aventurière* (18 vers).

– **BARTHÉLÉMY** (Auguste). Poème autographe signé intitulé « *À Mr xxxx en lui adressant un médaillon contenant des cheveux de Napoléon* ». « *Cet écrin doublement scellé de mon empreinte, / C'est un rare débris, c'est une chose sainte, / ... / Au milieu d'une nuit de cruelle insomnie, / Un serviteur, témoin de sa lente agonie / recueillit ces rayons sur un soleil mourant* » (2 sixains).

– **BÉRANGER** (Pierre-Jean de). Poème autographe signé intitulé « *Bonhomme pas' passe* ». Chanson libertine : « *Les beaux pendants d'oreilles ! / Dit Nanon qui pressait / Deux cerises pareilles / Que leur queue unissait...* » (3 huitains de couplets et un distique de refrain à répéter, tous hexasyllabes).

– **COURTELINE** (Georges Moinaux, dit Georges). Poème autographe signé intitulé « *Ève* ». « *Nos deux premiers parents pleuraient ce paradis...* » (14 alexandrins). Sonnet dédié « à Madame Henri Lavedan ».

– **DELAUVIGNE** (Casimir). Poème autographe signé intitulé « *Épilogue* », daté du 20 décembre 1826. « *De l'antique élégie, allez, filles nouvelles, / Vous, dont la voix chanta la liberté...* » (40 vers ; petit manque marginal). Poème originellement paru en 1827 dans son recueil *Sept messéniennes nouvelles* (Paris, Ladvocat).

– **HOUSAYE** (Arsène). Poème autographe signé intitulé « *À Théophile Gautier* », daté du 11 avril 1843. « *Quatre choses encor sont bonnes ici bas, / Une femme – un ami – la Muse – la paresse... / Ce matin je rêvais – une main dans ma main / Frémissait de plaisir – je songeais que demain / Je n'aurai rien à faire ! Amour, Muse et paresse ! / L'amitié me manquait : – on apporta La Presse* » (16 alexandrins ; fente restaurée). Théophile Gautier tenait la critique dramatique dans le journal *La Presse*.

– **MENDES** (Catulle). Poème autographe signé. « *Avec tous les péchés anciens / De ces monstres parisiens, / Roses de musc, roses de fange, / j'ai fait un bouquet trs pervers : / Vous en ferez des lys noués de myrthes verts, / Rien qu'à les respirer, doux ange !* » (sixain). Catulle Mendès publia deux recueils poétiques intitulés *Monstres parisiens*, en 1882 et 1885.

– **MOREAS** (Jean). Poème autographe signé intitulé « *Églogue à elle encore* ». « *J'eusse pu me nourrir de miel / Nouveau, pendant des mois, et bien que l'on prétende / Que sa saveur trouble les sens, / Je n'eusse été, certes, tant dépourvu de sagesse / Que pour avoir, de mes livres, ah, si peu ! / Effleuré ta bouche semblable au feu...* » (32 vers, sur papier à en-tête imprimé du café Vachette à Paris). Pièce parue en 1891 dans la suite « *Allégories pastorales* » de son recueil *Le pèlerin passionné* (Paris, Vanier).

– **RICHEPIN** (Jean). Poème autographe signé intitulé « *L'amour vainqueur* ». « *Vive l'amour vainqueur, dont la forme éternelle / Sait prendre autant d'aspects que notre rêve a d'yeux !...* » (sonnet de 14 alexandrins ; signature biffée au crayon de couleur).

– **RICHEPIN** (Jean). Poème autographe. Brouillon d'un envoi sur un de ses livres au peintre Georges Rochegrosse : « *Bon peintre aux doigts pleins de soleil, / Georges Rochegrosse, voici / Mon livre...* » (12 octosyllabes).

– **SAMAIN** (Albert). Poème autographe signé. « *Ses yeux glacés de vert, ses yeux déjà vus, – où ?...* » (14 vers). Sonnet dédié à Rachilde, nom de plume de la sulfureuse femme de lettres Marguerite Eymery, qui fonda le *Mercure de France* avec son mari Alfred Vallette.

– **SULLY PRUDHOMME** (René-François-Armand Prudhomme dit). Poème autographe signé intitulé « *Les Yeux* ». « *Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux, / Des yeux sans nombre ont vu l'aurore...* » (20 octosyllabes). Pièce parue en 1865 dans son premier recueil, *Stances et poèmes* (Paris, Achille Faure).

– **SULLY PRUDHOMME** (René-François-Armand Prudhomme dit). Citation autographe signée : « *Ici bas tous les lilas meurent, / Tous les chants des oiseaux sont courts ; / Je rêve aux étés qui demeurent / Toujours...* » (8 vers). Passage de la pièce « Ici-bas » parue en 1865 dans son recueil *Stances et poèmes* (Paris, Achille Faure).

– Également Jean-Nicolas **BOUILLY**, Jérôme **DOUCET**, Xavier de **MONTEPIN**, Gustave **NADAUD**, Eugène de **PLANART** (au verso du poème de Jean-Nicolas Bouilly), Eugène **SCRIBE** (2 pièces, dont « les fameux vers sur le parapluie » auxquels Honoré de Balzac fait allusion dans *La Muse du département*), Armand **SILVESTRE**.

JOINT : SULLY PRUDHOMME (René-François-Armand Prudhomme, dit). *Stances et poèmes*. Paris, Achille Faure, 1865. In-18, reliure de l'époque en demi-chagrin rouge à dos à nerfs cloisonné. Édition originale, dont il ne fut tiré que quelques exemplaires de tête sur vélin fort.

Également joint, des copies manuscrites anciennes du poème « Le Vase brisé » de Sully Prudhomme, et d'un sonnet d'Edmond Haraucourt.

145. LITTÉRATURE BRITANNIQUE. – 6 lettres et un télégramme, en anglais.

200 / 300

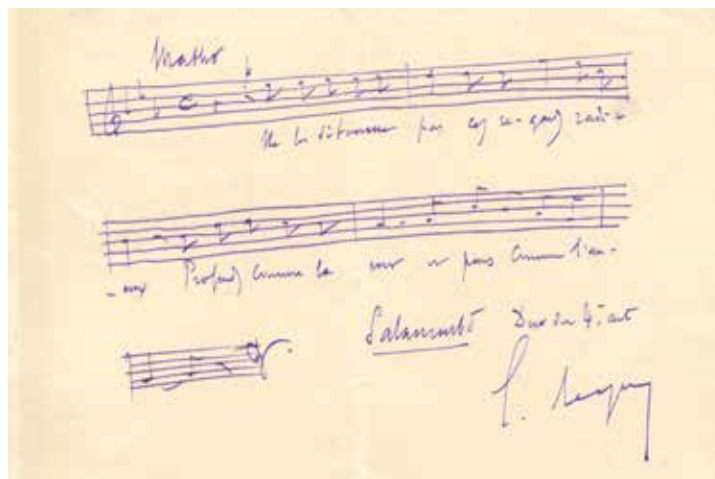
« *La fausseté des histoires de mon supposé mauvais traitement de Wilde...* »

– **DOUGLAS** (Alfred). Correspondance de 5 lettres autographes signées et un télégramme, adressés à la marquise de Croizier, Sabine Cogordan. Hove (Sussex), 10 novembre 1935 : « ... *The agony of losing her was terrible... My mother was 90 last birthday, but after she had been dead about an hour, all her great beauty came back to her, & she looked like a girl...* » – Hove, 13 janvier 1936. « *The new edition of my poems (2 vols Lyrics & Sonnets [parue en 1935]...) has been out for about two months. It is having a large sale in spite of the fact that there have been already before this last publication over 1000 copies of my poems sold in various editions in the last 35 to 40 years...* » Hove, 24 janvier 1937 : « ... *I had a letter from monsieur Maurice Rostand, as he may have told you. I replied at length & I later sent him a copy of Robert Sherard's recent "Bernard Shaw, Frank Harris, Oscar Wilde" book, which I hoped would convince him of THE FALSITY OF THE STORIES OF MY SUPPOSED ILL TREATMENT OF WILDE. He wrote very kindly & I hope that he will now realise that his play which I objected to was very unfair to me in spite of the fact that it was flattering to me as a poet...* » Alfred Douglas s'était querellé avec Maurice Rostand en 1934 au sujet de la pièce de celui-ci, *Le Procès d'Oscar Wilde*, dans laquelle il était présenté comme ayant abandonné Wilde, et c'était la marquise de Croizier qui, anglophile convaincue, avait permis la réconciliation des deux auteurs. Hove, 8 avril 1940 : « ... *I have been meaning to send you this book [Oscar Wilde, A Summing Up] ever since it came out on the 1st of february. It has had splendid reviews... I was delighted to hear you liked my Without apology [volume de mémoires paru en 1938, où il revient sur la question de ses relations d'Oscar Wilde]. I sent a copy to Maurice Rostand, but he did not acknowledge it. So I shall not send him this one...* » Etc. **JOINT**, 3 coupures de presse concernant Alfred Douglas (1935-1937).

« *L'effet de la guerre en Afrique du Sud sur la littérature anglaise...* »

– **HARDY** (Thomas). Lettre autographe signée au journaliste Gilbert de Rorthays. Dorchester [Dorset], 1^{er} février 1902. « ... *The kind of effect produced has been the vast multiplication of books on the war itself, books on former wars, books of action as opposed to reflection, & large quantities of warlike & patriotic poetry. These works naturally throw into the shade those that breathe a more quiet & philosophic spirit. A curious minor feature in the case, among a certain class of writers, being THE DISGUISE UNDER CHRISTIAN TERMINOLOGY OF PRINCIPLES not necessarily wrong from the point of view of international politics, but OBVIOUSLY ANTI-CHRISTIAN, BECAUSE INEXORABLE & MASTERFUL...* »

- **DAVID** (Félicien). Lettre autographe signée au chanteur Bafort. S.l.n.d. « *Il n'a pas dépendu de moi de vous faire chanter au concert de la Cour. C'est Roger qui a chanté dans le précédent concert, et Mr Auber a tenu à ce que ce fût lui...* »
- **DAVID** (Félicien). 4 lettres autographes signées. S.l.n.d. dont une à Félix-Marnès Baciocchi, surintendant des spectacles de la Cour, par laquelle il sollicite la faveur que Napoléon III et l'impératrice Eugénie veuillent bien l'honorer de leur présence, ou se faire représenter, à l'un des quatre concerts qu'il doit donner au Conservatoire.
- **GRETRY** (André-Ernest-Modeste). Lettre autographe signée au maître de ballet de l'Opéra Pierre-Gabriel Gardel. Paris, 20 ventôse an VII [10 mars 1799]. Il se plaint de n'avoir pas été payé pour des modifications apportées à sa demande à son opéra-ballet *La Caravane du Caire*. Il demande ensuite une faveur pour une danseuse, protégée d'un homme qu'il souhaite obliger.
- **INDY** (Vincent d'). Lettre autographe signée à un « *cher ami* ». Paris, 10 juin 1897. Longue lettre concernant un concert souhaité à Bruxelles par son correspondant, il évoque deux pianistes envisagés pour cela : tout d'abord Francis Planté qui lui a fait une « *promesse enthousiaste* » mais qui, de santé fragile et « *nerveux comme une jolie femme* », laisse toujours une « *non certitude jusqu'au dernier moment* » ; ensuite Édouard Risler, « *un si brave garçon et un si véritable et honnête artiste* » qu'il sera ravi toutes les fois qu'il lui sera donné de l'avoir pour interprète, mais, selon lui, justement trop foncièrement honnête pour faire sa propre réclame. « *... Je serai, quant à moi, ravi de diriger ma symphonie avec lui au piano, car il vient de l'interpréter d'une façon admirable à Mannheim... Entre nous, j'aime beaucoup mieux ma symphonie par lui que par Planté...* »
- **LALO** (Édouard). Lettre autographe signée à un « *cher ami* ». Puteaux, s.d. « *Marié depuis samedi, je ne compte plus désormais parmi les hommes et suis acquis à l'espèce concombre. Ma charmante petite hutte de paysan me console un peu de cette déchéance, et j'espère que tu viendras m'y voir le plus tôt possible... Je ne suis pas encore installé et je ne devrais pas vous prier de venir maintenant, mais je mets la présence de mes amis bien au-dessus de ma coquetterie de propriétaire...* »
- **MASSE** (Victor). Lettre autographe signée avec citation musicale (2 mesures sur une portée), adressée à un « *cher grand ami* ». S.l., 15 mars 1875. « *Surtout ne sois pas inquiet pour Cléopâtre !... Je suis malade, c'est vrai, mais la boîte à musique n'est pas endommagée ! Aujourd'hui, je cherche un beau motif sur : "le connais-tu, l'amour ?" [la citation musicale est une proposition de mélodie sur ce texte]... Je viens de terminer et de lire à l'Institut mon étude sur Auber [Notice sur la vie et les travaux de D.-F.-E. Auber lue à l'Académie des beaux arts, 1875]...* » Composé sur un livret de Jules Barbier, son opéra *Une Nuit de Cléopâtre* fut créé le 25 avril 1885 à l'Opéra-Comique.
- **MASSNET** (Jules). Lettre autographe signée à un « *excellent ami* ». Nice « *dimanche* ». Il refuse une invitation : « *... Je travaille & suis au théâtre tous les jours... C'est à peine si j'ai le temps de rester à table avec ma chère femme. Après "Marie-Madeleine", ce sera la même besogne à Monte-Carlo pour "Hérodiade". Aussitôt "Hérodiade" passé, je retourne à Paris pour "Werther"... Nous ne sortons pas même le soir ; je suis trop las des fatigues des répétitions* »
- **MEHUL** (Étienne-Nicolas). Lettre autographe signée à Henriette Georgeon. « *... Permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance pour les choses trop aimables et pas assez méritées que vous voulez bien m'écrire au sujet de mon Adrien. Il est vrai qu'il a obtenu un succès flatteur, mais dois-je me l'attribuer ? Les acteurs, le spectacle, la soif de nouveautés, beaucoup d'amis, ont sans doute plus contribué à la réussite de mon opéra que le mérite de la musique...* » Il la félicite également pour la petite pièce qu'elle lui a soumise, à la réserve de quelques petites longueurs (déchirure due à l'ouverture avec atteinte à une lettre, 2 fentes restaurées).
- **MEYERBEER** (Giacomo). Lettre autographe signée à Nicolas-Louis Gouin. Ems, 25 juillet 1840. Sollicité par des personnes rencontrées aux bains d'Ems qui ont fait un pari, il interroge son correspondant sur l'origine d'un air célèbre des vaudevilles français, dont il donne la musique notée (9 mesures sur 1 portée 1/2), en indiquant les avis divergents des personnes en question. Administrateur des postes, Nicolas-Louis Gouin publia lui-même des vers, des pamphlets royalistes, et une histoire des Postes.
- **PAËR** (Ferdinando). Lettre autographe signée à mademoiselle Hostein. Paris, 13 février 1832. Il demande à recevoir un air que détient la princesse de Wagram, pour le transmettre à son éditeur.
- **REYER** (Ernest). Lettre autographe signée avec notation musicale (2 mesures sur une portée), adressée au chef d'orchestre Édouard Colonne. Nice, « *jeudi* ». Relative à son opéra *Salammbô* : « *Il faut que j'ajoute 16 mesures au 4^e acte pour donner le temps d'installer la tente. Ayez donc l'obligeance de me dire dans quels tons sont les clarinettes, les cors, les trompettes et les timbales à l'entrée de Salammbô dans la tente : [citation musicale de l'introduction d'orchestre au deuxième tableau de l'acte IV, marquant l'entrée de Salammbô dans la tente de Mathô]. Je voudrais savoir aussi quelle est l'étendue du jeu de timbres dont on se sert à l'orchestre ; Est-ce l'ancien glockenspiel ?...* » (fentes aux pliures). Composée sur un livret de Camille Du Locle d'après le roman de Gustave Flaubert, l'œuvre fut créée à Bruxelles en 1890, puis en France à l'Opéra de Paris le 16 mai 1892. Ernest Reyer ajouta effectivement 16 mesures à la fin du premier tableau de l'acte IV à sa partition de 1890 pour la création française de 1892.
- **SAINT-SAËNS** (Camille). Lettre autographe signée de ses initiales. Paris, 29 juin 1910. « *Me voici installé ; / J'ai une cuisinière, / Et vous pouvez / venir me demander / À dîner / Quand vous voudrez. // N.B. Ce sont des vers...* »
- **SAINT-SAËNS** (Camille). Lettre autographe signée de ses initiales, illustrée d'un dessin original, adressée à un de ses librettistes. S.l.n.d. « *Mais, incorrigible Boccace des temps modernes, inénarrable coquecigrue et pacha à 119 queues, s'il m'avait suffi d'une coupure, il y a beau temps que mon air serait fait ; je ne vous en aurais seulement pas parlé. Et la 1^{ère} scène du 4^e acte ? Vous n'avez plus songé à l'arranger. Si bien que je ne puis encore rien faire. Vous ne volez pas le délicieux papier japonais sur lequel je me fais l'honneur de vous écrire. Tâchez de savoir ce que c'est que cette histoire de Verdi qui a montré son nez dans le Gil-Blas. Vous êtes aux 1^{ères} loges pour cela. Je caresse délicatement du bout de mes cils votre barbe fleurie...* »
- **SAINT-SAËNS** (Camille). Lettre autographe signée à Paul Hervieu. Paris, 2 octobre 1908. « *Mon cher président, un travail très pressé me prive du plaisir d'assister à la Commission. Veuillez m'excuser...* »



147. MUSIQUE. – MANUSCRITS MUSICAUX. – Ensemble de 11 manuscrits musicaux.

1 500 / 2 000

– **AUBER** (Daniel-François-Esprit). Citation musicale autographe signée, pour piano, avec mention « *allegro* ». Paris, 18 janvier 1859 (9 mesures sur 2 portées occupant 1/2 p. in-8 oblong).

– **BRUNEAU** (Alfred). Citation musicale autographe signée. Air de son opéra *L'Attaque du moulin* : « Ah ! la guerre, je la maudis » (1 portée avec titre et texte sur une p. in-4 étroit oblong, traces de colle au verso). Cette œuvre fut composée sur un livret de Louis Gallet d'après la nouvelle d'Émile Zola du même titre parue en 1880 dans *Les Soirées de Médan*. Certains passages furent cependant ajoutés spécialement pour l'opéra par Zola lui-même, notamment le « morceau de la guerre » de Marcelline dans la scène 2 du premier acte – dont le présent vers « Ah ! la guerre, je la maudis ! ». Cette œuvre fut créée en novembre 1893 à l'Opéra-Comique.

– **DAVID** (Félicien). Citation musicale autographe signée. Paris, 29 avril 1851. Extrait du chœur de la première partie de son opéra *Le Désert* : « Allah, Allah, à toi je rends hommage, Allah.... » (un système de 2 portées pour piano avec texte, sur une 1/2 p. in-folio étroit oblong). Composée sur un livret d'Auguste Colin, *Le Désert* fut créé le 8 décembre 1844 au Théâtre-Italien de Paris.

– **FAURE** (Gabriel). Citation musicale autographe signée. Décembre 1906. Passage de sa mélodie « Lydia » : « Lydia, sur tes roses joues... » (1 portée avec titre et texte, sur 1/2 p. in-12). Composée vers 1870 sur un poème de Leconte de Lisle, cette œuvre fut publiée en 1871 chez Hartmann à Paris, et présentée en première audition à la Société nationale de musique le 18 mai 1872.

– **GOUNOD** (Charles). Manuscrit musical autographe signé, pour deux voix. Habillage musical pour un billet de rendez-vous : « C'est entendu, c'est convenu ! À jeudi ! À jeudi ! » (3 portées avec texte sur une p. in-12).

– **HALEVY** (Fromental). Citation musicale autographe signée. S.l., 12 janvier 1852. Air de Guido dans la scène 3 de l'acte III de son opéra *Guido et Ginevra ou la Peste de Florence* : « Quand renaîtra la pâle aurore / Et quand du ciel le jour fuira / Je reviendrai pour dire encore / Le nom si doux, le nom si doux de Ginevra » (3 portées avec texte sur 1 p. in-8 oblong). Composée sur un livret d'Eugène Scribe, cette œuvre fut créée à l'Opéra de Paris le 5 mars 1838.

– **LE SUEUR** (Jean-François). Manuscrit musical autographe. Passage de son opéra *La Mort d'Adam*, avec didascalies très développées (6 systèmes de 5 à 8 portées, pour un total de 35 mesures, avec texte, occupant 2 pp. sur un feuillet in-folio de papier azuré). Composée sur un livret de Nicolas Guillard d'après la tragédie de Friedrich-Gottlieb Klopstock, cette œuvre fut créée le 21 mars 1809 à l'Opéra. Apostille autographe signée de l'épouse de Le Sueur, Adeline Jamart de Courchamps, attestant le caractère autographe du manuscrit. Le Sueur fut le maître de Berlioz.

– **MOSZKOWSKI** (Moritz). Citation musicale autographe signée, pour piano. Paris, 12 avril 1905. 3 premières mesures de la première de ses *Trois études de concert* op. 24 (2 portées sur 1/2 p. in-8 carré, plis marqués).

– **REYER** (Ernest). Citation musicale autographe signée. « Ne les détourne pas, ces regards radieux / Profonds comme la mer et purs comme l'au[rore] » (2 portées 1/2 avec texte, sur une p. in-12 oblong). Air de Mathô dans le duo du deuxième tableau de l'acte IV de son opéra *Salammbô*. Composée sur un livret de Camille Du Locle d'après le roman de Gustave Flaubert, l'œuvre fut créée à Bruxelles le 10 février 1890, puis en France au Théâtre des Arts de Rouen le 23 novembre 1890 (elle ne fut représentée à l'Opéra de Paris que le 16 mai 1892).

– **SCHMITT** (Florent). Manuscrit musical. 19 août 1913. Pièce pour piano (3 systèmes de 2 portées sur une p. in-4 oblong). Marquée « *maestoso* », cette œuvre est dédiée « à Mimi » [probablement Mimi Godebska, nièce de Misia].

– **THOMAS** (Ambroise). Citation musicale autographe signée, pour chant. Passage de la romance de Mignon du premier acte de son opéra « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles... » (2 portées avec texte sur une p. in-8 étroit oblong). Composée sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré d'après le roman de Goethe *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, cette œuvre fut créée à l'Opéra-Comique le 17 novembre 1866.

148. PHOTOGRAPHIES. – Ensemble de 12 portraits.

300 / 400

Sarah **BERNHARDT** (cliché du studio W. & D. Downey à Londres), l'écrivain Christian **GUILLET** (cliché de Laure Albin Guillot en tirage signé au crayon par l'artiste), Marie de **HEREDIA** (cliché de Pierre Louÿs pris chez lui, et cliché probablement du même la représentant avec, sur les genoux, Pierre dit Tigre, le fils qu'elle eut de Pierre Louÿs), Anna de **NOAILLES** (cliché Henri Manuel à Paris), Yola **LETELLIER** (7 clichés, 1925-1928 et s.d., portraits de cette femme qui inspira le personnage de Gigi à Colette, conservés dans une enveloppe avec un mot autographe de Maurice Chalvet). – **JOINT**, 2 autres photographies, dont un nu signé au dos par Maurice Chalvet ; une lettre autographe signée et 2 cartes autographes de Christian Guillet à Maurice Chalvet.

Provenance : le libraire et bibliographe Maurice Chalvet.

149. SOUVERAINS et divers. Fin du XIX^e-début du XX^e siècles. – Ensemble de 16 lettres et pièces principalement adressées à Georges Vernazza, diplomate au service de Bulgarie. 200 / 300

ABDŪLHAMID II, FERDINAND I^{er} DE BULGARIE (dont des lettres de créances signées en faveur de Georges Vernazza comme agent de la principauté en Égypte), Clémentine d'**ORLÉANS** (princesse de Saxe-Cobourg-Koháry et mère du précédent).

150. SULLY (ducs de) et famille. XVII^e-XVIII^e siècles. – Ensemble de 23 lettres et pièces.

400 / 500

Rachel de Cochefillet, duchesse de Sully, **SECONDE ÉPOUSE DU MINISTRE D'HENRI IV** (1629-1632, dont son testament), Maximilien-François de Béthune, **DEUXIÈME DUC DE SULLY** (1648), François de Béthune, comte puis **duc d'ORVAL**, autre fils du grand Sully (1649), Marguerite-Angélique de Béthune, **ABBESSE DE SAINT-PIERRE DE REIMS**, fille du duc d'Orval (1706 et 1708), Charlotte Séguier, **ÉPOUSE DU DEUXIÈME DUC DE SULLY** puis épouse d'Henri de Bourbon, duc de Verneuil, fils légitimé d'Henri IV (1646 et s.d.), Louise de Béthune, **SŒUR DU DEUXIÈME DUC DE SULLY** (1644), Marie-Antoinette Servien, **ÉPOUSE DU TROISIÈME DUC DE SULLY** (1694), Maximilien Pierre François Nicolas de Béthune, **QUATRIÈME DUC DE SULLY** (1712), Madeleine Armande Du Cambout de Coislin, **ÉPOUSE DU QUATRIÈME DUC DE SULLY** (1694-1710), Louis-Pierre-Maximilien de Béthune, **SIXIÈME DUC DE SULLY** (1739-1757), etc. – **JOINT**, quatre estampes anciennes ; et quelques documents manuscrits concernant la famille de L'Aubespine, alliée aux Sully.

151. VIN et divers. XIX^e siècle. – Ensemble de 4 manuscrits concernant le vignoble languedocien.

150 / 200

– **AVEROS** (Louis). Registre de correspondance départ de ce propriétaire terrien d'**ESTAGEL** (Pyrénées-Orientales), notamment producteur de **VIN, D'HUILE D'OLIVE** et de blé. 1824-1829. Premiers feuillets manquants.

– **BARDOU** (Bernard). Livre de compte de ce menuisier résidant à Peyriac-Minervois (Aude), 1851-1871. Environ 180 pp. in-folio, reliure de l'époque en demi-basane très usagée.

– **VOISIN** (Jean). Livre d'inventaire signé de cet important négociant en **VIN** et vigneron de **MARSEILLAN** (Hérault). In-folio. 1898-1906. Environ 130 ff. in-folio manuscrits, reliure de l'époque en toile noire un peu usagée.

– Livre de compte pour achat de matériel d'un vigneron possédant des vignes entre **AIGUES-MORTES** et **AGDE**, notamment à **JARRAS**. 1891-1899. Une vingtaine de feuillets lithographiés in-folio avec ajouts manuscrits, reliure de l'époque en toile noire usagée.



CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

ALDE est une sarl de ventes volontaires de meubles aux enchères publiques régie par la Loi du 10 juillet 2000 au capital de 10000 €, enregistrée au RCS de Paris. En cette qualité, ALDE agit comme mandataire du vendeur qui contracte avec l'acquéreur. Les rapports entre ALDE et l'acquéreur sont soumis aux présentes conditions générales de vente qui pourront être modifiées par des avis écrits ou oraux qui seront mentionnés au procès-verbal de vente.

1 - Le bien mis en vente

- a) Les acquéreurs potentiels sont invités à examiner attentivement les biens pouvant les intéresser avant la vente aux enchères, et notamment pendant les expositions. ALDE se tient à la disposition des acquéreurs potentiels pour leur fournir des rapports sur l'état des objets présentés.
- b) Les indications données par ALDE sur l'existence d'une restauration, d'un accident ou d'un incident affectant le lot, sont exprimées pour faciliter son inspection par l'acquéreur potentiel et restent soumises à son appréciation personnelle. L'absence d'indication d'une restauration d'un accident ou d'un incident dans le catalogue, les rapports, les étiquettes ou verbalement, n'implique nullement qu'un bien soit exempt de tout défaut présent, passé ou réparé. Inversement la mention de quelque défaut n'implique pas l'absence de tous autres défauts.

2 - La vente

- a) En vue d'une bonne organisation des ventes, les acquéreurs potentiels sont invités à se faire connaître avant la vente auprès de la société ALDE, afin de permettre l'enregistrement de leurs identités et références bancaires.
- b) Toute personne qui se porte enchérisseur s'engage à régler personnellement et immédiatement le prix d'adjudication augmenté des frais à la charge de l'acquéreur et de tous impôts ou taxes qui pourraient être exigibles. Tout enchérisseur est censé agir pour son propre compte sauf dénonciation préalable de sa qualité de mandataire pour le compte d'un tiers, acceptée par ALDE
- c) ALDE pourra accepter gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente, sous réserve que l'estimation de l'objet soit supérieure à 300 €. ALDE ne pourra engager sa responsabilité si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou d'omissions relatives à la réception des enchères par téléphone. ALDE se réserve le droit d'enregistrer les communications téléphoniques durant la vente. Les enregistrements seront conservés jusqu'au règlement du prix, sauf contestation.
- d) ALDE pourra accepter gracieusement d'exécuter des ordres d'achats qui lui auront été transmis avant la vente et que la société ALDE aura acceptés. En cas d'ordres d'achat d'un montant identique, l'ordre le plus ancien sera préféré. ALDE ne pourra engager sa responsabilité en cas d'erreur ou d'omission d'exécution de l'ordre écrit.
- e) Dans l'hypothèse où un prix de réserve aurait été convenu avec le vendeur, ALDE se réserve de porter des enchères pour le compte du vendeur jusqu'à ce que le prix de réserve soit atteint. En revanche, le vendeur n'est pas admis à porter lui-même des enchères directement ou par mandataire. Le prix de réserve ne peut dépasser l'estimation basse figurant dans le catalogue.
- f) ALDE dirigera la vente de façon discrétionnaire tout en respectant les usages établis. ALDE se réserve le droit de refuser toute enchère, d'organiser les enchères de la façon la plus appropriée, de déplacer certains lots lors de la vente, de retirer tout lot de la vente, de réunir ou de séparer des lots. En cas de contestation, ALDE se réserve le droit de d'adjuger, de poursuivre la vente ou de l'annuler, ou encore de remettre le lot en vente.
- g) L'adjudicataire sera la personne qui aura porté l'enchère la plus élevée pourvu qu'elle soit égale ou supérieure au prix de réserve, éventuellement stipulé. Le prononcé du mot « adjugé » entraîne la formation du contrat de vente entre le vendeur et le dernier enchérisseur retenu. L'adjudicataire ne pourra obtenir la livraison du lot qu'après règlement de l'intégralité du prix. En cas de remise d'un chèque ordinaire, seul l'encaissement du chèque sera considéré comme règlement.

3 - Les incidents de la vente

- a) Dans l'hypothèse où deux personnes auront porté des enchères identiques par la voix, le geste, ou par téléphone et réclament en même temps le bénéfice de l'adjudication après l'adjudication, le bien sera immédiatement remis en vente au prix proposé par les derniers enchérisseurs, et tout le public présent pourra à nouveau porter des enchères.
- b) Pour faciliter la présentation des biens lors de ventes, ALDE pourra utiliser des moyens vidéos. En cas d'erreur de manipulation pouvant conduire pendant la vente à présenter un bien différent de celui sur lequel les enchères sont portées, ALDE ne pourra engager sa responsabilité, et sera seul juge de la nécessité de recommencer les enchères.
- c) Pour faciliter les calculs des acquéreurs potentiels, ALDE pourra être conduit à utiliser à titre indicatif un système de conversion de devises. Néanmoins, les enchères ne pourront être portées en devises, et les erreurs de conversion ne pourront engager la responsabilité d'ALDE.

4 - Préemption de l'État

L'État dispose d'un droit de préemption des œuvres vendues conformément aux Lois des 31 décembre 1921 et 10 juillet 2000. L'exercice de ce droit intervient immédiatement après l'adjudication, le représentant de l'État manifestant alors la volonté de ce dernier de se substituer au dernier enchérisseur, et devra confirmer la préemption dans les 15 jours.

5 - L'exécution de la vente

a) En sus du prix de l'adjudication, l'adjudicataire devra acquitter par lot et par tranche dégressive les commissions et taxes suivantes :

- Lots en provenance de l'Union :

Frais de vente : 25% TTC

- Lots hors Union : aux commissions et taxes indiquées ci-dessus, il convient d'ajouter la TVA à l'importation, (7 % du prix d'adjudication).

- Les taxes (TVA sur commissions et TVA à l'importation) pourront être rétrocédées à l'adjudicataire sur présentation des justificatifs d'exportation hors Union. Un adjudicataire membre de l'Union justifiant d'un numéro de TVA intracommunautaire sera dispensé d'acquitter la TVA sur les commissions. Le paiement du lot aura lieu au comptant, pour l'intégralité du prix, des frais et taxes, même en cas de nécessité d'obtention d'une licence d'exportation.

L'adjudicataire pourra s'acquitter par les moyens suivants :

- en espèces : jusqu'à 3 000 € frais et taxes compris pour les ressortissants français, jusqu'à 157 600 000 € frais et taxes compris pour les ressortissants étrangers sur présentation de leurs papiers d'identité.
- par chèque ou virement bancaire.
- par carte VISA.

b) ALDE sera autorisé à reproduire sur le procès-verbal de vente et sur le bordereau d'adjudication les renseignements qu'aura fournis l'adjudicataire avant la vente. Toute fausse indication engagera la responsabilité de l'adjudicataire. Dans l'hypothèse où l'adjudicataire ne se sera pas fait enregistrer avant la vente, il devra communiquer les renseignements nécessaires dès l'adjudication. Toute personne s'étant fait enregistrer auprès d'ALDE dispose d'un droit d'accès et de rectification aux données nominatives fournies à ALDE dans les conditions de la Loi du 6 janvier 1978.

c) Le transfert de propriété dès l'adjudication, entraîne l'entière responsabilité de l'acquéreur quant à d'éventuels dommages qui pourraient survenir. La responsabilité de la société ALDE ne pourra être engagée, dans l'hypothèse où par suite du vol, de la perte ou de la dégradation de son lot après l'adjudication, l'indemnisation qu'il recevra de l'assureur d'ALDE s'avérerait insuffisante.

d) Le lot ne sera délivré à l'acquéreur qu'après paiement intégral du prix, des frais et des taxes. Dans l'intervalle, ALDE pourra facturer à l'acquéreur des frais de magasinage, et éventuellement des frais de manutention et de transport. À défaut de paiement par l'adjudicataire, après mise en demeure restée infructueuse, le bien est remis en vente à la demande du vendeur sur folle enchère de l'adjudicataire défaillant ; si le vendeur ne formule pas cette demande dans un délai d'un mois à compter de l'adjudication, la vente est résolue de plein droit, sans préjudice de dommages intérêts dus par l'adjudicataire défaillant.

En outre, ALDE se réserve de réclamer à l'adjudicataire défaillant, à son choix :

- des intérêts au taux légal majoré de cinq points,
- le remboursement des coûts supplémentaires engendrés par sa défaillance,
- le paiement de la différence entre le prix d'adjudication initial et le prix d'adjudication sur folle enchère s'il est inférieur, ainsi que les frais de remise en vente. ALDE se réserve d'exclure de ses ventes futures, tout adjudicataire qui aura été défaillant ou qui n'aura pas respecté les présentes conditions générales de vente.

ALDE est adhérent au Registre central de prévention des impayés des Commissaires priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription.

Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du Symev, 15 rue Freycinet, 75016 Paris.

e) Les achats qui n'auront pas été retirés dans les sept jours de la vente (samedi, dimanche et jours fériés compris), pourront être transportés dans un lieu de conservation aux frais de l'adjudicataire défaillant qui devra régler le coût correspondant pour pouvoir retirer son lot, en sus du prix, des frais et des taxes.

Crédit du Nord

Paris Luxembourg
21, rue de Vaugirard 75006 Paris
BIC NORDFRPP

RIB

Banque Agence N° de compte Clef RIB
30076 02033 17905006000 92
IBAN : FR76 3007 6020 3317 9050 0600 092

ALDE

Sarl au capital de 10 000 €
Siret : 489 915 645 00019
Agrément 2006-583

ALDE

*Maison de ventes spécialisée
Livres - Autographes - Monnaies*

ORDRE D'ACHAT

Lettres & Manuscrits
Jeudi 17 octobre 2019

Nom, Prénom :

Adresse :

Téléphone :

Fax :

Courriel :

ORDRE D'ACHAT :

Après avoir pris connaissance des conditions de vente, je déclare les accepter et vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous (les limites ne comprenant pas les **frais légaux de 25% TTC**).

ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE :

Je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.

Lot n°	Description du lot	Limite en euros

INFORMATIONS OBLIGATOIRES :

Nom et adresse de votre banque :

Nom du responsable de votre compte :

Téléphone :

Ci-joint mon Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B.)

Je n'ai pas de R.I.B., je vous précise mes références bancaires :

Code banque :

Code guichet :

N° de compte :

Clé :

Je confirme mes ordres ci-dessus et certifie l'exactitude des informations qui précèdent.

Signature obligatoire :

Date :

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

1, rue de Fleurus 75006 Paris

Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30

contact@alde.fr - www.alde.fr

LIBRAIRIE LES NEUF MUSES

ALAIN NICOLAS - PIERRE GHENO

41, quai des Grands Augustins 75006 Paris

Tél. 01 43 29 72 59

neufmuses@orange.fr